

QUESSADA

LA SURVIE DE L'ESPÈCE



r o m a n

QUESSADA

LA SURVIE DE L'ESPÈCE

roman

Je suis réveillé par les miaulements du chat qui réclame sa ration de croquettes. J'ai mal dormi, je me suis assoupi devant un épisode de Beter Call Saul et la lecture automatique de Netflix a enchaîné la suite de la série, empêchant l'ordinateur de se mettre en pause. Le bruit des ventilateurs du PC et la lumière de l'écran m'ont empêché de trouver un sommeil réparateur. Je donne à manger au chat et vais prendre une douche. Dans la salle de bain, j'allume la radio et j'entends Anne Roumanoff sur Europe 1 en train de faire des canulars téléphoniques. Elle dérange des gens qui bossent, certains l'envoient même carrément chier, pourtant les chroniqueurs autour d'elle éclatent de rire et ont l'air de passer le meilleur moment de leur vie. En sortant de la douche, j'allume la TV : Anne-Sophie Lapix est en train de présenter le sommaire de l'édition du 13 heures. Je bois mon café devant le JT. Il y est question de réchauffement climatique, des tempêtes font rage dans le sud-est de la France et les secours sont débordés : toitures arrachées, inondations, plusieurs dizaines de noyés, départements entiers privés d'électricité. Outre-Atlantique, c'est la Californie qui brûle, les incendies de cette année battent tous les records et les victimes sont indénombrables. Anne-Sophie

Lapix affirme que les réfugiés climatiques du monde entier créent des flux incontrôlables, les États dressent des murs de séparation aux frontières et la violence monte chaque jour d'un cran supplémentaire. On parle de surpopulation, de migrations sans précédent, de pénuries, de mobilisation générale. Gagné par l'angoisse, je change de chaîne et mets TF1, où Jean-Pierre Pernaut parle de la fonte des glaces et de la disparition massive des espèces qui s'accélère et échappe à tout contrôle. Je bascule sur Arte, pas de bol, je tombe sur un reportage qui parle d'une prédiction de la NASA : selon eux, notre civilisation devrait disparaître d'ici quelques décennies à peine.

J'éteins la TV et pense au programme de la journée : j'ai un rendez-vous Pôle emploi à 15h30, et ce soir j'irai peut-être voir un concert de rock au Celtic Pub. J'ai le temps de traîner encore un peu, j'allume Facebook, mon mur d'actualité déborde de messages alarmistes : fin du monde, effondrement, catastrophes naturelles, youtubeurs qui partent sauver la planète à coups de *likes* et de selfies, vidéo virale pathétique d'un astrophysicien avec une coiffure surréaliste qui fait signer des pétitions aux célébrités pour empêcher le monde de s'écrouler... J'ai l'impression que la radio, Internet et la télévision me veulent du mal, ils me bourrent le crâne d'informations terrifiantes, on dirait qu'ils poussent mon univers à disparaître ; mais pourquoi font-ils ça ? Je les hais au moins autant qu'ils me haïssent, mais je ne peux pas me passer d'eux, tout comme eux ont besoin de moi.

Tourmenté par des visions cauchemardesques, j'éteins tout et joue un peu avec le chat dans l'obscurité. À 15 heures, j'enfile un jean et mon pull-over spécial Pôle emploi avant de sortir pour me rendre à l'agence.

Pôle emploi

Le truc du pull-over, je l'avais vu il y a longtemps dans un reportage sur des types qui ne voulaient surtout pas trouver de boulot. L'un d'eux expliquait sa technique : il se pointait à tous ses entretiens d'embauche avec un pull affreux et beaucoup trop grand pour lui, c'était un pull en laine à très grosses mailles avec des couleurs vives agencées n'importe comment. Il disait qu'il ne le lavait jamais, et que tant qu'il porterait ce pull, personne n'aurait l'idée de l'embaucher. Depuis, j'ai pris le truc. Ce n'est pas que je rechigne à chercher du travail, c'est plutôt que je préfère que les conseillers Pôle emploi me prennent pour un demeuré. S'ils me croient brillant, ils ne vont plus me lâcher jusqu'à ce que je trouve un job, ils verront en moi l'espoir d'atteindre les objectifs fixés par leur hiérarchie ; alors que si ils me prennent pour un inadapté, ils ne vont pas me faire chier à m'appeler tous les quatre matins pour me proposer du boulot.

Quand j'arrive là-bas, je suis trempé de sueur. Je me déplace en vélo, je ne me sers pratiquement jamais de ma voiture, trop cher. La ville de Tarbes n'est pas très grande mais ils ont mis le Pôle emploi derrière le périphérique, on dirait qu'ils ont pensé à tout pour décourager les chômeurs. Parfois, je me dis que le gouvernement s'est directement inspiré des méthodes de Didier

Lombard quand il était à la tête de France Télécom : un employé qui se suicide coûte moins cher qu'un employé licencié. Aujourd'hui, on pourrait dire : un chômeur qui saute par la fenêtre coûte beaucoup moins cher qu'un chômeur entretenu dans sa médiocrité par les largesses de l'État-providence. Il faudra embaucher une équipe pour nettoyer les giclées de sang et de boyaux sur le trottoir, mais on économise des décennies de CAF, de RSA, d'APL et de CMU.

Mon conseiller me reçoit, il m'ouvre la porte en me tendant une main molle.

« Alors monsieur Quessada, où en est-on de ces recherches d'emploi ? Vous avez progressé ?

Il ressemble à un tas de beurre surmonté de quelques rares cheveux gras, il s'exprime très lentement et sans aucune expression. Il s'occupe de mon dossier depuis des années mais n'a développé aucune forme de familiarité avec moi.

– Je cherche, mais...

– Vous avez déjà refusé deux offres d'emploi.

– C'était pour du télémarketing. J'ai une formation de paysagiste.

– Voici une offre pour un poste d'équipier chez Burger King. Si vous refusez, vous perdrez vos allocations chômage. Je vous conseille d'accepter afin d'éviter une radiation.

– Burger King ? Mais je peux pas, je suis végétarien !

– C'est votre dernière chance. »

Je ne suis pas végétarien, ni paysagiste d'ailleurs, ça fait des années que je leur raconte n'importe quoi pourvu qu'ils me fichent un peu la paix. Cette situation ne m'amuse pas, parfois je me dis que ça ne peut plus durer, je cherche alors du travail mais je suis vite découragé : les petites annonces ne proposent pratiquement que des postes de commercial ou de vendeur, j'ai

déjà fait ça et je suis très mauvais dans ce domaine que j'exècre.

Je prends congé du tas de beurre. On dirait que la machine bureaucratique lui a volé son âme, c'est comme s'il faisait partie du mobilier, il répète à longueur de journée des phrases types avec pour seul objectif de virer les demandeurs d'emploi du dispositif. Trop de refus de propositions d'embauche, absences répétées aux rendez-vous, oubli de faire l'actualisation mensuelle, toutes les raisons sont bonnes pour prononcer une radiation. De toute façon, il n'y a plus de boulot ; le seul moyen de faire baisser les chiffres du chômage, c'est d'envoyer tout le monde au RSA.

Sur le chemin du retour, j'écoute France Inter sur mon Samsung en pédalant dans les rues de Tarbes. Le flash info parle d'un tsunami dévastateur en approche des côtes Thaïlandaises. Ils expliquent pourquoi les changements climatiques sont à l'origine de la multiplication des catastrophes naturelles et de leurs violences accrues. Je passe devant la mairie, tourne à droite à l'angle de la librairie et remonte vers le skatepark. Là-bas, la vue est dégagée et je m'arrête un instant pour contempler le crépuscule. Le soleil de décembre, rouge comme la planète Mars dans Total Recall, m'offre un magnifique et terrifiant spectacle de fin du monde.

Introspection

Que vais-je faire ? Je dois trouver une solution. Déjà que j'ai du mal à vivre avec le chômage, s'ils me le coupent et que je me retrouve au RSA je ne pourrai plus m'en sortir. Pourtant, hors de question d'aller chez Burger King. J'ai déjà bossé dans un fast-food, un Quick à Toulouse, je n'avais pas tenu longtemps et m'étais juré de ne plus jamais y mettre les pieds. J'avais l'impression d'être l'esclave d'une machinerie ultrasophistiquée au service de la graisse et du sucre. Une espèce d'usine à obèses. Certains clients venaient tous les jours, et même plusieurs fois par jour, pour avaler des quantités hallucinantes de malbouffe, trois ou quatre burgers, des nuggets, des frites, des sauces, mayonnaise, ketchup, le tout arrosé de litres de Coca ; ils ingurgitaient ça quotidiennement, j'avais l'impression d'être un fermier 2.0 qui gave ses oies du futur, des oies difformes et malades qui ont besoin de toujours plus d'huile, de beurre et de soda. Je n'irai pas.

Ces restaurants sont hideux, sans personnalité, ce sont les mêmes dans tout le pays et peut-être dans le monde entier, les mêmes décorations, les mêmes uniformes que les employés sont obligés de porter, les mêmes casquettes ridicules, les mêmes façons de s'adresser à la clientèle, le même savon liquide dans les mêmes chiottes qui sentent la même odeur de merde. C'est l'uniformisation, c'est l'armée, c'est la mort, c'est

l'endroit sans âme où l'on vient ingurgiter à la chaîne du poulet aux hormones élevé en batterie, hors de question que j'y retourne. Ça n'est même pas une question de conviction, j'aime bien y aller de temps en temps pour manger un Whopper et des Onion Rings, mais je n'irai plus jamais bosser là-bas.

Alors que faire ? Pôle emploi va bientôt me couper les vivres. De toute façon, le système est en train de s'effondrer ; je ne dois plus compter sur le chômage, bientôt les aides sociales vont disparaître avec le reste de notre civilisation. Même les plus optimistes des climatologues s'accordent à dire que la violence des bouleversements qui sont déjà à l'œuvre va être telle que le monde que nous connaissons aujourd'hui n'existera plus d'ici très peu de temps. L'eau va manquer, les famines et les épidémies gagneront l'ensemble de l'humanité qui n'aura pas d'autre choix que de déclencher une troisième guerre mondiale, la plus meurtrière de toutes, la dernière. Les populations civiles seront massacrées à distance par des armées de drones et de robots. Face à l'agonie de la planète, l'homme va réussir l'exploit d'aggraver les choses et de précipiter encore un peu plus sa chute grâce à un déferlement de violence inédit. Les premières victimes seront comme d'habitude les pauvres, on en fera de la chair à canon et on fusillera les déserteurs.

Que faire ? Bientôt le monde va sombrer dans le chaos, ce n'est pas le moment d'aller faire cuire des frites à Burger King, c'est le moment de se préparer à la survie. À la guerre. Il me faut de l'argent. Beaucoup d'argent. Il faut que je me procure du matériel de survie, des armes, il faut que je m'entraîne. Je n'ai plus le choix. J'avais des projets, je pensais pouvoir vivre de la musique dans un monde en paix mais je n'ai même pas réussi à devenir intermittent du spectacle et la planète est sur le point de

basculer dans l'horreur. Maintenant, tout est une question de survie.

J'énumère mentalement les moyens rapides de gagner de l'argent : braquages, trafics, recels... Je ne connais personne dans le banditisme, j'ai tout juste côtoyé des voyous à la petite semaine, voleurs de supermarché, dealers de rue et braqueurs de voitures. Des prises de risques trop importantes pour un butin souvent minable. Je dois faire mieux. Je dois trouver. Un braquage de banque ? ... Ou bien fabriquer une tonne de dope, comme Walter White dans *Breaking Bad*, version *Freak Brothers* des Pyrénées ?

Pour l'instant, j'envoie un message à Lucie pour lui proposer de m'accompagner au concert de ce soir. Elle accepte, rendez-vous là-bas à 19h30 ; je lance le dernier épisode de *Rentre Dans Le Cercle* sur YouTube et m'endors sur le canapé avec le chat sur les genoux.

Rock'n'roll

Pas besoin de prendre le vélo, le Celtic est à dix minutes de marche de chez moi. Le groupe qui joue ce soir est Dieval, un groupe de rock local, je connais un peu les musiciens mais je ne les ai jamais vus en concert. J'arrive là-bas juste avant 20 heures, il y a déjà du monde, je rentre et commande une Leffe. Au fond du bar j'aperçois Lucie, elle parle avec un type très grand qui ressemble à un palmier, je lui fais un signe de la main et m'installe au comptoir. Ça fait maintenant six mois qu'on sort ensemble, je la regarde et la trouve très belle, elle porte une grande robe rouge et des créoles qui lui donnent un air de danseuse espagnole. Elle me rejoint, m'embrasse et me demande en s'installant à côté de moi :

« Ça va, beau gosse ?

– Ouais et toi ? Ça a été, le boulot ?

– Bof... C'est de pire en pire. Le nouveau manager est un vrai connard. Et toi, Pôle emploi ?

– Pareil. De pire en pire. Ils veulent m'envoyer au Burger King, maintenant.

– Ah ah ah ! Je t'y vois bien, oui ! Avec la petite casquette et l'uniforme. Tu me fileras des nuggets gratuits quand je passerai te voir au drive. »

Elle rit et m'embrasse sur la joue.

Le concert commence. C'est du rock, ça joue bien, les musiciens assurent et se la donnent à fond. Je ne connais pas grand-chose au rock, je me sens un peu largué, le chanteur se tortille en braillant des trucs incompréhensibles et je n'arrive pas à savoir s'il chante en français ou en anglais. Au fil du concert, il est de plus en plus saoul, sa gestuelle est marrante, je passe un bon moment et Lucie a l'air d'apprécier aussi. Je me demande d'où vient ce son. Quel genre de rock est-ce ? Il faudrait que je pense à le leur demander après le concert. Pourquoi est-ce qu'on n'a pas, ici, de musique à nous ? Quand on monte un groupe, on joue du rock, du rap, du jazz ou du reggae, on reprend les codes d'un truc qui a été inventé dans un contexte différent et on se l'approprie ; mais quelle est *notre* musique ? Celle de là où l'on vient ? À Tarbes, il me semble que la musique dite *traditionnelle* est celle des bergers pyrénéens, ça m'a toujours laissé froid, ces chœurs d'hommes à voix puissantes ne m'attirent pas, je préfère par exemple les chœurs des trios vocaux caribéens avec des voix douces comme les Abyssinians ou les Heptones. Pourquoi ai-je le sentiment d'être plus proche d'une musique née à l'autre bout de la planète que de celle inventée chez moi ? Je regrette de ne pas être sensible à un son ancré dans la terre où j'ai grandi. Mes premiers émois musicaux furent le punk et le rap, à l'opposé des chanteurs pyrénéens en sabots et gilets en laine de mouton.

Le concert de Dieval me transporte dans un dancing-club américain des années 70, comme dans les films avec des mecs à bananes, pattes bien taillées, perfectos et guitares électriques. J'ai l'impression d'être dans *Pulp Fiction*, la scène du concours de danse, je m'imagine en train de twister avec une Uma Thurman délurée et pétée à la coke. Putains d'américains... Ils

m'ont bousillé la tête. Ils ont bousillé tous mes repères. Ils ont sûrement aussi bousillé la vie de Dieval.

Le concert fini, je commande deux pintes et on part les boire dehors. J'ai arrêté le tabac depuis deux ans, mais j'accompagne Lucie qui sort fumer une cigarette. J'ai du mal à profiter de la soirée, je ne pense qu'à la catastrophe planétaire qui nous attend, je suis obsédé par l'idée de préparer ma survie. Je ne peux pas en parler à Lucie, elle me prendrait pour un fou, pourtant ça occupe toutes mes pensées et m'empêche de me concentrer. Même l'ambiance de ce concert me fait flipper : on dirait l'atmosphère désuète d'une époque heureuse et insouciant que l'on ne connaîtra plus jamais. Cette musique, qui appartient aux classes moyennes du rêve américain, est un des symboles forts de l'ancien monde, le monde qui est en train de disparaître, celui où la valeur-travail permettait d'équiper le foyer en électroménager pendant que le fiston jouait au petit con dans la cave avec sa guitare Fender, son ampli Marshall et ses lyrics contre la guerre du Vietnam. Cette musique est l'un des vestiges de ce monde en ruines. Aujourd'hui c'est fini Elvis, la gomina et les chansons sur les bals du samedi soir, bienvenue dans l'apocalypse, on va devoir se battre pour survivre comme dans Mad Max, pas que ça à foutre de passer deux heures devant la glace pour étudier ta coiffure et ton déhanché.

Après la clope de Lucie, on rentre dans le bar. On est en décembre mais personne ne porte de manteau, il fait doux comme une soirée de printemps. En commandant deux nouvelles bières, je feuillette le programme du Celtic : demain soir il y a Iron Slaught, un groupe de thrash metal, et dans 15 jours il y a une soirée-débat dont le thème est : « Faut-il

apprivoiser la nature ? ». Hanté par mes visions apocalyptiques, j'imagine que ce sont là deux expressions différentes d'une même peur inconsciente et collective, la peur de voir ce monde que l'on pensait éternel disparaître brutalement dans la souffrance et le sang.

Vers minuit, on quitte le Celtic ; je laisse un peu de ferraille dans le chapeau destiné aux artistes, seulement des pièces de centimes que je jette fort pour qu'elles fassent du bruit et faire croire à Jean-Louis, le patron, que j'ai balancé une poignée de pièces de deux euros. Sur le chemin du retour, on passe devant le Shannon, Lucie a besoin d'aller pisser, on s'arrête faire une pause et boire un dernier verre avant de rentrer.

J'aperçois Arnaud dans le bar. Il vient nous saluer, commande un verre et reste un peu pour discuter. Je le connais bien, c'est à lui que j'achetais de l'herbe quand j'avais encore les moyens de m'en payer. Lucie le connaît aussi, il était son dealer lorsqu'elle achetait régulièrement de la dope, il y a plusieurs années de ça. Arnaud est très beau, grand, élancé et élégant, cheveux blonds mi-longs attachés en catogan. Il a la meilleure dope de la ville, il vend un peu de tout, j'entends régulièrement parler de son business même si je me suis éloigné de ces milieux depuis un bon bout de temps. Quand Lucie part aux toilettes, j'en profite pour lui demander :

« Au fait, t'es toujours dans les affaires ?

– Toujours. Il te fallait quelque chose ?

– Non, mais j'ai besoin d'oseille. Combien tu gagnes avec ce business ? Tu serais prêt à me mettre le pied à l'étrier ? M'apprendre les bases du métier ?

– Je gagne suffisamment pour compenser les risques. Hors de question de prendre un stagiaire. Tout ce que je peux faire pour toi, c'est t'avancer du demi-gros sur un mois, tu te

démerdes pour le vendre au détail et te prendre une marge dessus. Sur un kilo d'herbe, tu peux récupérer jusqu'à 3 000 euros, pareil pour 100 grammes de zipette.

Un kilo ? Que je me fasse chier avec un kilo de weed ou 100 grammes de coke pour gagner à peine de quoi me payer un Uzi sur le Darknet ? À qui j'irais vendre ça, je ne connais plus personne susceptible d'acheter ces saloperies, je serai obligé d'aller proposer des doses le long de la gare et à la sortie des lycées.

– Ok, c'est noté. Mais pour gagner beaucoup plus et très vite, t'as pas une idée ?

Il a l'air étonné et me regarde d'un air méfiant.

– Si tu veux beaucoup plus, tu vas chercher ton produit à la source et tu te tapes douze heures d'avion avec la came coffrée dans ton cul. Je veux bien t'aider pour une avance, mais rien de plus. »

Lucie sort des WC, elle me sourit, elle est magnifique, la bière lui fait briller les yeux et rougir les pommettes. Je propose un dernier verre, il me reste un billet de dix, je commande trois demis et quand je trinque avec Arnaud je le regarde et fais un calcul rapide : veste Burberry 500 euros, baskets Valentino 400 euros, pochette Gucci 300 euros. Il est une heure du matin donc j'estime qu'il doit lui rester deux grammes de coke à vendre : 120 euros. Si la soirée a été moyenne, il a dû écouler cinq grammes de C et 50 grammes de weed, soit 600 euros qui doivent être sous sa semelle, et 50 euros bien rangés dans son portefeuille pour commander des verres et payer le taxi du retour. Selon mes estimations, il pèse entre 1 500 et 2 000 euros à cette heure-ci de la nuit. Pas mal. Je pesais dix balles, je ne pèse plus rien, je pense avec lassitude que je gaspille dans l'alcool le peu d'argent que j'ai alors que je

devrais être dans la forêt avec une pelle en train de creuser un abri antiatomique.

On rentre à deux heures du matin. Lucie est ivre et s'endort tout de suite, je la regarde tendrement pendant qu'un filet de bave serpente le long de sa joue et coule sur l'oreiller. Je ne parviens pas à trouver le sommeil, je pense au futur, à gagner de l'argent, j'essaie de chiffrer mes besoins. Je dois trouver un moyen à tout prix. Demain, je monte un plan d'action : je liste mes options, je considère les délais et je prends une décision. Pour l'instant, il faut dormir. Je roule un joint avec une tête que m'a donnée Arnaud au bar, de la skunk résineuse et compacte que je fume pure dans une petite feuille OCB. L'effet est très fort, immédiat et décuplé car combiné à celui de l'alcool. Je ne fume que très rarement et ne suis plus habitué à ces herbes de plus en plus puissantes : vertiges, malaise, angoisses, *bad-trip*, je finis par sombrer dans un sommeil sans rêve.

Plan d'action

Samedi, je me réveille à midi. Lucie est partie bosser, elle embauchait à onze heures mais devait passer chez elle avant pour récupérer ses habits de travail. Elle est vendeuse chez Celio, son supérieur est très strict et ne tolère pas le moindre écart de tenue ou de langage, il faut que les vendeurs effacent au maximum leur personnalité pour représenter au mieux l'enseigne. Formules imposées par le management, uniformes, bonne humeur permanente, sourires forcés, le client est roi, le client est un porte-monnaie avec des pattes, d'ailleurs il n'a pas de nom, il s'appelle juste *le client*. Tout est faux là-dedans. Les équipes font mine de travailler dans la joie alors que tout le monde est dévoré par la haine : les vendeurs détestent le chef d'équipe qui exerce sur eux un véritable harcèlement. Le chef d'équipe et les vendeurs détestent le manager qui applique des techniques de gestion inhumaines. Le manager méprise tout le monde, considérant les vendeurs comme une sous-race fainéante et sans ambition. Au bout de la chaîne, le directeur d'agence arrive finalement à unifier ses troupes autour de la haine que lui voue chaque employé, du plus petit au plus grand. C'est lui qui annonce froidement les licenciements et les durcissements des conditions de travail. Pourtant, quand on rentre chez Celio, on est accueilli par une musique douce et des sourires avenants, le client se sent bien, le client se détend, le

client est prêt à relâcher les sphincters de sa carte bleue, il est en confiance, il va céder à ses pulsions et l'acte d'achat va lui déclencher une décharge de dopamine. Le client dépendant est ferré comme un poisson. Il est content, il reviendra.

Je plains Lucie d'être obligée de travailler dans un merdier pareil. Ça me rappelle quand je bossais chez Orange, j'étais obligé de refourguer des trucs bidons à des gens qui savaient à peine se servir d'un téléphone portable. Le manager était constamment sur mon dos pour que je fasse de la vente forcée. L'astuce à l'époque était de farcir les clients de fausses promotions. « Tenez, je vous offre des forfaits gratuits : forfait SMS illimités, forfait TV, forfait WAP, trois mois offerts, si vous n'êtes pas convaincus vous nous appelez au bout des trois mois ! ». Super arnaque bien ficelée : début des années 2000, la France entière s'équipe en téléphonie mobile ; le public découvre cette technologie, il n'y a rien de plus facile pour un vendeur un peu expérimenté que d'escroquer les gens à tour de bras et leur faire cracher un maximum de blé pour des choses auxquelles ils ne comprennent rien. Au bout d'un an, les clients pigeonnés se demandent pourquoi ils payent 100 euros tous les mois alors qu'ils ont signé pour un forfait à 30 euros, ils appellent le service client, on les embobine au téléphone une fois de plus (je le sais, j'y ai bossé aussi), les conseillers leur remettent des forfaits TV, WAP, MMS et SMS avec trois mois de gratuité à l'issue desquels ils paieront à nouveau plein tarif pour un service qu'ils n'ont pas demandé et dont ils ne se serviront jamais, et ainsi de suite. Pour motiver les vendeurs, on leur donne des objectifs à atteindre et une prime s'ils y arrivent. C'est très facile à obtenir, d'autant qu'Orange, descendant de France Télécom, bénéficie d'une image de leader historique sur le marché. L'enseigne jouit d'une confiance aveugle de la part des consommateurs qui signent les chèques

sans regarder le montant, à des milliers de kilomètres de s'imaginer que derrière l'image paternaliste du leader des télécommunications se cache une machinerie diabolique destinée à leur extorquer le maximum d'argent possible. Des techniques de vente complexes y sont appliquées par des gens prêts à vendre un forfait 200 MMS à leur grand-mère juste pour toucher une petite prime à la fin du mois.

Pendant que je fais chauffer l'eau pour le café, j'allume le PC et lance *No Guns Allowed* sur YouTube. C'est une chanson de Snoop Dogg extraite de sa période reggae, lorsqu'il s'était temporairement rebaptisé Snoop Lion. Il a raconté cette expérience dans le documentaire *Reincarnated*, on y voit son périple en Jamaïque, quand il a décidé de devenir *rasta*. Il y rencontre notamment Bunny Wailer, un peu réticent et sceptique quant aux intentions de Snoop, mais qui finit quand même par chanter avec lui. Dans le film, on voit le rappeur déambuler sur l'île, fumer de la *ganja*, chanter dans un studio d'enregistrement jamaïcain et participer à un genre de cérémonie d'intronisation dans ce qui s'apparente à une église *rasta*. Quelques mois plus tard, on apprenait que Snoop était officiellement excommunié du rastafarisme : les représentants expliquaient que leur mouvement ne se résumait pas à fumer de l'herbe en écoutant Bob Marley, et se déclaraient vexés de la commercialisation qu'a fait Snoop de sa reconversion. Un disque et un documentaire ont en effet été tirés de ce voyage, et ont bénéficié d'une promotion importante dans les médias. Bunny Wailer a finalement refusé que sa voix apparaisse sur le disque et a tenu des propos très virulents à l'encontre du rappeur. La réponse de Snoop était surréaliste, il a dit que Bunny Wailer n'avait jamais joué un rôle important dans

l'histoire de la musique, qu'il n'était rien comparé à Bob Marley et Peter Tosh avec qui il a fondé les Wailers en 1963 :

« Dans les années 90, il (*Bunny Wailer*) n'aurait jamais fait ça parce que j'aurais botté son vieux cul. Comment oses-tu ? Après tout ce que j'ai fait pour toi ? Tu ne valais rien dans les Wailers. T'étais juste là : Bob, Peter *puis* toi. Même morts, ils ont plus de signification que toi qui es toujours vivant »

Sur *No Guns Allowed*, Snoop chante avec sa fille Cori B et Drake sur une musique signée Major Lazer. Il commence son couplet par « *Money makes a man, and that's a crime* ». Dans le clip, la caméra fait un gros plan sur sa bouche pleine de diamants quand il prononce ces mots. Ce type est incroyable. Son personnage, sa carrière et sa musique sont fascinants.

Aujourd'hui, il faut que je m'organise. Le cerveau embrouillé par la gueule de bois, je décide de faire d'abord un peu de musique, j'aborderai le problème de l'apocalypse quand j'aurais retrouvé mes esprits. Depuis deux mois, je planche sur un album que je ne parviens pas à terminer. Il aura pour titre *J'ai Raté Ma Vie*, ça sera sûrement mon meilleur album, mais il manque quelque chose que je n'arrive pas encore à identifier. Peut-être que je le trouve trop réussi. Avec un titre pareil, cet album ne peut être que raté, et je le trouve pour l'instant trop parfait pour être crédible. Je décide de bosser sur la chanson *Je Veux Rester Dans Ma Merde*, je souhaite rajouter des claviers mais je n'arrive pas à trouver le son de piano que je veux. Je cherche sur le Net un VST gratuit à télécharger : c'est un programme qui simule un instrument de musique que je charge dans mon clavier MIDI, ainsi je peux jouer de n'importe quel truc directement sur les touches de mon clavier, harmonica,

guitare, batterie, biniou ou cornemuse. Je préfère les VST gratuits, je ne cracke pas les logiciels, j'ai toujours peur de me retrouver avec un virus dans l'ordinateur qui bousillera toutes mes données. Je finis par trouver un VST qui me convient, il simule les Steinway, les orgues Hammond et même les Wurlitzer. Ces programmes gratuits sont très performants, je combine mon nouveau Steinway avec des traitements d'effets divers pour le faire sonner d'une manière originale et impossible à reproduire, même pour moi. Je tourne tous les potards, y compris ceux dont j'ignore la fonction, jusqu'à obtenir un son qui me plaît et qui se rapproche le plus possible de celui que j'avais imaginé à la base. Je trouve des accords que je plaque sur le refrain, puis j'applique un égaliseur avec une automation qui leur donne l'air d'être des nappes de volumes sonores déplacées au rythme de la marée. Je trouve ça formidable, cette musique me bouleverse, comme d'habitude je finis par me demander pourquoi je n'arrive pas à bouleverser les autres avec... Peut-être est-ce une musique trop *personnelle* ? Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Comment parler aux autres d'un sujet que l'on ne connaît pas ? Malheureusement pour moi, j'ai l'impression de ne connaître que moi. Je suis l'inverse de Villon qui déclarait « Je connais tout, sauf moi-même ».

À quatre heures, j'arrête. La chanson a bien avancé, j'ai réussi à faire des couplets rap après une intro *synthwave* entre deux refrains qui sonnent plutôt pop. J'aurais mérité d'être un Johnny Hallyday ou un Michel Polnareff, une idole des jeunes, j'aurais été plus malin qu'eux, au lieu de me bousiller le foie et les narines j'aurais acheté une île déserte pour vivre loin de cette race humaine maudite.

Je fais le point : je suis hanté par la fin du monde. Je suis en train de devenir comme les fous furieux qu'on voit à la TV, les survivalistes américains, les tarés qui entraînent leurs gosses à tirer au fusil pour se protéger des invasions d'étrangers, d'une météorite ou d'une attaque zombie. Je cherche sur le Web, effectivement ils me ressemblent, on partage à présent la même obsession : la survie. J'essaie de chiffrer tout ce dont j'ai besoin : un abri antiatomique, des provisions sur plusieurs années, des tonnes de boîtes de sardines, des médicaments, de l'eau potable et des armes pour tuer tous les connards qui vont bientôt débarquer devant chez moi pour bouffer mes réserves, bouffer mon chat ou me bouffer moi quand il n'y aura plus rien à manger sur cette planète de désolation. Il me faudra aussi beaucoup de carburant, de quoi me chauffer, et des trucs pour le confort : si je suis l'un des derniers survivants sur Terre, autant préparer tout de suite le stock de BD et de DVD pornos. Ça me donne le vertige, c'est impossible à calculer. Je décide de tabler sur plusieurs millions, autant que je peux, de toute façon je n'en aurais jamais assez pour me préparer correctement à vivre l'apocalypse.

J'allume la radio, un débat est en cours à l'antenne de France Inter, les intervenants discutent de la montée des nationalismes à travers l'Europe et dans le monde entier. Les énergies non renouvelables se raréfient, les bouleversements climatiques combinés à l'exploitation irresponsable des ressources de la terre détraquent les modes de vie des populations quand l'eau et la nourriture viennent à manquer. Des peuples entiers partent sur les routes à la recherche de conditions de vie meilleures et les pays qui arrivent encore à éviter le chaos ne veulent pas les recevoir, conscients qu'accueillir des millions de réfugiés signifierait une chute immédiate du niveau de vie pour leurs

propres citoyens. Des milices illégales s'organisent pour repousser les migrants qui tentent de franchir les frontières. Des groupes d'extrême-droite tiennent des points stratégiques pour refouler les vagues migratoires. Génération Identitaire est de la partie, ils diffusent continuellement des messages et des photos de leurs actions sur les réseaux sociaux, ils s'affichent tout sourire avec des anoraks bleus au logo *Defend Europe*, ils patrouillent le long des points de passage et organisent des blocages spectaculaires à grands renforts de 4x4 et d'hélicoptères pour barrer la route aux immigrants. Des groupuscules beaucoup plus radicaux sont aussi à l'œuvre dans les Alpes pour organiser de véritables chasses à l'immigré, ils quadrillent les montagnes avec des armes, capturent les clandestins qui tentent de passer en France et les balancent du côté italien, souvent roués de coups, parfois sans leurs chaussures ou leurs manteaux.

Je continue à réfléchir tout en écoutant la radio. La meilleure solution qui s'offre à moi, c'est le braquage. Je ne vois pas quoi faire d'autre. Le plan deal, ça ne me dit rien du tout, je n'y gagnerais que des problèmes, c'est couru d'avance. Je ne me vois pas non plus planter de la beuh dans les montagnes, si j'arrive à ne pas me faire pincer je vais me retrouver avec des dizaines de kilos d'herbe sous les bras sans savoir quoi en faire. Je vais braquer. Je vais prendre de l'argent à ceux qui en ont trop. Ça ne me pose aucun problème de conscience, c'est la guerre, chacun pour soi, tous les coups sont permis pour survivre. Je n'y connais rien en braquage mais je vais apprendre, il faut que je me forme avant de m'attaquer à du gros gibier : je décide de commencer par la base et de monter progressivement les échelons. Je vais d'abord cambrioler une baraque dans un quartier riche. Puis je braquerai un truc du genre épicerie de nuit, quelque chose de facile. Puis une

pharmacie. Puis un supermarché. Et quand je serai vraiment chaud, j'irai braquer une banque. Simple, clair et efficace. Je commence lundi, comme un nouveau job à plein temps, le matin j'irai faire du repérage et je passerai à l'action mardi ou mercredi. Le tas de beurre du Pôle emploi serait fier de moi.

Le plan est établi, j'ai des objectifs à atteindre comme un vendeur de Celio, sauf que ce n'est pas une prime que je gagne à la fin du mois, c'est le droit de survivre encore un peu sur cette planète à l'agonie. En attendant, on est samedi ; j'ai bien envie d'aller voir le concert de thrash ce soir au Celtic, ça me fera du bien d'évacuer toute cette pression. J'envoie un texto à Lucie, elle est d'accord, on se retrouvera là-bas vers 20 heures. J'ai le temps de me remettre à bosser un peu sur l'album, je me penche sur le choix de la *snare* à utiliser dans ma chanson *Tombé Dedans*. Si je continue comme ça, j'ai une chance de finir ce disque avant que le monde ne sombre définitivement dans le chaos.

Je me mets en route un peu avant 20 heures. Je profite du trajet pour téléphoner à mes parents et prendre des nouvelles. J'appelle sur le fixe, ma mère décroche au bout de la troisième sonnerie :

« Allo ?

– Salut Maman. Comment ça va ?

– Bonjour mon grand, ça va et toi ?

– Ouais, impec. Vous êtes à table ?

– Non, on a déjà fini. Qu'est-ce que tu racontes de beau ?

Comme à chaque fois, je suis content d'avoir mes parents au bout du fil mais j'ai honte de n'avoir rien à leur raconter. Qu'est-ce que je peux répondre ? « Ça va Maman, je suis en train de devenir fou et m'apprête à basculer dans le crime car j'ai peur de la fin du monde » ?

– Je cherche toujours du boulot, j'ai peut-être une piste pour un job dans la restauration. Là je pars rejoindre Lucie, on va voir un concert. Papa va bien ? Il est là ?

– Il va bien, il est sorti il y a dix minutes pour promener le chien. »

On discute un peu, elle me donne des nouvelles de mon père, de mon frère et du chien, puis je raccroche en promettant de passer bientôt. J'aimerais pouvoir échanger plus avec ma mère, mais j'ai le sentiment que personne ne peut me

comprendre en ce moment. Je ne saisis pas pourquoi les gens ne partagent pas mes inquiétudes. Je ne fais que suivre mes intuitions : je suis un animal, il faut que j'écoute cet instinct de survie, et là il clignote en rouge avec une sirène d'alarme qui tourne non-stop dans ma tête, il me dit que tout est en train de s'effondrer et que je dois vite réagir pour sauver ma peau. Le plus surprenant est le décalage entre ce qui se passe dans mon esprit, où j'ai l'impression de vivre la fin des temps sur une planète en proie à la guerre nucléaire, et la réalité où je croise des gens insouciantes, préoccupés par les fêtes de fin d'année et les achats de Noël. Pour le moment, la guerre mondiale se livre dans ma tête, elle n'a pas encore débarqué dans la réalité. Patience. Pour une fois que j'ai un coup d'avance, je compte bien m'en servir pour creuser l'écart.

J'arrive au Celtic, je retrouve Lucie au comptoir, on commande un verre et on s'installe juste à temps pour le début du concert d'Iron Slaughter. Les musiciens sont survoltés. Ils sont trois, batterie, basse et guitare-chant, mais j'ai la sensation d'être face à une armée de bûcherons qui me fracasse les tympanes à coup de haches. Les rythmes sont hyper rapides. Je me ramasse une déferlante de décibels. Je n'ai pas l'habitude d'écouter du metal, c'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles j'aime venir dans ce café-concert : j'y assiste à des *lives* de styles musicaux qui sont à l'opposé de ce que je consomme d'habitude, et je suis souvent surpris et conquis par des propositions improbables. Ce soir, j'ai l'impression que les musiciens me frappent le visage avec une enclume pour me punir de mon égoïsme millénaire. Je les trouve incroyables, je me demande comment j'ai fait pour ignorer leur musique jusqu'à maintenant, ils sont pourtant originaires du coin.

Contrairement au concert de la veille, je n'ai pas l'impression qu'ils copient une musique datée mais plutôt qu'ils s'expriment d'une façon frontale et simple à comprendre. Le chanteur a une voix puissante et pousse parfois des hurlements aigus, il me fait penser au leader d'Iron Maiden ; le bassiste a des dreadlocks et ressemble à un viking en train de tronçonner du bois dans la forêt sibérienne avec sa basse électrique de l'enfer. Régulièrement, je commande des pintes. Devant ces musiciens, je me sens comme quand j'étais gosse à la plage et que je me mettais droit dans l'eau, face à l'océan : j'attendais, avec un mélange de plaisir et de crainte, de me faire défoncer par les séries de vagues qui m'envoyaient rouler dans le sable.

À la fin du concert, je suis aux anges ; je suis complètement cuit, j'ai l'impression d'avoir fait une randonnée de six heures en montagne. Lucie a envie de rentrer, elle est un peu éméchée, elle veut dormir avec moi, elle me fait des allusions sexuelles mais j'ai trop bu pour être capable de faire quoi que ce soit. Il me reste un peu de l'herbe que m'a filée Arnaud hier soir, j'espère que ça calmera ses ardeurs et lui donnera envie de dormir.

On rentre chez moi vers deux heures, je fais du café et je prépare le joint. On le fume tous les deux sur le lit et on s'endort paisiblement dans les bras l'un de l'autre avec la voix de Sam Cooke qui chante depuis mon PC un refrain prophétique :

*« It's been too hard living,
But I'm afraid to die
'Cause I don't know what's up there,
Beyond the sky*

*It's been a long, a long time coming
But I know a change gonna come,
Oh yes it will »*

J'ai du mal à me lever. La gueule de bois est plus sévère que la veille, j'ai un goût de sang séché dans la bouche, mal au ventre et la nausée. Tout se paye : j'ai pris du bon temps hier soir, je dois souffrir aujourd'hui. La race humaine a pris du bon temps ces derniers siècles, elle va souffrir demain.

J'entends la TV allumée dans le salon. Lucie est devant NRJ 12, ils passent des clips, je reconnais le tube de Maître Gims et Vianney, *La Môme*. On dirait que deux supers-puissances du mal se sont associées pour nous infliger une punition ultime. Hitler et Staline en duo guitare-chant. Charles Manson featuring Jack l'Éventreur. Il y a quelques années, Maître Gims était un rappeur reconnu par ses pairs ; mais depuis peu, depuis son tube *Bella* peut-être, il s'est mis à chanter comme Florent Pagny quand il faisait de l'opéra, c'est très surprenant, on dirait qu'il a pris une confiance aveugle et qu'il se permet absolument n'importe quoi. C'est comme s'il n'était pas entouré, comme si personne autour de lui n'avait pensé à lui dire d'arrêter un peu ses conneries. Vianney, lui, c'est le gendre idéal, celui qui peut animer les repas de famille avec sa guitare puis te ramener à la maison en voiture car il n'a bu qu'une demi-coupe de champ'. Ils ont un peu le même truc dans la voix, Vianney aussi semble avoir pris une confiance en lui démesurée, il a beaucoup trop d'assurance, il se permet des choses qui me font penser qu'il

doit être, lui aussi, mal conseillé. Ils chantent « *Si je vous gêne, bah c'est la même* », je ne comprends pas à qui ils s'adressent mais j'ai la désagréable impression qu'ils me parlent directement. Oui, c'est vrai qu'ils me gênent, et oui, c'est la même, ça n'est pas parce que leur chanson me dérange qu'ils auront un zéro en moins sur leurs chèques Sacem, c'est bien vu de leur part. Et moi, comme un couillon, je tombe dans le panneau.

« Salut beauté, t'as bien dormi ?

– Ça va, pas trop mal. Mieux que toi en tout cas.

Elle me sourit. J'ai dû ronfler et renâcler ma morve toute la nuit. Elle a enfilé un de mes survêtements, je la regarde et la trouve ravissante, je lui rends son sourire et lui demande :

– T'as prévu quoi, aujourd'hui ? Tu restes avec moi, je commande à manger et on se mate un film ?

– OK, mais Kader devait m'apporter des clopes. Je lui dis de passer ici ?

– Pas de problème. Dis-lui de venir. »

Elle envoie un texto à Kader, il connaît l'adresse, il est déjà venu ici pour lui vendre des paquets de cigarettes. Elle ne se fournit qu'auprès de lui, elle fume deux paquets de Camel par jour, elle les paierait 16 euros si elle les achetait au bureau de tabac. Kader lui vend le Camel à 4 euros, 35 la cartouche de dix. Souvent, elle lui achète trois cartouches, ça lui fait de quoi fumer pour 15 jours et il lui file un ou deux paquets en plus.

Deux heures après, il sonne à la porte. Kader est un grand kabyle maigre et blafard, il porte un long manteau couleur camouflage et un sac Eastpack plein à craquer de paquets de clopes. Il vend un peu dans la rue, mais il s'est surtout spécialisé dans la vente à domicile, plus sûre et plus rentable.

Vu qu'il est de bonne compagnie, il s'est vite constitué un gros carnet d'adresse qui lui permet de faire prospérer son business.

Lucie prépare du thé, cette fois-ci elle lui achète quatre cartouches et elle négocie pour en avoir une demie en plus. Pour 140 euros, elle obtient 45 paquets de clopes d'une valeur de 360 euros. Kader semble content lui aussi, il n'est pas perdant, je me demande à combien il touche le paquet. Est-ce que le business de tabac serait encore plus rentable que celui de la cocaïne ? En France, le nombre de fumeurs est estimé à 16 millions. Quand Lucie se lève pour répondre à son téléphone, je demande à Kader :

« J'ai besoin de fric rapidement, tu sais si je peux me faire du blé avec la contrebande de tabac ?

– C'est sûr. Le marché est en pleine expansion et on manque de main d'œuvre. T'es prêt à faire de la route avec de la marchandise ?

– Je suis prêt à faire beaucoup de choses si je suis payé en conséquence.

– J'ai ton numéro. Je t'appelle dans la semaine, tu viendras me voir à Séméac, je t'enverrai l'adresse. Je te présenterai l'équipe et on se mettra d'accord. T'imagines mal ce que peut rapporter le business du tabac. Si t'es prêt à mouiller le maillot, tu seras pas déçu.

– Super, merci. En attendant : pas un mot à Lucie. »

Il me fait un clin d'œil, bien sûr qu'il ne dira rien, il a le sens des affaires et l'habitude de la discrétion. Kader a éveillé ma curiosité, j'ai bien envie de savoir combien d'argent je peux gagner en trafiquant des cigarettes. J'imagine qu'il faudra faire des allers-retours en Espagne, des genres de go-fast de la clope, ça ne me pose pas de problème, je connais toutes les petites routes pour traverser la frontière, c'est par là qu'on passe quand

on va faire les courses pour profiter des prix espagnols sur l'alcool, le tabac, l'alimentation et l'essence.

Lucie est partie refaire bouillir de l'eau, Kader sort une boulette de hasch et entreprend la confection d'un joint. On le fume tous les trois en buvant du thé à la menthe. À la TV, le flash info fait état d'inondations dans le Gers, l'Adour a débordé et des dizaines de personnes se sont retrouvées piégées par la montée des eaux. Le haschisch puissant à la forte odeur d'épice me trouble et je me sens envahi par l'angoisse. Je coupe le son de la TV et attrape ma guitare. Kader est musicien, il chante dans une formation de musique kabyle, je joue quelques accords et il se met rapidement à fredonner en arabe. L'atmosphère est celle du calme avant la tempête : le son de la guitare, la voix de Kader, Lucie heureuse, les doux effluves de hasch et le chat qui ronronne sur une chaise. On pourrait en faire un tableau magnifique, nous sommes les héros de l'apocalypse à venir, communiant dans la paix de la mélodie, unis par la drogue, trio improbable : le contrebandier maure, la vendeuse sexy, le braqueur paranoïaque et le félin indomptable. J'imagine déjà un film sur nous, dans mon rôle je veux Eddy Mitchell, Lucie sera interprétée par Katsuni, Kader par Ramzy Bedia, et dans le rôle du chat il faut un lion apprivoisé. J'ai même déjà le titre : Les Chevaliers de l'Apocalypse.

Repérages

Lundi, comme prévu, je pars en mission repérage. Pour une fois, je sors la voiture ; je ne m'en sers pratiquement jamais à cause du prix de l'essence et des contrôles de flics tous les 100 mètres. Sur la route, je m'aperçois que plusieurs ronds-points sont occupés par des manifestants vêtus de gilets jaunes, ils distribuent des tracts de revendications et bloquent certains accès. Je roule en direction d'Odos, je commence à regarder les lotissements ; je mets une vieille cassette dans l'autoradio et la voix caverneuse de Burning Spear entame le magnifique *Door Peep Shall Not Enter*.

Il me faut trouver un quartier cossu et suffisamment à l'écart. Je tourne un peu vers Ossun, Azereix, il y a beaucoup de grosses baraques mais elles sont trop regroupées. Finalement, mon choix se porte sur Laloubère : aux abords du golf, il y a plusieurs villas isolées par des grands terrains et des haies qui montent à plus de deux mètres. Je dois faire vite afin de ne pas me faire repérer en train de rôder, mais je dois aussi prendre le temps de bien faire mon choix pour optimiser mes chances de réussite. Je tourne un peu au ralenti avant d'apercevoir la maison idéale : enfoncée au bout d'une allée en sens unique, on y accède par un chemin qui plonge, après la maison, le long d'un champ en friches. Je passe devant lentement, les volets sont ouverts mais il n'y a pas de voiture,

j'aperçois dans le jardin une balançoire et des jouets pour les gosses. Parfait : des jeunes parents qui bossent la journée, j'aurais le champ libre pour venir tranquillement dans la semaine en matinée ou début d'après-midi. Je relève l'adresse et le nom sur la boîte aux lettres : Tristan et Sophie Delmas.

De retour à l'appartement, j'allume Facebook et je rentre dans la barre de recherche « Tristan Delmas ». J'ai des dizaines de réponses. Changement de tactique : je tape dans Google « Tristan Delmas Laloubère Facebook » et tombe directement sur sa page personnelle, pas de doute, je reconnais leur jardin dans les photos du profil et son statut indique « marié à Sophie Delmas ». Son profil est en mode public, je peux fouiller à ma guise dans ses posts et ses photos. Je visite aussi le profil de sa femme, et après vingt minutes j'ai appris tout ce que je cherchais à savoir : Tristan est ingénieur aéronautique, il travaille à l'usine Alstom sur la route de Lourdes ; Sophie est prothésiste-dentaire et exerce dans son cabinet situé au centre-ville de Tarbes. Ils sont parents de deux filles de six et sept ans, Chloé et Fanny, qui vont à l'école primaire de Laloubère. J'ai même trouvé les photos de leurs deux véhicules, j'ai relevé les modèles et les plaques, ça me permettra de vérifier s'ils sont bien sur leurs lieux de travail avant de m'introduire chez eux. Du gâteau.

Il faut que ça soit un entraînement, une sorte de baptême du feu. J'espère récupérer des bijoux, du cash et quelques trucs de valeurs ; je revendrai le matos au marché noir, et si je m'en tire bien j'aurai assez pour investir dans une arme pour le casse suivant. Je vais bien voir comment je m'en sors et si ça vaut le coup de continuer ou non.

Je liste sur une feuille le matériel dont je vais avoir besoin : des gants pour ne pas laisser d'empreintes, un pied de biche pour forcer une porte ou une fenêtre, une cagoule au cas où il y aurait une caméra de surveillance et un couteau à sortir en cas d'imprévu. Il me faut aussi des fausses plaques pour la voiture, je connais un garagiste qui devrait pouvoir m'arranger ça, il s'appelle Marc et il bosse dans une casse à la sortie de la ville. Sur la liste des trucs à prévoir, je rajoute un gramme de coke, il va me falloir un stimulant pour me donner du courage, il faudra que j'appelle Arnaud pour lui en demander. En attendant, je décide d'aller voir Marc d'un coup de vélo.

La casse auto

Il pleut. Je rentre dans la casse en vélo, je le pose contre la guérite qui fait office de bureau, juste après le portail en fer, je frappe à la porte et rentre sans attendre la réponse. Je tombe sur Marc assis face à trois types, un sac de sport remplis de fusils posé sur le bureau. Les trois mecs se lèvent tout de suite, s'adressent à Marc en anglais, ils ont un fort accent slave et semblent très énervés par mon irruption. C'est quoi ce merdier ? Marc les rassure :

« Don't worry ! He is with me. No problem ! No problem !

Les mastocs se calment et se rassoient. Ils finissent leur transaction en une minute : le plus vieux sort une liasse énorme de billets, il la remet à Marc qui ne prend pas la peine de compter. Le plus jeune ferme le sac de sport, le prend et ils quittent la petite pièce.

– Pardon Marco, je pouvais pas savoir, il pleuvait, je suis rentré direct...

– Ça va, te bile pas. Pas un mot sur ce que t'as vu là, l'incident est clos. Qu'est-ce qui t'amène ?

– J'ai besoin de fausses plaques. Tu peux m'arranger ça ?

– Sûr. 120 les deux. Je te les fais à 100.

– OK. Tu peux me les faire tout de suite ?

– Viens avec moi, y'en a pour dix minutes.

On sort du bureau et je le suis jusqu'à un vieil hangar au fond de la casse où il met une grosse machine en route. Sur un PC portable, il consulte un fichier dans lequel il suffit de rentrer un modèle de voiture pour trouver le numéro d'immatriculation d'un véhicule de ce modèle, assurée en bonne et due forme. C'est une sécurité supplémentaire : si quelqu'un relève ma plaque quand je suis chez les Delmas, ou si les flics voient ma voiture et veulent vérifier qu'elle n'est pas volée, ils rentreront le numéro de plaque dans leur fichier qui leur dira que le véhicule est en règle et correspond bien à une voiture de ce modèle. Mon nom n'apparaîtra nulle part. Pendant que les plaques s'impriment, je demande à Marc :

– Tu serais OK pour me vendre un flingue ?

– Oh... c'est plus compliqué que ça. Je ne m'occupe pas de la vente, je fais juste passer des sacs, c'est tout. Je peux te brancher avec les serbes que tu as vu tout à l'heure, si tu veux.

– Ouais, j'aimerais bien. Tu connais les prix ? Il me faut un fusil automatique.

– Je sais qu'ils ont tout un stock d'armes russes, essentiellement des kalachs, c'est ce qui se vend le mieux. Je connais pas le prix du détail, mais si tu veux aussi des munitions, il faut compter entre trois et quatre mille euros.

– 4 000 ? Putain ! Ça doit rapporter grave, ce business, non ? Tu chercherais pas du personnel ? J'ai besoin d'oseille rapidement.

– C'est pas impossible. Tu sais conduire une camionnette ?

– Ouais, j'imagine.

– Le mec avec qui je bosse vient de me lâcher, je vais avoir besoin de trouver quelqu'un d'autre. Je revois les serbes rapidement, je leur parle de toi, je leur demande aussi pour le fusil et je t'appelle pour te dire ce qu'il en est. »

Je récupère les plaques, il m'explique comment les fixer et me prête une petite pince à riveter, j'enfourche mon vélo et rentre sous la pluie. Dans mon walkman, j'écoute *Nightcall* de Kavinsky. Sur le chemin, je fais le bilan : j'ai un cambriolage pratiquement prêt qui m'attend, un éventuel plan de trafic de clopes, une hypothétique combine de contrebande d'armes et une opportunité de devenir dealer, tout ça en quatre jours seulement. Kavinsky entame *Roadgame* au moment où je m'engage dans la rue qui remonte jusqu'à l'entrée de mon immeuble.

De retour chez moi, je me fais couler un café et allume la radio. Questionnée par Léa Salamé, la ministre de la Transition écologique est en train d'expliquer aux français que la planète sera sauvée à la seule condition d'augmenter les impôts de façon significative. Une nouvelle fois, le gouvernement demande aux citoyens de se serrer la ceinture : un coup c'est pour la dette, un coup la crise financière, un coup pour payer les retraites, et maintenant c'est pour éviter la fin du monde. Madame la ministre va-t-elle diminuer son salaire pour participer à l'effort national ? Pourquoi Léa Salamé ne lui pose-t-elle pas la question ?

J'appelle Arnaud, il arrive une heure après. Je fais chauffer du café et sors des Spéculoos. On s'installe sur le canapé devant la table basse, je lui achète un gramme de coke et il m'offre une dégustation : à même la table, il trace quatre lignes épaisses, deux à gauche pour moi, deux à droite pour lui. Il sort une paille du Mac Do encore emballée et en coupe deux petits morceaux, un pour chacun. Il s'envoie ses deux lignes d'un coup, aller-retour. Je commence par une ligne, l'effet est immédiat, la coke est de bonne qualité, je l'ai prise par la narine droite et sens déjà ma mâchoire s'engourdir du côté droit. Je sniffe l'autre ligne par la narine gauche et c'est à présent tout mon visage qui s'anesthésie. C'est la première fois depuis des

années que je prends de la cocaïne et mon cerveau, qui n'a rien oublié, m'envoie de puissantes décharges de dopamine en guise de récompense. Je repense à la rime de Joke dans *Amidala* :

« *Nous on vend la trace
Qui te fige la face* »

Je demande à Arnaud : « Un sky?

– Avec plaisir. T'as repensé à ma proposition de l'autre jour ? T'as besoin d'un coup de main ?

Je sors la bouteille de whisky bon marché du Lidl et deux verres à vin.

– Le souci c'est que je connais pas de clients, je vois pas comment je pourrais écouler de la marchandise au détail.

– Alors il faut que tu fasses du transport.

– Je suis prêt à le faire. Mais j'ai pas de plan.

– C'est pas mon domaine, répond Arnaud, mais si jamais j'entends parler de quelque chose, je penserai à toi.

Je sers deux petits verres, on trinque et les vide cul-sec. Ma gorge, insensibilisée par la coke, sent à peine passer le liquide. Je ressers deux verres, Arnaud sort d'un sachet un petit caillou blanc qu'il écrase avec le dos de la cuillère à café. Je mets de la musique, la mixtape *Gansta Boogie* d'Arthur King, on enchaîne quelques lignes et quelques verres puis il propose de rouler un joint d'herbe, la même skunk surpuissante qu'il m'avait filée vendredi soir. On fume tranquillement, la combinaison de drogues et d'alcool a tendance à le faire parler, petit à petit j'oriente la conversation sur son business pour essayer d'en savoir un peu plus. Il me dit qu'il ne faut pas trop qu'il picole car il a de la route à faire ce soir.

– Ah bon ? Tu vas où ?

– En Espagne, vers Bosost. Je dois y être pour 22 heures. C'était pas prévu, mais faut que j'y aille.

– Bah tu y es vite. Tu dors là-bas ?

– Non, faut que je rentre dans la nuit, je fais juste l'aller-retour. »

Sans s'en rendre compte, il est en train de m'expliquer comment il fonctionne : un coup de fil et il fait le trajet jusqu'à la frontière espagnole, il charge la dope dans la soirée pour la ramener la nuit par les petites routes de montagne. Il suffirait que je le suive, je pourrais repérer les dealers et traiter directement avec eux, je pourrais aussi attendre qu'il revienne et lui tendre un piège pour lui voler sa marchandise. Il faudrait que j'achète un traceur GPS sur Internet, je le scotcherais sous sa voiture et je pourrais suivre tous ses déplacements depuis mon smartphone.

Je sais comment ça se passe du côté espagnol : les dealers ont des points de rendez-vous juste après la frontière. Ils vendent de tout : herbe, héro, coke, MDMA, etc. Les prix défient toute concurrence mais il faut acheter en gros, tu ne viens pas pour du détail. La majorité des dealers sont des Africains, ils ont leurs propres circuits d'approvisionnement, différents des mafias basques et espagnoles qui font rentrer la dope en France par le côté ouest des Pyrénées. Les Africains sont réputés pour crapahuter dans les montagnes côté est et faire passer la drogue par des chemins difficiles d'accès. La coke que j'ai inhalée me fait voir les choses en grand, je m'imagine déjà à la tête d'un cartel redoutable, défoncé à mort comme Tony Montana dans Scarface. À la fin du film, je rejouerai la scène où Arnaud sera l'homme de main de Sosa, il me tirera une balle dans le dos pour me punir de l'avoir doublé.

Lucie nous rejoint en début de soirée et on reste encore un moment à discuter tous les trois. Après le départ d'Arnaud, je mets une pizza surgelée au four et rejoins Lucie sur le divan qui regarde un épisode de Friends. Je m'assoie à côté d'elle et l'embrasse longuement dans le cou, elle gémit de plaisir, m'attrape par les épaules, me renverse sur le canapé d'un geste sec et entreprend de retirer mon pantalon de survêtement avec ses dents. Quelques minutes plus tard, nous sommes nus et une odeur de brûlé nous oblige à interrompre nos ébats : la pizza est carbonisée et un filet de fumée noire sort du four.

Cambriolage

Mardi matin, je me lève à sept heures. Je n'ai presque pas dormi mais je ne me sens pas fatigué. Je prends une douche rapide en écoutant France Inter où Nicolas Hulot, ancien ministre de l'Écologie, explique en direct qu'en gros tout est foutu. L'émotion fait trembler sa voix et la journaliste qui l'interroge, Florence Paracuellos, semble ne pas comprendre ce qu'il dit. C'est pourtant clair : il dit que c'est trop tard et que tout est foutu.

Je décide d'aller cambrioler les Delmas ce matin. Pas la peine d'attendre. Ce que j'ai à faire est simple : prendre la voiture, me rendre sur les lieux de travail du couple afin de m'assurer qu'ils y sont, entrer chez eux et repartir avec le butin. Je déjeune correctement et regroupe mes affaires : une paire de gants Décathlon, une cagoule que je mettais quand j'étais gosse pour aller skier, un sac à dos, un pied de biche et un couteau. Avant de partir, je m'enfile une grosse ligne de coke pour me stimuler et je remplis deux gamelles à ras bord de croquettes au cas où je tarderais à rentrer. Je rejoins ma voiture au fond du parking de l'immeuble, change discrètement les plaques en un tour de main et démarre en direction du périphérique.

Je mets *Mek It Bun Dem* de Skrillex et Damian Marley dans l'autoradio, pousse le volume à fond et fonce sur la route de

Lourdes jusqu'à l'usine Alstom. Un tour de parking me suffit pour repérer l'Audi TT de Tristan, je vérifie à l'aide des numéros de plaques et je reprends la route vers Tarbes, en direction du centre-ville. Quand je passe dans la rue du cabinet de Sophie, je la croise dans sa Nissan Qashqai rouge juste au moment où elle s'engage dans le parking de son cabinet. Elle vient de déposer les gosses à l'école, j'ai le champ libre. Direction Laloubère.

J'arrive devant chez eux, je ne m'arrête pas, tout a l'air calme. Avant que le chemin s'enfonce dans la campagne, je tourne à gauche à l'angle de la haie et laisse la voiture sur le bord du champ. Personne ne peut la voir depuis la route principale. J'enfile les gants, la cagoule, mets le sac à dos et monte sur le toit de la voiture pour pouvoir escalader la haie. Je m'accroche aux branches et me retrouve rapidement dans le jardin des Delmas. Pas de chien. Je fais le tour de la maison, je repère une fenêtre sur le côté et l'ouvre d'un coup de pied de biche. Je rentre. Je suis dans le vestibule, j'ai pour objectif de fouiller en priorité l'entrée et la chambre parentale. Je remonte le couloir qui débouche sur l'entrée principale. Je fouille la commode : passeports, carnet de chèques, 70 euros en billets de dix et des paquets de clopes. Je mets tout dans le sac. À l'étage, je ne perds pas de temps, je compte surtout fouiller la chambre des parents, c'est là que les gens honnêtes cachent leurs économies. Je n'ai pas besoin d'aller bien loin : en retournant le lit, je découvre une pochette en cuir scotchée sous le sommier et remplie de billets. Jackpot. À présent, direction la salle de bain pour la chasse aux bijoux. Je les trouve rapidement dans un double-fond grossier du tiroir de l'armoire à serviettes. Je mets tout dans le sac et redescends, jette un coup d'œil en bas pour voir si je peux récupérer autre chose

puis ressorts par là où je suis entré. J'escalade la haie, saute sur le toit de la voiture et planque rapidement le sac, les gants, la cagoule et le pied de biche au fond du coffre avant de démarrer. Cinq minutes après, je suis sur la route de Tarbes. Pas mal du tout pour un premier essai. Sur Nostalgie, Roger Glover chante *Love Is All*. Je monte le volume et entonne le refrain avec lui : « *Love is all, can't you hear the call ?* »

De retour à l'appartement, je vide le butin sur la table. Les bijoux n'ont pas l'air mal, je connais un mec qui pourrait peut-être me les acheter, c'est un bijoutier qui travaille les bijoux pour les rendre méconnaissables et leur offrir une seconde vie. Très pratique quand on a un stock embarrassant à faire disparaître. Dans la pochette qui était scotchée au sommier, je trouve une liasse énorme. Je compte : 12 000 euros. Apparemment, il n'y a pas que moi qui pense à faire des provisions.

Un tas de bijoux et une jolie somme en cash : ce premier braquage est un succès total. Je me dis que j'aurais dû penser à faire ça plus tôt. Il n'est même pas midi et j'ai déjà torché tout ce que j'avais à faire. Je me sers une bière, me trace un petit rail puis m'allonge sur le canapé en rêvant à ma future carrière de braqueur.

Le lendemain du cambriolage, je me lève frais et dispo. Ça faisait longtemps que je ne m'étais pas senti aussi bien. Je suppose que l'homme est fait pour l'action, et non pas pour passer toutes ses journées à tourner en rond et gamberger. À midi, je vais chercher de quoi manger chez le traiteur de la rue Abbé Torné : j'achète un poulet rôti, une portion de gratin dauphinois, et sur le retour je m'arrête à la pâtisserie pour prendre deux éclairs au chocolat. Après manger, j'envoie un texto à Lucie pour lui proposer un resto ce soir, puis je décide d'aller faire un tour en ville. Il fait beau, j'ai un paquet de cash dans la poche, je vais m'acheter un bouquin et flâner un peu à la terrasse d'un café. Avant de sortir, j'allume Facebook et consulte le profil des Delmas. Le dernier statut date de hier soir, Tristan a posté une photo de la chambre avec le lit retourné et a écrit : « Maison cambriolée, intimité violée. Sentiment d'injustice. Pas de blessés. Faites attention à vous ! ».

Je n'en reviens pas de ce réflexe qu'ont les gens de poster sur le Web, en temps réel, tout ce qui leur arrive. Sous son post, on peut voir une centaine de smileys qui pleurent ou qui font *Grrr*. Je parcours les commentaires scandalisés, tous ces gens n'ont pas encore compris qu'on est en guerre et qu'ils vont devoir s'habituer à ce genre de situation.

Il fait un temps magnifique. Je décide d'aller m'acheter un bouquin. Un ami m'a récemment parlé d'un poète portugais, Fernando Pessoa, et m'a donné envie de découvrir son œuvre. La librairie est un peu éloignée du centre-ville, elle est superbe, toute en bois avec des coursives le long des murs. Il y a du choix dans tous les domaines, les vendeurs y sont de bon conseil, cette boutique fait figure de bastion résistant au rouleau-compresseur Leclerc qui a eu raison de nombreux commerces, y compris dans le domaine de la culture. Je rentre et me dirige vers le rayon *Poésie* ; je trouve le recueil des œuvres complètes de Pessoa, l'achète avec l'argent des Delmas et rejoins la place Verdun pour m'installer à la terrasse du café L'Europe. Pessoa est fascinant : un soir, il s'est démultiplié, il a reconnu en lui six personnages, tous d'identités, de caractères, d'histoires et de noms différents. Il a signé des poèmes avec le nom de chacun de ces auteurs hétéronymes et a ainsi créé une œuvre déroutante où certains de ses avatars ont des convictions opposées et des philosophies contradictoires.

Je reste un moment assis à lire au soleil. Un texto arrive : Lucie est d'accord pour ce soir, je lui donne rendez-vous à 20h30 devant le resto chinois de la place Verdun. Il est 17 heures, je décide de rentrer en faisant un détour par le jardin Massey pour profiter encore un peu du soleil.

Le jardin Massey, fierté de la ville, est l'un des plus beaux jardins d'Europe. Il abrite l'école des beaux-arts que je longe en rejoignant l'allée principale. Des étudiants sont là, ils fument des cigarettes en écoutant de la musique sur un téléphone portable. Je crois qu'il n'y a pas plus branleur sur Terre qu'un étudiant aux beaux-arts. La planque ultime, le baisodrome éternel, le repère à junkies attardés, l'usine à artistes

subventionnés. Le summum du convenu. La mort de l'art. L'inverse de la nécessité. Le négatif de l'accident artistique. L'essence de l'art foulée au pied, la décharge à paumés, la négation de l'art brut, le cimetière de la spontanéité, l'ennemi de l'urgence. Le bureau des collabos. L'antichambre de l'enfer. L'asile déguisé. L'art forcé. L'art obligé. L'art en cage, en prison, torturé, malmené, disséqué, déchiré, expliqué, enseigné, noté, évalué, l'art transformé, travesti, maquillé. Pour moi, l'art n'a de sens que quand il sert à exprimer quelque chose d'indicible, peu importe quoi. Dès que quelqu'un fait de l'art un projet de vie, dès que vous entendez un étudiant dire qu'il souhaite suivre un cursus pour être *artiste*, sans savoir s'il fera de la peinture, de la céramique ou du trombone à coulisse, ne l'écoutez pas. C'est à cause d'eux que l'art est ce qu'il est aujourd'hui, à cause de tous ces gens qui, avant d'avoir ressenti le besoin d'exprimer quelque chose sous une forme nouvelle, se sont juste dit : *j'ai envie d'être artiste*. Être *artiste* dans mon cas est une malédiction. Mais pas dans le sens de l'artiste maudit génial et incompris. Je ne peux pas m'empêcher de faire de la musique, d'écrire des chansons, de jouer des mélodies, de faire des dessins, d'apprendre un instrument, d'inventer des histoires. Depuis tout gosse, je ne peux pas m'en empêcher. Tout ce que *l'art* m'a rapporté, c'est des problèmes. Je n'ai jamais rien réussi, je ne vends pas de disques, je n'ai pas de public dans mes concerts, je n'ai jamais vendu le moindre tableau ni publié la plus petite nouvelle. J'ai toutes les raisons du monde d'arrêter de faire ça et de me trouver des occupations qui vont me faire un peu évoluer. Mais non. Si j'arrête, je suis malheureux, je n'ai plus goût à rien. Donc je continue, je gâche mes journées, mes nuits, ma vie entière à faire des chansons qui n'auront jamais le potentiel de toucher un large public. La voilà, ma malédiction. Je n'ai pas choisi l'art, c'est lui qui m'a choisi, les muses ont dû,

en rigolant, me donner le rôle de l'artiste raté quand elles se sont penchées sur mon berceau. Le poète *low coast*. Quelque part, je peux dire que l'art m'a autant sauvé qu'il m'a gâché la vie, j'ai tout sacrifié pour lui. Il ne me donne que des miettes. Il préfère donner ses bénédictions à des gens qui ont dit « Papa Maman, maintenant que j'ai le bac et que je sais pas quoi foutre vu que je suis un petit con, vous pouvez me payer une école pour que je devienne artiste ? ». Eux ont toutes des chances de réussir à vivre de leur art. Car non seulement ils apprennent les techniques avec des méthodes efficaces, mais on leur enseigne aussi la théorie : qu'est-ce qu'un *artiste* ? Quels sont les opportunités qui s'offrent à moi maintenant que je représente *l'art* ? Comment trouver ma place d'artiste et faire évoluer mon statut ? Non contents d'essayer de faire rentrer la création dans des cases, ils s'adonnent aussi à la philosophie.

Je dépasse le groupe d'étudiants, emprunte l'allée principale puis tourne à droite à l'angle de la cabane du petit train. Sur la pelouse, je compte une douzaine de groupes de jeunes en train de profiter du soleil de décembre. Le groupe le plus important se compose d'une vingtaine de personnes, certains ont sorti les guitares et les djembés, ils se font passer des bouteilles et des joints dans une bonne ambiance générale. Parmi eux, je reconnais Robin, un type que j'avais rencontré quand je faisais du bénévolat dans des associations culturelles. Je le salue, il m'invite à m'asseoir et me tend un gobelet de vin avec un joint. Il me questionne :

« Alors, à quand le nouvel album ? Bientôt fini ?

– Je sais pas, j'ai du mal à le terminer, il me manque une vision d'ensemble, je crois.

– C'est quoi déjà le titre ?

– *J'ai Raté Ma Vie*.

– Ah ouais. C'est un super titre. T'as pas le droit de rater un album qui s'appelle comme ça !

Une petite brune en sarouels assise à côté de lui se mêle à la conversation :

– Ben si, justement, t'es obligé de rater un album qui porte ce titre.

– Ouais bien vu, c'est pour ça que j'arrive pas à le terminer. Il faut que je le rate, mais pas trop non plus. C'est difficile à doser.

– J'aime bien ce concept. Je suis étudiante aux beaux-arts, ça te dirait d'en discuter pour voir si ça peut m'inspirer quelque chose ?

– Euh...

– C'est un super titre, reprend Robin, il faut en faire un super album. Fais honneur à tous ceux qui ont raté leur vie. D'ailleurs tu fais quoi ce week-end ? On organise un concert au squat, ça te dit de venir chanter ? Tu pourras tester tes nouveaux titres. Y aura une sono et tout le matos, t'as juste à te ramener avec ta gratte, on te file à manger, à boire et à fumer pour la soirée.

– Ouais, carrément ! C'est où, au squat de l'Arsenal ?

– Oui, toujours pareil. Tu viens samedi soir ? J'en parle à l'orga, ils vont être super contents, merci Pierre !

– Merci pour l'invit'. Ça va me faire du bien de jouer un peu. »

Derrière moi, un mec entonne une chanson de Bob Marley à la guitare : « *Feel it in the one drop, and we'll still find time to rap !* » Je finis tranquillement le joint puis m'allonge sur le dos en fermant les yeux. Du reggae sur une guitare acoustique, du vin, une pelouse tondue et moelleuse... Comment imaginer que demain tous ces gens paisibles s'entre-tueront pour un litre d'eau potable ?

Je suis tiré de mes rêveries par la sonnerie de mon portable.
C'est Marc, je décroche :

« Salut Marco, quoi de neuf ?

– Ça va. Viens me voir à la casse, t'as le temps là ?

Je regarde l'heure : 18h30.

– Non, j'ai rencard à 20h30. Demain ?

J'entends parler derrière lui, on dirait que c'est de l'anglais.

– T'avais besoin d'un carbu', non ? J'en ai un sous les yeux
là, ça t'intéresse ?

Les planètes s'alignent.

– Ouais carrément.

– Alors magne-toi, c'est maintenant ou jamais.

– Je suis là dans une demi-heure. »

Je dis au revoir aux hippies, rendez-vous samedi soir dans votre squat de punks à chien pour le concert de l'année ! J'accélère le pas, passe à l'appartement pour récupérer du cash, je prends 6 000 euros que je planque dans la doublure de ma veste et pars en voiture jusqu'à la casse. J'ai pris soin de remettre les vraies plaques, j'ai caché les fausses chez moi, elles me serviront pour les braquages à venir. Je franchis le portail rouillé de la casse auto, me gare derrière une épave de Clio et frappe à la porte de la guérite. Cette fois-ci, j'attends qu'on me dise d'entrer. Marc m'ouvre, les trois serbes sont là et me serrent la main sans un sourire. Je parle mieux anglais qu'eux quatre réunis, mais visiblement les serbes ont décidé que Marc servirait d'interprète et qu'ils ne m'adresseraient pas la parole.

« Ils sont OK pour que tu intègres l'équipe. J'ai engagé ma responsabilité en assurant que t'es quelqu'un de confiance. Tu traiteras avec moi, tu t'occuperas de transporter du matos d'un point A à un point B. Il te faut un casier vierge et un passeport valide. Tu seras payé à la course, 3 000 plus les frais. T'as une

semaine pour te décider, si t'es chaud on commence dans les jours qui arrivent.

3 000 la course ! C'est plus que ce que j'espérais.

– C'est OK pour moi.

Je me tourne vers les serbes et leur lâche :

– Thank you.

Ils s'adressent de nouveau à Marc.

– Ils ont une kalach ici pour toi. 3 000 avec deux boites de munitions.

– Impec. »

Je sors ma liasse de billets, compte 3 000 euros et les pose sur la table. Le plus vieux des trois serbes, la soixantaine, recompte rapidement avant de faire disparaître les billets dans sa veste. Marc me désigne un sac de sport Adidas posé à côté de la porte. En deux minutes, l'affaire est réglée ; je salue Marc, il me dit qu'il m'appelle bientôt, je fais un signe de la main aux gorilles de l'est et je sors en récupérant le sac. Je démarre la bagnole : 19 heures 30. J'ai le temps de rentrer prendre une douche, enfiler un jean propre et rejoindre Lucie.

Sur la route, j'écoute le flash info d'Europe 1. Sophie Tusseau annonce qu'on est toujours sans nouvelles d'une jeune fille de 13 ans disparue il y a quinze jours dans l'Aude. La journaliste rappelle qu'il s'agit de la 32ème disparition concernant une jeune femme entre 12 et 25 ans depuis le début de l'année en France.

Les survivalistes français n'ont rien à voir avec leurs homologues américains. En France, les stages de survie ressemblent à un programme de remise en forme encadré par les scouts : il faut payer 800 € pour passer un week-end dans les Vosges afin d'apprendre à monter une tente, faire du feu et préparer des marshmallows au chocolat pendant la veillée. Aux States, ils te font ramper dans la boue avec un M16 entre les dents. Ça vient pour beaucoup de la culture des armes : vu que là-bas tout le monde peut s'acheter un flingue, la survie est plus accès sur l'auto-défense. En France, tu ne peux pas acheter un fusil-mitrailleur au coin de la rue, donc la survie est plus une question d'entretien physique, de connaissances de la nature et de premiers réflexes à avoir en cas d'imprévu. Les américains vivent depuis longtemps dans la peur du Big One, la vague géante qui va les balayer un jour ou l'autre, ils sont préparés à la survie dès la naissance. En France, c'est de la rigolade : le mouvement survivaliste est surtout une arnaque pour parisiens en manque de sensations fortes prêts à déboursier plusieurs milliers d'euros pour apprendre à construire un abri antiradiations avec des fougères et des feuilles à rouler. En ce qui me concerne, je compte bien être à la pointe du mouvement. Les sites spécialisés sur le Web proposent tout ce

qui est nécessaire à la survie, je pourrai y commander un maximum de matériel, y compris un abri antinucléaire ; pour les armes il me faudra passer par le marché noir, plus cher et plus aléatoire. Il faudra que je demande aux serbes s'ils peuvent faire venir des armes lourdes : bazookas, pistolets-mitrailleurs, missiles sol-air, mines antipersonnel. Gilets pare-balles, masques à gaz, fusils de précision. Grenades, mitraillettes. Lance-roquettes.

Je passe la fin de semaine chez moi, je ne sors pratiquement pas, je répète pour le concert de samedi. J'ai préparé un set de 45 minutes. Depuis deux ans, je joue tout seul, je n'ai plus de musiciens pour m'accompagner et je prends beaucoup moins de plaisir à répéter. Les séances sont devenues froides, mécaniques, je ne partage rien vu que je suis seul. Le partage se fait lors du concert, avec le public. Enfermé dans mon appartement, je branche tout mon matériel sur un ampli et répète bêtement le spectacle jusqu'à ce que je le sache par cœur. Puis je le joue en m'enregistrant, j'écoute tout, note les modifications à apporter et recommence jusqu'à être satisfait du résultat. À chaque fois que je prépare un live, j'ai l'impression que ce sera le meilleur de toute ma vie, ça fait 20 ans que j'attends ce concert qui ne vient pas, 20 ans que je me dis qu'en fournissant encore et encore des efforts ça finira bien par payer un jour ou l'autre. Mais ça ne paye pas. Peu importe, je dois continuer à porter cette croix, au moins jusqu'à samedi soir, donc je retourne une fois de plus à la tâche. Quand j'entonne pour la quinzième fois de la journée le refrain de *J'ai Raté Ma Vie*, je sens une boule d'angoisse se nouer dans ma gorge. « *Je sais... J'ai raté ma vie...* »

Jeudi en fin d'après-midi, Lucie m'appelle. Elle a besoin de parler, le manager de Celio lui fait vivre un enfer et elle n'arrive plus à relâcher la pression. Je lui propose de passer la soirée avec moi, je fais quelques courses au Leader Market et je prépare une salade concombre-œufs durs-avocats avec une pizza jambon-chèvre-emmental. Après le repas, je fais couler du café et mets en lecture un best-of de Nate Dogg sur le PC : « *Hey, OG ! Could you tell how to find some good weed ?* »

Lucie s'allume une cigarette, elle est soucieuse :

« Je sais plus où je vais en ce moment. Je suis malheureuse au boulot, j'ai l'impression de m'enfermer dans une impasse...

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Il me manque un objectif, un cap à tenir. Comment tu te vois dans cinq ans, toi ? T'y penses des fois ?

– Ben... Je sais pas trop. Je crois que j'évite de trop y penser car ça a tendance à m'angoisser.

– Mais qu'est-ce que tu aimerais ? Comment tu souhaiterais que ça se passe ?

Que lui répondre ? Que j'aimerais juste être en vie, en bonne santé et entouré des gens que j'aime ? Que j'espère que d'ici-là on ne se sera pas transformés en bêtes sauvages prêtes à s'entre-tuer à mains nues pour une boîte de conserve ?

– J'aimerais... je sais pas. J'aimerais que ma musique se mette enfin à marcher, j'aimerais gagner du fric et te payer une maison au bord de la mer.

– Pierre... j'ai envie que tu me fasses un enfant.

– Qu... Quoi ?!

Oh non, pas ça... Pourquoi elle me fait ça ? ... Un enfant ? Il ne faut pas que j'y pense ou je vais pleurer. Moi aussi, j'aurais aimé lui faire un enfant. Dans un monde en paix, je lui aurais même fait toute une portée, autant de mômes qu'elle aurait voulu, mais aujourd'hui c'est hors de question. Ce serait trop

cruel. Pauvre gosse qui n'a rien demandé et qui va connaître la fin de tout avant d'avoir pu avoir la chance de grandir.

– Lucie... beauté... tu sais j'ai peur du futur... je n'ai aucune confiance en l'avenir. Faire un gosse aujourd'hui c'est irresponsable, je trouve... et je ferais un très mauvais père.

Elle ne s'attendait pas à ça. Elle se braque.

– Comment ça, t'as peur du futur ? C'est quoi ces excuses ?

J'aurais dû lui en parler avant. Je n'ai rien dit, à personne. Elle ne me croit pas.

– Oui, je suis très inquiet, la situation mondiale se tend, des conflits émergent et...

– Des quoi ? *Des conflits émergent* ? Mais c'est quoi ces conneries ? C'est quoi, cette façon de parler ? Tu fais de l'analyse géopolitique toi maintenant ? Pourquoi tu me baratines ?

– Je te mens pas. La planète va crever, on peut pas mettre un enfant au monde dans ces conditions. Même Nicolas Hulot a dit que...

– Nicolas Hulot ?! S'il te plaît arrête de te foutre de ma gueule ! N'importe quoi ! C'est pas parce que tu veux pas me faire un gosse que tu dois te sentir obligé de te foutre de moi !

– Lucie arrête je...

– Ça va, oublie ça, fais comme si j'avais rien dit, on n'en parle plus.

– C'est pas...

– Nicolas Hulot ! Non mais franchement ! Tu crois que...

– Écoute-moi, merde ! Tu vois pas que tout va péter d'un moment à l'autre ?! Tu vois pas que la guerre arrive ?! LA GUERRE ! MERDE ! FERME UN PEU TA GUEULE ! Putain d'égoïste ! La planète sombre dans le chaos, LE CHAOS ! Et toi tu penses qu'à te faire ramoner la chatte pour

qu'on te colle un lardon dans le ventre ! Mais t'es folle !?
FOLLE ! Tu penses qu'à ton cul de merde ! Tu crois que je me
décarcasse pas pour trouver une solution ? Tous les jours je
cherche ! TOUS LES JOURS ! ALORS VIENS PAS ME
FAIRE CHIER AVEC TES HISTOIRES DE GOSES !
CONNASSE ÉGOÏSTE !

Je suis complètement sorti de mes gonds. Je tremble, j'ai
hurlé comme un damné en postillonnant, je sens l'afflux de
sang battre dans ma gorge au rythme de mes pulsations
cardiaques. La tasse de café que je tenais s'est brisée dans ma
main, du sang coule sur mon jean, je n'ai rien senti sous l'effet
de l'adrénaline. Merde, qu'est-ce qu'il m'a pris ? Lucie est en
état de choc, je crois qu'elle a eu peur que je m'en prenne
physiquement à elle, elle ne m'avait jamais vu comme ça. Elle
me regarde avec les yeux écarquillés. En quelques secondes je
suis redevenu maître de moi-même, la colère est redescendue
aussi vite qu'elle est montée.

– Pardon j'ai pétié les plombs... j'ai les nerfs à vif... j'aurais
pas dû m'énerver... »

Elle ne bouge pas, ne répond pas. Honteux, je vais à la salle
de bain pour me passer la tête sous l'eau et me désinfecter la
main.

Quand je ressorts, elle n'est plus là.

Samedi, je me prépare pour le concert du soir. Je rassemble tout mon matériel dans l'entrée, je chargerai la voiture au dernier moment. Hier, j'ai appelé Lucie toute la journée mais elle n'a pas voulu me répondre. Aujourd'hui pareil. J'ai envoyé des SMS d'excuses, j'ai laissé des messages sur son répondeur mais elle a visiblement décidé de faire la gueule. J'aurais bien aimé qu'elle m'accompagne ce soir, je lui laisse un dernier texto pour lui dire que j'espère qu'elle viendra et je m'installe sur le canapé avec le chat sur les genoux. Je lance un épisode de Beter Call Saul mais je ne comprends plus rien à l'histoire, j'ai raté des épisodes entiers où je me suis endormi au bout de cinq minutes. À 16 heures, toujours pas de nouvelles de Lucie. Je charge le matos dans le coffre et démarre en direction de l'Arsenal.

Le squat se situe dans une ancienne zone industrielle, entre la gare et le quartier Laubadère. Un dédale de hangars désaffectés sert d'atelier et de dortoir à des artistes de tous les horizons. J'aime bien cet endroit, on y croise de tout, des squatteurs, des artistes, des fresques énormes, des tableaux, des installations, des musiciens, des junkies, des marginaux, un peu tout ce que la société moderne régurgite sans ménagement. Les rats des villes. Quand j'arrive, le sound-system crache une techno violente et des types sont déjà en train de danser la tête

dans les enceintes. Je me dirige vers le groupe qui s'occupe de la sono.

« Salut je suis Quessada, je suis programmé pour jouer à 22 heures.

– Ouais salut nickel, tu peux poser ton matos sur la scène, par contre on pourra pas faire de balances, on a pas le temps.

– Pas de problème. »

Je n'ai pas beaucoup de matériel : une guitare électrique, un micro avec un pied, une pédale qui me sert à envoyer des instrus et un boîtier multi-effets sur lequel je branche mon micro et ma gratte. Je pose tout en tas derrière la console de mixage et vais faire un tour dans le squat. Ça se remplit petit à petit, les organisateurs viennent d'installer un bar à l'entrée où ils vendent des bières et des parts de *space cake*. Je demande un café, il faut que je fasse attention à ne pas trop me défoncer sinon le concert risquerait de mal tourner, quand je suis saoul il m'arrive de dire n'importe quoi au micro et ça ne se passe pas toujours très bien.

Robin vient d'arriver, il me salue, il a l'air content de me voir, il me glisse dans la main un sachet rempli d'herbe.

« Fais gaffe en l'ouvrant, y'a une fève cachée dedans !

Il m'offre une bière et m'entraîne dans un coin à l'écart où sont installés des fauteuils et des tables basses.

– C'est super que tu sois venu, ce soir y a que des DJs, c'est cool d'avoir un musicien, tout le monde était content quand je leur ai dit que tu serais là.

– J'ai bien préparé le set. Je crois que cette fois je tiens quelque chose de solide.

– C'est sûr. En tout cas ton dernier album est mon préféré.

– *La Fin Du Monde* ?

– Ouais il est top. Je l'écoute souvent, t'as réussi à installer une vraie atmosphère.

– Merci. Ça me fait plaisir que tu me dises ça, c'est aussi mon album préféré. J'ai eu très peu de retours dessus, et presque que des critiques négatives.

– Ah ah ah ! C'est normal ! C'est de la techno alors qu'y a six mois tu faisais de la chanson française ! Les gens sont pas prêts, tu vas trop vite ! »

Je suis content que cet album lui ait plu. Personne n'a aimé ce disque. La semaine dernière encore, je me faisais engueuler par une bonne femme qui l'avait acheté car elle avait adoré l'album précédent. Après l'avoir écouté, elle est venue m'expliquer un soir qu'elle ne l'aimait pas du tout et qu'elle était très déçue. Et quoi ? Tu voudrais que je passe toute ma vie à faire la même chanson ? Tu comprends pas qu'un artiste a besoin de se laisser complètement aller pour avoir une chance d'être touché par la grâce ? Et que peut-être qu'une musique que tu n'aimes pas n'est pas forcément mauvaise ? J'ai écouté patiemment son réquisitoire mais je lui ai dit qu'il n'y avait aucune chance pour que je la rembourse.

Robin part s'occuper de la nourriture, ils vont ouvrir un stand ce soir pour vendre des sandwiches et des frites. Je reste un peu dans le coin *chill*, je taxe des feuilles à un punk et me roule un joint. J'explore le sachet que m'a donné Robin à la recherche de la fève, je tombe sur un demi-gramme de coke enfoui au milieu des têtes résineuses. Il n'y a pas à dire : ces gens-là savent vivre.

Le bâtiment est très grand. C'est une ancienne usine de matériel ferroviaire, les quinze mètres de plafond renforcent encore plus la sensation d'espace. La mairie ne sait pas quoi faire de ces vieilles bâtisses trop chères à rénover, pleines de plomb et d'amiante. Les flics viennent régulièrement voir comment ça se passe mais ils ne sont jamais intervenus pour

déloger les squatteurs ou pour les emmerder gratuitement. Les artistes se sont appropriés les lieux depuis des années, aujourd'hui on dirait un musée de la folie contemporaine, magnifique arche de Noé des rebuts du système. Le moindre petit espace a été investi et a quelque chose à raconter. Rien n'est classé, rien n'est rangé ou signé, tout est offert au visiteur. Les peintres, sculpteurs, tagueurs, photographes, plasticiens, poètes, créateurs et destructeurs qui ont laissé une marque de leur expression ici l'ont fait spontanément, gratuitement, librement. Toutes les inspirations y sont représentées, du dessin naïf enfantin jusqu'à la fresque immense, des représentations de la vierge Marie aux démons sodomites, des peintures classiques aux *flops* nerveux des tagueurs de trains. C'est un endroit improbable, qui n'avait que très peu de chances d'exister et qui est pourtant devenu une référence incontournable, un lieu essentiel à l'expression libre. Œuvre d'art géante, unique, non signée, composée de milliers d'œuvres anonymes.

C'est l'exact opposé des beaux-arts.

Je fume mon joint sur le canapé et me repose un peu avant le concert du soir. J'aperçois la silhouette de Michel Neuviale en train de rôder autour de la sono, un micro Zoom à la main. Michel tient la webradio Trafic de Rock, c'est un quinquagénaire passionné de musique présent sur toutes les manifestations culturelles intéressantes du coin. Il diffuse les soirées en direct, il fait aussi des reportages en posant des questions aux gens qu'il croise. Je me lève et pars à sa rencontre.

« Salut Michel !

– ... en direct de l'Arsenal, et j'aperçois à l'instant Quessada, on va aller lui poser quelques questions...

Je comprends qu'il est en train de diffuser en direct sur la radio, il faut que je fasse gaffe à ce que je raconte, la dernière fois que j'ai croisé Michel comme ça c'était lors de la fête de la musique après le concert de B... place Verdun. J'étais complètement saoul et il m'avait demandé au micro : « Alors Quessada comment t'as trouvé le concert de B... ? » J'avais trouvé le concert nullissime, je m'étais fait chier à mort et j'ai cassé du sucre en rigolant sur le dos de ce pauvre B... en direct à la radio pendant dix bonnes minutes.

– ... alors Quessada il paraît que tu vas jouer ce soir ? Je te rappelle qu'on est en direct sur Trafic de Rock.

– Ouais, je joue à 22 heures, et je compte donner le meilleur de moi-même.

– OK super, alors Quessada il paraît que tu sors bientôt un nouvel album ?

– Je l'ai pas encore fini. Il s'appellera *J'ai Raté Ma Vie*.

– OK super titre, alors tu vas jouer quoi ce soir ? »

Je rallume mon joint, il est roulé pur, sans tabac, on dirait une petite cigarette. Je le tends à Michel qui tire une grosse bouffée. Au moment où la fumée s'engouffre dans sa gorge je vois son expression changer, il ne s'attendait pas à cette fumée âcre et épaisse caractéristique de l'herbe brûlée pure. Il se met à tousser, il ne peut plus prononcer un mot, il est pris d'une quinte incontrôlable et n'arrive plus à s'arrêter, il est plié en deux, tout rouge avec une veine énorme sur le front qui menace de péter à tout moment. Je récupère mon joint, lui souhaite bon courage et m'éloigne en rigolant. Quand je sors du hangar, je l'entends encore tousser. Vous êtes bien sur Trafic de Rock, ne zappez pas !

Mon portable sonne : c'est Kader.

« Salut Kader, quoi de neuf ?

- Yo tu fais quoi ce week-end ? Tu passes à Séméac ?
- J'ai un concert ce soir, j'y suis déjà, là. Demain ?
- OK, demain. Tu joues ce soir ? C'est où ?
- Au squat de l'Arsenal. Tu passes ?
- Ouais y'a des chances. Y aura du monde ? Je ramène des clopes ?
- À chaque soirée c'est blindé et tout le monde fume ici.
- OK je passerai, t'as intérêt à être bon ! »

À 20h30, l'équipe de l'organisation m'appelle pour aller manger. Dans un coin aménagé au calme, ils me servent une salade végétarienne et du chili con carne avec une bouteille de vin rouge et du pain aux céréales. Le repas est délicieux. Quand j'ai fini, une fille aux cheveux verts vient me servir un excellent café avec un verre de whisky. Je fume un petit joint avec le café et me trace un rail de coke pour accompagner le whisky, puis je finis de siroter la bouteille de rouge tout en me préparant mentalement. Tout donner... je dois tout donner... tout donner... rien garder... tout donner...

22h00. Je suis remonté comme un coucou, je me sens nerveux, je savais qu'il ne fallait pas que je me défonce trop, maintenant je suis fébrile et j'ai le front glacé. Il y a au moins 200 personnes éparpillées dans le hangar, et 50 ou 60 fêtards dansent devant la scène où le DJ finit son set de techno *hardcore*. Le mec de la sono me dit que je peux commencer dès que je suis prêt, je n'ai qu'un signe à faire au DJ et il coupera sa musique. Avec des gestes brusques, je monte rapidement mon pied de micro, je branche ma gratte, le boîtier c'est OK, les câbles c'est OK, putain où est mon micro ? J'accorde ma guitare, j'allume la pédale qui contient les instrus, je teste le son de la gratte : c'est bon ça marche. Merde il me

manque le micro. Où est mon micro ? J'avais un micro. Je suis sûr que j'avais un micro. Il était posé là. Le micro. Mon micro. Où est-il ? Oh putain je commence à m'agiter ! Le mec de la sono ne comprend pas, oui il a bien vu mon micro tout à l'heure, un Sennheiser noir dans sa pochette, alors il est où, merde ? Oh le DJ, c'est toi qui a pris mon micro ? Tu te crois où ? Non, le DJ n'a pas pris mon micro, il n'a pas de micro. Putain c'est la merde. Comment on aurait pu me voler mon micro alors que le gars de la sono et le DJ sont juste à côté ? Putain ?! Je vois rouge, voilà pourquoi je ne devrais jamais prendre de dope, parce que s'il m'arrive un imprévu je perds complètement les pédales. Le public est en nombre mais les barrières qui protègent le coin sono empêchent efficacement les gens d'y entrer. Quelqu'un m'a volé mon matos. Putain je suis fou ! Le mec de la sono est confus, il me dit qu'il a un autre micro, un SM58 qui a fait la guerre et qui pue la mort, infesté par la bave et les postillons de centaines de chanteurs ratés, allez vas-y balance, je vais le faire ce putain de concert ! DJ, arrête un peu ta musique de merde ! Le micro est branché, je beugle de toutes mes forces :

« HO ! MON MICRO, MERDE !

J'ai crié trop fort, j'ai fait craquer les enceintes et fait souffrir tous les tympanes dans la salle. Je mets la distorsion à fond et je commence à taper comme un malade sur les cordes de ma guitare. Le son est atroce, je démarre en hurlant la première chanson, *Bravo Quessada*, mais je suis incapable de chanter, je suis submergé par une vague de colère, je me mets à hurler des menaces de mort à l'encontre de ceux qui ont volé mon micro. Je leur promets de vivre l'enfer, je les maudis tous, tout le public, sur plusieurs générations :

– Voler un micro à un artiste ! C'est comme voler sa soutane à un curé ! NAZIS ! PERVERS ! DÉGÉNÉRÉS ! Allez tous brûler dans les flemmes éternelles !

Je crache à plusieurs reprises des glaviots sur le public en continuant à taper sur ma guitare.

– POURRITURES ! FILS DE PUTES ! JE VOUS MAUDIS !

Les gens sont partagés : certains sont inquiets mais la plupart se marrent. Je pète complètement les plombs et je commence à balancer des coups de pieds dans le vide.

– Vous allez tous crever, bande de tas de merde ! TOUS ! CREVER DANS LA SOUFFRANCE !

Je remue la tête dans tous les sens, il me semble voir la toiture du squat disparaître, le ciel s'ouvrir et vomir des torrents de sang sur la Terre. Des anges tombent du ciel comme des météorites en feu et poursuivent leur chute en traversant le sol. Je continue à insulter le public en lui crachant dessus.

– La guerre arrive ! Elle est là ! Ça sera la dernière ! Tout est foutu ! NICOLAS HULOT FILS DE PUTE ! La planète va crever, vous allez tous crever et c'est bien fait pour vos gueules ! Vous méritez pas de vivre ! ALLEZ TOUS CREVER DANS VOTRE MERDE ! BON DÉBARRAS ! »

À force de taper sur les cordes en acier, je m'ouvre la main et du sang commence à gicler partout. Je me frappe le visage, je sens un filet de sang couler de mon nez jusque dans ma bouche, mon champ de vision se rétrécit à une fine bande verticale, je suis étourdi et mes jambes s'emmêlent dans les câbles. Je n'ai plus de salive pour cracher sur le public, j'essaye à présent de leur pisser dessus mais je ne parviens pas à sortir mon sexe à temps et j'urine dans mon jean. À bout de forces, j'enlève la sangle de ma guitare que j'attrape par le manche et

avec cette massue improvisée je frappe des cibles imaginaires à grand coups de moulinets. Heureusement pour tout le monde, je me prends les pieds dans les câbles, m'effondre et éclate ma guitare en tombant sur le sol en béton. Je continue de grogner des injures, j'ai du sang partout, je me suis pissé dessus et ma guitare est en mille morceaux. Après une seconde de silence où personne ne sait comment réagir, le public se déchaîne et me fait une véritable ovation. J'ai droit à des bravos, des hurrahs et des applaudissements qui durent plus longtemps que ce qu'aura duré mon concert. À moitié dans les vapes, étourdi et incapable de me lever, je comprends pourtant l'importance du moment que je suis en train de vivre : le voilà, le live que j'ai attendu toute ma vie. Mon meilleur concert aura finalement été celui où je n'aurais pas chanté la moindre chanson.

Je me réveille dimanche dans l'après-midi. J'ai dormi habillé avec mes chaussures. Tout mon corps est endolori, je dois avoir des bleus partout, je me lève péniblement et vais prendre une douche. Dans le miroir de la salle de bain, je me rends compte que j'ai une plaie de plusieurs centimètres sur le côté du front, du sang a coulé toute la nuit et a séché dans mes cheveux. L'odeur que je dégage, mélange de fer rouillé, d'alcool digéré et de pisse est atroce et me rappelle l'odeur des clochards du métro parisien. J'ai effectivement des bleus un peu partout, dont un très douloureux sur la hanche. Aucun souvenir de la fin de soirée d'hier. Je ne sais même pas comment je suis rentré, j'espère que je n'ai pas conduit dans l'état où je me trouvais. Après la douche, je fouille les poches de mes vêtements : je retrouve quelques billets, le sachet d'herbe que m'a filé Robin, il en reste une bonne moitié et j'aperçois même le petit caillou de coke emballé dans du plastique, mes clefs et mon téléphone. Je vais au parking, ma voiture est là, je suis donc rentré en conduisant. Mon matos est dans le coffre, je le rentre dans le salon pour faire l'inventaire, tout y est sauf ma gratte qui a fini en mille morceaux sur le bitume du squat. Dans la poche de ma housse de guitare, je retrouve mon micro, bien au chaud dans son étui. Ça me revient : avant de manger, quand les gens

commençaient à rentrer en nombre dans le squat, j'avais pensé à le dissimuler dans la housse pour ne pas le laisser traîner à la vue de tous. J'ai pété les plombs pour rien. Ces comportements ne me ressemblent pas, ça fait deux fois que je craque cette semaine. Mes nerfs sont mis à rude épreuve ces temps-ci : fin du monde, cambriolages, trafic de dope, de tabac, d'armes... Attention au burn-out.

La batterie de mon portable est à plat. Je le mets en charge, l'allume et appelle mon répondeur : deux nouveaux messages.

« *Nouveau message. Reçu aujourd'hui à 13h12. Bip !*

– Yo Pierre c'est Kader ! Merde, qu'est-ce qu'il t'est arrivé hier soir ? Ah ah ah ! J'étais dans le public quand t'as fait ton concert, elle est bizarre ta musique ! Ah ah ah ! En tout cas je me suis bien marré ! Je suis à Séméac aujourd'hui, appelle-moi quand tu émerges et passe me voir, on en discutera.

– *Nouveau message. Reçu aujourd'hui à 14h45. Bip !*

– C'est moi (je reconnais la voix de Lucie). Kader m'a appelé, il m'a raconté ton concert. Je m'inquiète pour toi, j'aimerais savoir si ça va et si je peux passer te voir. J'attends ton coup de fil. »

Je rappelle Kader, je lui dis que je passerai en début de soirée, puis j'appelle Lucie et l'invite à venir boire un café. En attendant qu'elle arrive, je vais à la boulangerie chercher une grosse poche de croissants et de chocolatines. Au marché, j'achète 250 grammes de moka éthiopien moulu et je m'arrête à la pâtisserie pour prendre une tarte au citron meringuée.

Tarbes est une commune de 40 000 habitants située à vingt kilomètres au nord de Lourdes, connue surtout pour le haricot tarbais. Ville industrielle, elle tire principalement son économie du secteur ferroviaire et aéronautique et abrite également un

campus universitaire. Le maire de la ville en poste depuis 2001, proche de Nicolas Sarkozy puis de François Fillon, est célèbre pour avoir réussi le tour de force de se faire réélire en 2014 malgré plusieurs mises en examen, gardes à vue, contrôles judiciaires, perquisitions et affaires en cours dans de sombres histoires de corruptions et prise illégale d'intérêts. Cette commune au pied des Pyrénées, où Théophile Gautier a vu le jour, est aussi connue pour être la ville natale de Boulevard des Airs, groupe de musique pop qui jouit d'un large succès national. Je ne connais pas grand-chose à leur répertoire et je crois ne jamais les avoir vus en concert, parfois je regarde un clip lorsqu'ils en sortent un mais je tiens rarement jusqu'au bout. Ce sont de bons musiciens avec un vrai sens de la mélodie, pourtant je n'arrive pas à entrer dans leur univers. Je n'y vois que l'expression du faux, ils sont pour moi le penchant musical des beaux-arts, tout est calculé, rien n'est laissé au hasard, rien n'est inspiré, tout est faux. Ils ne donneront jamais à leur public quelque chose qu'il serait susceptible de ne pas aimer. Ils ne sont pas là pour prendre des risques. Ils sont une machine de guerre mercantile dont la mission n'est pas de créer une œuvre mais de produire quelque chose qui plaira au plus grand nombre. Pour moi, ce groupe est la formation musicale du libéralisme absolu, le capitalisme mélodique, la victoire de la marchandisation sur la création artistique. J'imagine que leurs albums sont composés dans une grotte souterraine lors de rituels sataniques, ils doivent avoir un logiciel de la souffrance suprême dans lequel il faut rentrer des mots-clés pour obtenir instantanément un tube qui passera à la radio. Je les vois avec des longues capes, visages masqués comme les types du KKK, en train de donner des directives à leur machine à tubes diabolique : ils tapent sur le clavier « Electro, Obispo, bandas,

Nagui, pop, Michel Drucker, Stromae, plagiat, Maître Gims, Francis Lalanne, Laurent Ruquier, Nouvelle Chanson Française, Mimi Mathy, J.J. Goldman, René la Taupe, victoire de la musique, Zaz, Vianney, Benjamin Biolay, France qui gagne, Michel Sardou, emballage plastique, Patrick Sébastien », puis ils bénissent l'ordinateur sacré avec le sang encore chaud d'une vierge égorgée, lancent le programme et obtiennent en cinq minutes une mélodie et des paroles. Il ne leur reste plus, afin de remercier le grand architecte de l'univers, qu'à faire des offrandes d'or, d'argent et de bronze à la statuette de Moloch qui trône au centre d'un pentacle peint à même le sol avec le sang d'un fœtus juif, et les voilà en route pour inonder les ondes de Radio France avec un nouveau tube. Essayez un peu d'écouter l'une de leurs chansons à l'envers et vous comprendrez que je n'invente rien.

Je rentre, nettoie un peu le bordel qui s'est accumulé et change la litière du chat, puis je prépare le déjeuner en attendant que Lucie me rejoigne.

« Qu'est-ce qu'il s'est passé hier soir ?

Lucie paraît inquiète, ses traits sont tirés et elle a des cernes sous les yeux.

– J'ai craqué. Je trouvais plus mon micro au moment de jouer, j'ai cru qu'on me l'avait volé et j'ai pété les plombs. Je me suis cogné partout, j'ai fini par tomber dans les enceintes et je ne me rappelle plus de la fin de la soirée. T'as eu Kader ?

– Oui, il était mort de rire mais ça m'a pas amusé, ça te ressemble pas de réagir comme ça.

– Je suis à cran. J'aurais dû t'en parler. Ce que je t'ai dit l'autre soir est vrai, je suis terrorisé, je suis constamment attaqué par des images de désolation, de guerres, de famines et de catastrophes naturelles.

– Pourquoi tu m'as rien dit avant ?

– J'avais honte... Je pensais que tu me prendrais pour un fou.

– Il aurait fallu parler. Là j'ai cru que tu me servais des bobards, juste parce que tu voulais pas faire un gosse avec moi.

– J'aimerais tellement pouvoir fonder une famille. Tu aurais été la meilleure mère que je puisse trouver pour un enfant. Mais pas comme ça, pas dans ces conditions. J'ai vraiment peur. Quand je pense au futur, j'imagine des humanoïdes revenus à l'état sauvage en train de se débattre en grognant

dans une mare de sang et de viscères. Je peux pas mettre un enfant au monde en pensant que tout ce que j'ai à lui offrir est une guerre nucléaire mondiale. Pardon...

– Quelle horreur... J'imaginai pas que tu avais ce genre de choses en tête...

Le chat saute sur mes genoux et se met à ronronner.

– Tu vois, dans mes moments les plus paisibles, je me demande qui, de moi ou du chat, bouffera l'autre le premier. Quand toute sortie sera devenue impossible à cause des radiations ou des hordes de sauvages cannibales, quand les réserves seront épuisées, qui cédera le premier à la bestialité et attaquera l'autre pour se nourrir de sa viande et boire son sang ? Voilà le genre de questions qui m'obsède.

– Mon dieu... »

La lecture aléatoire du Windows Media Player joue le début de *Tous Les Jours*, une chanson de Jean-Luc Le Ténia. Sa voix enjouée se met à chanter doucement :

*« Me suicider... j'y pense tous les jours
Me suicider... oui tous les jours
Me suicider... j'y pense tous les jours
Me suicider, oui me suicider. »*

Jean-Luc Le Ténia est très impressionnant. Chacune de ses chansons transpire une vérité simple et accessible à tous, délivrée sans aucune prétention, sans même l'intention de délivrer quoi que ce soit. Sa façon de s'exprimer, très franche, très crue, ne laisse aucune place à des interprétations personnelles ou fantasmées par l'auditeur. Il a chanté comme nul autre à ma connaissance le désespoir, la solitude et l'attirance du vide. Solitaire, timide et dépressif, il a fini par se

donner la mort après avoir écrit d'innombrables chansons sur le suicide et la tourmente.

Je me lève pour stopper cette musique et mettre en lecture l'album *Fly Me To The Moon* de Bobby Womack. Je me place derrière Lucie et l'embrasse dans le cou. Quand je la sens se détendre, je remonte doucement vers son oreille, elle frissonne, je prends son lobe entre mes lèvres et je le suce lentement. Elle fait basculer sa tête en arrière dans un soupir de plaisir. Quand nos bouches se rencontrent, elle attrape ma langue avec ses dents et la mordille en gémissant. D'un coup sec, je fais pivoter sa chaise, je la soulève par les aisselles et plaque sa bouche contre la mienne en l'attrapant par les cheveux. Je l'embrasse furieusement puis entreprends de la déshabiller de haut en bas.

Perché sur un tabouret, le chat préfère nous tourner le dos.

17
Camel toe

J'arrive à Séméac vers 21 heures. Kader m'a envoyé l'adresse, c'est celle d'une maison dans une zone pavillonnaire ; le portail est ouvert, je rentre la voiture dans la cour et sonne à la porte. Kader vient m'ouvrir, il me serre la main en se marrant, il me parle direct du concert de la veille, il en rigole encore. Il m'amène dans le salon et me présente à deux hommes assis sur des fauteuils en train de fumer des clopes.

« Voici mon cousin Kamel, on est ici chez lui et voici mon frère Nabil. Les gars voici Pierre, je vous ai parlé de lui, c'est un super musicien ! Ah ah ah !

Je les salue.

– Kader, désolé pour le concert hier soir, ça reflète pas vraiment ma musique tu sais...

– Bah j'ai bien rigolé et j'ai vendu un max de paquets de clopes, c'était une super soirée ! Tu t'es pas fait trop mal ?

Je lui montre du doigt la plaie sur ma tempe.

– Ah ah ah ! Je te jure que le prochain concert, je serai là ! »

Ils me présentent leur business : ils ont de plus en plus de clients, ils sont prêts à élargir le marché et à doubler les importations avec un deuxième fourgon, ils ont les fonds et la clientèle nécessaires, il leur manque juste quelqu'un pour

conduire le nouveau véhicule. Le job consiste à faire l'aller-retour Tarbes-Malaga, au sud de l'Espagne, deux fois par mois. 2 000 euros par voyage. 4 000 par mois pour deux jours de taf. Ils veulent faire un trajet-test la semaine prochaine, voir comment ça se passe, et si tout roule ils me prennent dans l'équipe. J'accepte, ça me va, on fera le point à l'issue de la période d'essai. Rendez-vous est pris pour le lundi de la semaine suivante, départ 21 heures pour l'Espagne.

Je reste encore un peu. Hafida, la femme de Kamel, nous prépare du thé à la menthe et vient s'asseoir avec nous pour partager le joint de hasch que Kader vient d'allumer. Elle est plutôt grande, très grosse et porte des vêtements beaucoup trop petits pour elle. Son corps est boudiné dans une veste de sport pourpre et un legging rose qui donne à ses bourrelets une forme de bouée de sauvetage. Quand elle me sert le thé, elle se plante pile devant moi et mon regard accroche un instant son entre-jambe : le legging épouse parfaitement la forme de son sexe et fais ressortir des plis grossiers, on devine même les contours de ses grandes lèvres comprimées par le tissu. Je détourne les yeux, gêné. *Camel Toe*. Je suis en présence d'un mec qui s'appelle Kamel, qui trafique des Camel et qui a une meuf avec un camel toe. C'est le cosmos qui me parle. Les Parques de l'Apocalypse semblent enfin vouloir tisser la mélodie de ma destinée.

18
L'Hôtel

Lundi, je décide de reprendre les repérages. Maintenant que j'ai une arme, je vais pouvoir passer à la vitesse supérieure et braquer un commerce. Un bureau de tabac ou une épicerie de nuit, je ne sais pas encore, je pense aller faire un tour en ville à pied et me laisser guider par mon instinct. Avant de sortir, je bois un mug de café en finissant les croissants de la veille. Le flash info de France Inter fait état de la mort d'un migrant dans les Alpes, retrouvé nu dans la neige avec des contusions sur tout le corps. L'enquête est en cours. Je pense tout de suite aux groupes armés de l'ultra-droite, ils ont dû péter les plombs et tuer un clandestin qui essayait de passer en France. Puis j'imagine que c'est la présidente de l'association de défense des migrants qui a fait le coup : ulcérée par l'indifférence générale des Français face à la souffrance de ceux qui tentent de franchir les cols alpins en tongs, elle aura finalement décidé de sacrifier un sans-papiers pour faire exploser la situation et faire porter le chapeau à l'extrême-droite. Le pompier pyromane.

Je regarde sur Google Maps le trajet Tarbes-Malaga : 1200 kilomètres, 11 heures 30 de trajet en voiture. On restera sur place sept heures, le temps de récupérer la marchandise et de dormir un peu avant le chemin du retour. Mon téléphone sonne,

numéro inconnu, je décroche et reconnais la voix du tas de beurre de Pôle emploi :

« Monsieur Quessada, vous n'avez pas confirmé le rendez-vous d'entretien d'embauche.

– Oui je sais, j'allais vous appeler pour vous prévenir, j'ai pas pu répondre, j'étais malade et je...

– Pouvez-vous nous fournir un certificat médical pour éviter une radiation ?

– Je... euh... oui ! Oui, absolument ! Je vous le scanne !

– Très bien, j'attends le justificatif et vous recontacte prochainement pour un nouvel entretien. »

Je raccroche et l'insulte à voix haute, je le traite de tas de saindoux, bon à rien, gras-double, cancer de l'humanité, marionnette du capital, tas de merde ! Pendant que je risque ma vie et ma liberté pour m'assurer un avenir, il se contente d'appliquer bêtement les directives de ceux qui nous ont condamnés à la souffrance. Mouton de Panurge ! Dégénéré ! Feignasse ! Traître, lâche, hypocrite, vampire, collabo, sangsue, vendu, tortionnaire !

Je sors et me dirige vers le lycée Théophile Gautier. Situé en plein cœur de la ville, il est longé par une rue remplie de restaurants et de commerces ouverts en soirée. Des kebabs, des pizzerias, une épicerie de nuit tenue par des roumains, une salle de jeu, un pressing. Trop de monde, pas assez discret pour un braquage. Je me rappelle qu'une autre épicerie de nuit avait ouvert après le cours Reffye, juste en bas de l'appartement d'Aymeric, on y descendait acheter des 8.6 qu'on buvait chez lui en faisant des tournois de Virtua Tennis sur sa Xbox. Je marche jusqu'à là-bas, l'épicerie y est toujours, je regarde le tableau des horaires : ouvert du lundi au samedi 15h - 01h. La rue est plutôt calme, il y a un vendeur de vélos sur le trottoir

d'en face et une pharmacie vingt mètres plus loin, tous deux fermés le soir. Je rentre, salue le vieil homme qui tient la caisse, j'achète une canette de Coca et un Snickers. Deux euros 50. En payant, je prends le temps de regarder l'intérieur du boui-boui : une caméra factice même pas branchée dans l'angle, une caisse pourrie sur le comptoir, tout est plein de crasse, il n'y a que de la bouffe et de l'alcool bas de gamme, c'est le repère des clodos du coin qui viennent y acheter des canettes à longueur de soirée. Comment ai-je pu avoir l'idée de braquer un cloaque pareil ? Sortir un flingue à 3 000 euros dans ce placard à balai pour gagner trente euros et un pack de Grimbergen ? C'est n'importe quoi.

Je ressorts et fais un détour par le marché Brauhauban. Face au Théâtre des Nouveautés, je tourne à l'angle du Grand Hôtel des Pyrénées. Je jette un œil à l'intérieur, les vitres immenses offrent une vue sur tout le hall de réception éclairé par des néons et des LED bleu clair. J'y vois un bar, des fauteuils, des canapés, un piano et un comptoir d'accueil où quelques personnes sont en train de discuter. C'est un hôtel cinq étoiles, le plus prestigieux de la ville, là où descendent les riches et les VIP de passage à Tarbes. Un ami pianiste m'a raconté qu'il avait été engagé pour jouer là-bas à plusieurs reprises avec un contrebassiste et qu'il avait été impressionné de voir les liasses que sortent les clients pour un pourboire, une consommation ou pour payer une réservation. C'est sûr que les caisses doivent déborder de billets. Le quartier est relativement calme la nuit, pas de gorille à l'entrée... ça pourrait coller. Je prends le chemin du retour. Sur le trajet je réfléchis, je me dis qu'il faut que j'agisse vite, j'ai une montagne de travail avant de pouvoir espérer atteindre mes objectifs, je ne peux pas me permettre de perdre du temps. L'hôtel est une cible idéale : facile d'accès,

peu de personnel, gros butin assuré, je pourrai arriver et repartir à pied par la rue qui longe le théâtre. Il est 18h30, je peux le faire tout de suite. Le temps de rentrer, de me préparer et de repartir il sera presque 20 heures, c'est parfait, les rues seront vides et les flics à l'apéro. Je me chauffe tout seul, je sens qu'il faut le faire, la perspective inattendue de braquer tout de suite m'envoie des décharges puissantes d'adrénaline.

À la maison, je donne une boîte de sardines au chat et je prépare la kalachnikov. Merde, j'ai complètement oublié de regarder comment on se sert de ce truc... Les munitions sont dans une boîte et je passe un gros quart d'heure à essayer de comprendre comment remplir le chargeur. J'ouvre Google et je tape « how to kalachnikov ammunition », je tombe sur des vidéos russes incompréhensibles, il faut que quelqu'un me montre comment me servir de cet engin, si je continue à le tripoter comme ça il risque de me péter à la gueule. De toute façon je comptais sur l'effet de dissuasion, je ne vais quand même pas ouvrir le feu dans un hôtel sur un pauvre standardiste, tant pis, j'y vais avec le fusil vide, qui fera la différence ? J'enclenche le chargeur sans balles, je mets l'arme au fond du sac de sport, je jette la cagoule par-dessus et vais dans la cuisine me préparer un rail de coke. Il me reste un peu de celle d'Arnaud et un peu de celle de Robin, je prends un petit caillou de chaque que j'écrase avec le dos d'une cuillère. Je sniffe un petit tas, je me sers un verre de whisky que je bois cul-sec afin d'atténuer le goût amer de la cocaïne qui coule jusqu'au fond de ma gorge, puis je m'enfile un dernier rail avant de mettre mes gants et de sortir.

Je pars à pied et avance rapidement dans les rues de Tarbes avec le sac sous le bras. Il est un peu plus de 20 heures,

personne ne traîne dehors, je fais le tour coté parc Bel-Air pour arriver à l'hôtel sans passer par les lumières du centre-ville. Vingt mètres avant de rejoindre le théâtre, j'ouvre mon sac, enfile la cagoule et fonce sans réfléchir en direction de la porte vitrée. Le coup de fouet de la coke combiné au stress me donnent l'impression que mon cœur va exploser dans ma poitrine, tellement il cogne. Je suis sûr de moi, je suis invincible, j'ouvre la porte en verre, sors le fusil du sac et le brandis en hurlant :

« Braquage ! Mains en l'air !

Il n'y a que deux personnes : le réceptionniste et une dame âgée, tous deux au niveau du comptoir d'accueil. Le type lève instantanément les bras mais la vieille ne bouge pas, complètement en état de choc à la vue du fusil et de la cagoule, elle doit me prendre pour un de ces connards qui ouvrent le feu au milieu des civils. Elle est paralysée.

– Mains en l'air, j'ai dit !

Elle ne bouge pas, la peur l'empêche de réagir et une tâche brune apparaît en s'étalant sur le tissu de son pantalon, elle est en train de se pisser dessus. Je fonce dans sa direction :

– Les mains ! Je veux voir les mains !

Arrivé à sa hauteur, je lui envoie un coup de pied dans les jambes, son corps pivote et son crâne vient s'éclater contre le comptoir. Du sang gicle de sa bouche jusqu'au parquet et elle tombe inanimée dans un bruit sourd. J'attrape l'employé par les cheveux et le force à me remettre la caisse.

– D'accord ! Tirez pas ! Tirez pas !

Il ouvre la caisse, elle contient une vingtaine de billets, de la ferraille et quelques chèques.

– C'est quoi c'te blague ? Envoie le reste !

Le pauvre type est complètement paniqué, il me répond en bégayant :

– Y a que ça ! Les caisses sont vidées l'après-midi, y a jamais beaucoup de cash ici !

– La caisse du bar ! Ouvre la caisse du bar ! »

Je maintiens toujours sa tête par les cheveux et le force à avancer vers le piano en le menaçant de mon fusil. Il attrape la caisse sur le comptoir du bar et me la remet : même pas cent euros. Je n'en reviens pas. J'ai été assez stupide pour croire que j'allais trouver un trésor dans le hall d'entrée d'un hôtel de Tarbes. De rage, je jette le réceptionniste à terre en lui hurlant de mettre les mains sur la tête et me dirige à reculons vers la sortie. La vieille n'a pas bougé d'un millimètre, sa face écrasée sur le bas du comptoir baigne à présent dans une flaque de sang qui continue de s'étendre. J'ouvre la porte, planque le fusil dans le sac et m'enfuis à toutes jambes en direction du parc.

Fiasco total. Je n'ai même pas pris le peu de fric qu'il y avait là-bas. Je m'en veux à mort d'avoir été aussi naïf. Qu'est-ce que j'imaginai ? Que parce que c'est un hôtel de luxe, j'allais trouver des cascades de diamants et des lingots d'or dans le registre des réservations ? Je n'aurais pas dû m'emballer comme ça, il fallait prendre le temps de réfléchir.

Une fois rentré, je planque le sac dans l'armoire et prends une douche. Inutile de gamberger, la seule chose à faire est de tirer les enseignements nécessaires pour éviter de reproduire les mêmes erreurs à l'avenir. Quitte à prendre des risques, il faut que je fasse en sorte que ça ne soit pas pour des miettes.

Je m'installe devant un épisode de Rick & Morty et j'appelle le chat qui saute sur mes genoux en ronronnant.

Gilets jaunes

Depuis trois semaines, la France est secouée par un mouvement social qui prend de plus en plus d'ampleur : la crise des « Gilets jaunes ». Des citoyens de tous horizons se sont rassemblés sous la bannière du gilet jaune, symbole de l'automobiliste consommateur de carburant mais aussi du travailleur, afin de dénoncer la baisse de niveau de vie que subit une grande partie du peuple. Parti d'une grogne sur la hausse des taxes appliquées aux carburants, le mouvement a pris en trois semaines une tournure qui semble avoir dépassé tout le monde. Les revendications sont aussi nombreuses que variées, des dizaines de milliers de personnes semblent prêtes à tout pour faire entendre leurs voix, le gouvernement campe sur ses positions et affirme qu'il ne reculera pas. Le troisième samedi de mobilisation, des violences inhabituelles ont éclaté à Paris. Les Champs-Élysées ont été le décor de scènes de guerre : voitures incendiées, vitrines défoncées, pillages, barricades, affrontements violents avec des forces de l'ordre complètement dépassées par le déchaînement de violence inattendu. Les flics n'étaient pas préparés à se trouver en face de groupes ultra-violents aussi déterminés. Le bilan est catastrophique, tant sur le plan politique qu'économique, les dégâts matériels sont énormes et la perte estimée pour les commerçants parisiens est d'un milliard d'euros au début de la quatrième semaine de mobilisation. La situation se tend partout en France, les manifestants toujours plus nombreux bloquent

les ronds-points, les péages d'autoroutes et organisent des actions de plus en plus violentes. Certains sont entrés de force dans des préfectures, d'autres ont muré les accès de centres d'impôts ; au Puy-en-Velay, l'hôtel de ville a même été incendié alors qu'une réunion avait lieu à l'intérieur. Les accidents se multiplient et on recense déjà trois morts.

Le président Macron incarne à présent tout ce que les Français haïssent. Élu par défaut face à la candidate FN, il a multiplié les marques de mépris à l'encontre du peuple jusqu'à atteindre le point de non-retour. De mesures injustes en *punchlines* douteuses, il s'est mis à dos l'ensemble de la population. Les Gilets jaunes manifestent en hurlant « *Macron démission !* », c'est du jamais vu, ils semblent décidés à aller le chercher directement au palais présidentiel. Ironie du sort pour le président qui déclarait quelques mois plus tôt à propos de l'affaire Benalla : « Le seul responsable de cette affaire, c'est moi et moi seul. (...) S'ils veulent un responsable, il est devant vous, qu'ils viennent le chercher ! ».

Mercredi, j'entends à la radio qu'une nouvelle journée de mobilisation est prévue pour ce samedi. L'acte IV du mouvement des Gilets jaunes. Le gouvernement redoute des violences exceptionnelles et déconseille carrément aux manifestants de monter à la capitale. Sur Internet, j'apprends que le mouvement est très actif à Tarbes, les péages autoroutiers sont tous bloqués, les radars vandalisés, beaucoup de ronds-points sont occupés jour et nuit par des gens révoltés et déterminés. Je tombe même sur une vidéo montrant des affrontements avec les flics sur le parking de la préfecture : on y voit une espèce de hippie manifestement défoncée essayer de faire tomber les grilles en fer qui encerclent la cour du

bâtiment. Les CRS la gazent sans ménagement, certains Gilets jaunes se mettent à balancer des cailloux, les flics chargent et ça vire à la baston générale dans les nuages de gaz lacrymogènes.

Lucie est au boulot, je lui envoie un texto pour lui demander si elle veut m'accompagner à la soirée-débat de ce soir au Celtic. Elle accepte et finit son message par un émoticône en forme de cœur. Je lui réponds avec tous les objets de forme phallique que je trouve dans la liste de mes *emojis* : une courgette, une banane, une aubergine et un épi de maïs. Elle me renvoie un smiley qui sourit en rougissant.

Je lance l'anthologie *Crying Over You* de Ken Boothe et m'allonge sur le divan.

*« Now you can see me again
Now we can share specials moments
You won't have to wait or worry
You won't have to suffer... »*

Le thème de ce soir est : *Faut-il domestiquer la nature ?* Je commande deux Leffe et on s'installe avec Lucie au fond du Celtic quand le débat commence. Il est animé par Richard : très habile dans cet exercice, il joue le rôle d'un tennisman de fond qui renvoie infatigablement la balle à son adversaire. Il n'est pas là pour donner son avis, il ne le donnera pas de la soirée, il se contente de questionner, d'appuyer sur les boutons sensibles et de choisir les leviers à tirer pour que les échanges soient fluides, afin que les participants puissent donner le meilleur d'eux-mêmes. Tout le monde semble inquiet et mal à l'aise avec cette question posée à propos de la nature. Jean-Louis, le patron, prend la parole et compare l'humanité de notre siècle à la population de l'île de Pâques. Selon lui, nous sommes, comme eux à leur époque, obligés de partir mais dépourvus de moyen de quitter notre Terre rendue inhospitalière. Je constate que l'apocalypse est dans tous les esprits, tout le monde est plus ou moins conscient que la nature va très bientôt nous infliger le châtement ultime. Pour la première fois, je sens que mon angoisse est partagée et je suis à la fois rassuré et effrayé. Rassuré car je ne suis pas le seul fou sur Terre à être torturé par des images de fin du monde, et effrayé car j'espérais secrètement que toute cette histoire ne soit qu'un délire inventé dans un coin de ma tête et destiné à y rester. Lucie aussi semble

ébranlée, l'atmosphère est électrique. Les 40 personnes venues assister à ce débat n'en perdent pas une miette. Richard fait tourner un micro et beaucoup participent, posent des questions ou proposent des idées. Les discours sont passionnés, parfois le ton monte, un type ivre s'énerve et semble même au bord des larmes. Je suis stupéfait de voir que le public déborde d'attentes : beaucoup posent des questions à Richard en espérant une réponse de sa part, une solution même, parce qu'il est identifié malgré lui comme le *chef* du groupe. Il recadre les choses à chaque fois, en renvoyant avec sa raquette virtuelle la demande du public qui le supplie inconsciemment de devenir son guide. Si Richard était animé de mauvaises intentions, il saurait se constituer une armée en un rien de temps ; il a le truc pour fédérer l'auditoire autour d'une idée, mais il a aussi le chic de ne s'en servir que pour donner lieu à un échange de pensées.

Je suis quand même inquiet de voir à quel point les gens ont besoin d'être conduits par un leader, je parie que plus les temps vont se durcir et plus on va voir apparaître des meneurs de foules qui sauront canaliser la peur et la colère du peuple dans le but de servir leurs desseins personnels. Un nouveau Néron arrive bientôt, un guide suprême de la décadence moderne qui jouera de la guitare électrique en regardant par la fenêtre ses sujets griller comme des merguez dans les flammes de l'enfer.

Radio rap

Jeudi, je suis en train de bosser sur mon album quand je reçois un texto de Marc : « Besoin d'un coup de main. Rdv demain 11h à la casse ? » Je lui réponds que c'est d'accord et je note dans un coin de ma tête qu'il faut que je lui demande comment on se sert d'une kalachnikov.

L'album avance bien, je viens de mettre la dernière touche au titre *Sac À Merde*, je sauvegarde ma session et allume France Inter. La journaliste Sonia Devillers reçoit le rappeur Sofiane. Il a été omniprésent dans les médias en 2019 : artiste à succès, il a sorti deux albums dans l'année, il a monté et animé l'émission *Rentre Dans Le Cercle* sur YouTube, il a produit une compilation d'artistes de la Seine-Saint-Denis, il a joué au théâtre dans *Gatsby Le Magnifique* et on l'a vu au cinéma à l'affiche de plusieurs films. Le thème de l'émission est axé autour de l'indépendance de Sofiane. La journaliste n'en revient pas de voir qu'il a explosé tous les chiffres de vente et de *streaming* sans passer par la case obligatoire des médias dits « traditionnels ». Les rappeurs, boudés des radios et des plateaux télé français, sont pourtant les plus gros vendeurs de l'industrie musicale ; ils s'organisent à présent pour créer leurs propres médias, à l'instar de Booba avec OKLM ou Sofiane qui diffuse les épisodes de RDLC sur la chaîne Daymolition.

La journaliste est enthousiaste, elle nous fait sentir qu'elle admire le parcours de Sofiane qui n'a pas eu besoin de faire l'aumône auprès de Radio France pour réussir sa carrière, elle ironise même sur la gravité de sa condamnation récente pour avoir bloqué une autoroute lors du tournage d'un clip. On dirait qu'elle est subjuguée par le rappeur, elle l'adore, elle le trouve formidable, c'est la première fois que je l'entends aussi excitée lorsqu'elle s'adresse à un invité. Elle accuse les médias de faire des amalgames concernant les rappeurs, elle cite même PNL : « *Fuck vos interviews, j'aurais pu passer dans vos reportages de chiens* ». Elle se place du côté des rappeurs face aux médias qui les traitent de façon injuste selon elle, elle se désolidarise de son propre camp, elle fustige le système dont elle se nourrit et pour lequel elle travaille, elle crache sans complexe sur la main qui lui donne à manger.

Sofiane a un côté schizophrénique étonnant : très doux et poli sur les plateaux télé, il est pourtant un rappeur *hardcore* avec des paroles sans équivoque :

*« J'ai pas bicrave dix ans pour finir à l'essai
Le cours a pas baissé
Fermez tous vos gueules
Tant que la poucave est pas blessée »*

Il parle souvent, comme beaucoup de rappeurs, du trafic de drogue qu'il a dû pratiquer avant de réussir dans la musique, ou qu'il pratique encore à plus grande échelle maintenant que ses moyens se sont multipliés.

« J'ai commencé l'boulot tout en bas,

*Nique la réput' j'investis grave
Quand je crevais tout l'monde regardait,
Je grattais des échant' pour les bicrave »*

Apologie de la violence, du capitalisme et du trafic de drogue, tout y est. J'aime bien ce rappeur, il me fait penser aux mariachis d'Amérique du sud qui font des chansons à la gloire des figures locales du trafic de narcotiques.

*« On s'en branle de camoufler du sucre,
C'est du gâteau
On s'en bat les couilles
On veut ton bateau »*

La violence est justifiée par la course à l'argent, elle évoque la guerre que se livrent des bandes rivales pour la conquête d'un « terrain » – endroit où se pratique la vente de stupéfiants.

*« La Mecque on va pas lâcher,
Le petit frère est kalashé
Gifle dans ta mère, on va te l'arracher
T'as merdé tu vas rembourser bessif (de force)
J't'allume à l'hôpital
Ils vont t'apprendre à marcher »*

Contrairement à nombre de rappeurs qui construisent leur personnage autour d'un imaginaire, Sofiane a la réputation d'être authentique et de ne pas s'inventer une vie dans sa musique. Il se paye les services coûteux d'un très bon avocat qui a réussi, en 2017, à le faire libérer alors qu'il était écroué après une perquisition chez lui où les policiers ont découvert

une arme et des stupéfiants. L'avocat, Maître Ruben, a trouvé un vice de procédure et Sofiane a quitté le tribunal libre et sans poursuites.

*« Allô, allô, Maître Ruben ?
Maudit par les lois, j'marche avec les loups
Allô, allô, Maître Ruben ? Maître Ruben ? »*

Sofiane est dans toutes les émissions en ce moment, tout le monde salue son ascension mais personne ne pense à lui demander si cette ascension est due, comme il le chante, au trafic de drogue.

*« Crack dans l'réchaud,
T'es passé chez So,
Les condés aussi »*

C'est explicite, même si ça nécessite une petite maîtrise de l'argot et quelques notions de base en préparation chimique. Les rappers adorent décrire dans leurs textes la façon dont ils font bouillir la cocaïne sur un réchaud dans de l'eau et du bicarbonate afin d'obtenir du crack. Ils ont même un geste pour illustrer cette « cuisine », ils le font sur scène et dans les clips, ça consiste à faire semblant de touiller une mixture dans une casserole avec une cuillère imaginaire.

*« Sors le réchaud, sors la casserole,
Que j'me cuisine mon pactole
Au Manicol, au Mobicol,
Au Surbitol, un truc en "-ol" »*

PNL a popularisé le genre en France : c'est un groupe de rap composé de deux frères qui chantent sur des rythmes lancinants la mélancolie de leur vie consacrée à l'argent et au trafic de dope. D'après leurs textes, c'est grâce à l'argent sale qu'ils ont pu développer un business autour de la musique. Si tous ces rappers assument sans complexe dans leurs lyrics le trafic auquel ils se livrent pour financer leurs carrières, pourquoi ne pas les questionner à ce sujet ?

*« Nique la mère à ta grande sœur,
La chatte à son beau-frère le schmitt »*

Pourquoi Sonia Devillers ne demande-t-elle pas à Sofiane si c'est, comme il l'affirme dans ses chansons, grâce à l'argent de la cocaïne qu'il a pu développer sa carrière et concrétiser tous ces projets dont elle admire l'indépendance ?

*« On tient l'choc, on vend d'la cessa' (cocaïne)
Ratatata dans ta dent d'sagesse »*

Vu de chez moi, j'ai l'impression que le milieu du show-business est fasciné par des mecs comme Sofiane pour une raison simple : c'est des types comme lui qui fournissent la poudre que tous ces peuples s'enfilent dans le tarbouif à longueur de journée. Ils trouvent incroyable le fait que le rappeur l'assume haut et fort dans ses textes. Ils ne sont pas habitués à l'authenticité, ils passent leur vie à jouer le rôle qu'on veut bien leur accorder dans le grand cirque des médias français, comment pourraient-ils comprendre un type qui chante :

*« Va t'faire sucer par un vampire,
Y'a que des loups dans l'empire » ?*

22
GTA IV

Le lendemain 11 heures, je suis assis face à Marc dans la guérite de la casse automobile.

« C'est ton baptême du feu aujourd'hui. Il faut récupérer une cargaison sur Toulouse. L'adresse est rentrée dans le GPS, c'est un hangar situé à la sortie nord de la ville, t'as juste à te pointer à l'heure au rendez-vous. Une fois là-bas, tu files un coup de main aux gars sur place pour charger le fourgon et tu rentres directement ici. Au retour : pas d'autoroute, tu passes par la nationale pour éviter le péage de Lestelle. Pas d'alcool ni de dope au volant.

– OK. Je connais la route, y aura pas de soucis.

– Tant que tu t'en tiens aux instructions, ça ira. Si tu te fais coincer, n'oublie pas que quoi que peuvent te faire les flics, ça sera jamais pire que ce que te feront les serbes si tu parles.

– Compris. »

Le véhicule est un Renault Trafic blanc, état neuf, cendrier propre et sapin désodorisant suspendu au rétroviseur. Avant de démarrer je branche le GPS, connecte le bluetooth de mon téléphone au poste radio et mets en lecture la compilation *Arkology* de Lee Scratch Perry. Junior Murvin entame son hit :

*« Police and thieves in the streets
Fighting the nation*

With their guns and ammunition »

Je démarre, j'ai l'impression d'être Niko Bellic dans GTA IV en mission pour la mafia, le temps est radieux, le thermomètre affiche 21 degrés alors qu'on devrait être sous la neige en doudoune et Moon Boots. Sur la route, je repense à l'époque où je suivais des études à Toulouse. Je ressens parfois la nostalgie de ce temps-là où les amis, les concerts, les filles et la dope étaient mes seules préoccupations ; mais je me souviens aussi que j'étais dévoré par des angoisses existentielles qui m'empêchaient de profiter de ce petit paradis. Aujourd'hui, je vais chercher une cargaison d'armes illégales afin de financer ma survie lors de la catastrophe planétaire imminente et je suis étrangement serein, lucide et déterminé. Je me sens vivant dans un monde en train de crever alors que je me sentais mort hier dans un monde qu'on croyait éternel.

À l'entrée de Toulouse, j'active la voix du GPS et me laisse guider. Je fais le tour du périphérique côté Mirail et prends la sortie du quartier des Minimes. Dix minutes après, j'arrive à destination ; l'adresse correspond à un hangar enfoncé derrière un garage automobile. À peine arrivé, un type à la carrure d'un boxeur poids-lourd ouvre le rideau métallique et me fais signe de rentrer le véhicule dans le hangar qu'il referme aussitôt. Dedans, j'aperçois quatre ou cinq hommes, tous des molosses, ils parlent une langue qui ressemble à du serbe et s'activent autour de grandes caisses en bois qu'ils chargent immédiatement dans le fourgon. Cinq minutes après, le véhicule est prêt à repartir ; je démarre et prends le chemin du retour sans avoir échangé un seul mot avec eux. Je m'engage sur la rocade, passe près de la base de La Ramée et sors juste avant l'échangeur de Muret pour emprunter la nationale.

J'allume la radio, elle est réglée sur Europe 1, j'écoute l'émission de Wendy Bouchard qui reçoit un jeune écrivain, ancien banquier, qui vient de sortir un livre à succès sur la fin du monde. Il explique en substance que quelles que soient les mesures prises par les gouvernements, il n'y aura aucune issue à cette crise. Selon lui, les bouleversements climatiques déjà observables vont s'amplifier jusqu'à devenir incontrôlables et plonger la planète dans un chaos mondial qui nous poussera à nous entre-tuer pour tenter de survivre. Je rigole tout seul : on dirait moi ! Complètement maboul, le pauvre !

En traversant Saint Gaudens, je croise une estafette de gendarmerie et je me rends compte que je n'ai pas peur. J'étais mort de trouille quand je me trimballais en voiture avec deux grammes de weed, alors que là j'ai de quoi équiper une armée de terroristes et je ne tremble pas. Le long de la nationale, beaucoup de ronds-points sont occupés par des Gilets jaunes déterminés qui bloquent parfois les accès aux péages ou aux zones commerciales.

Quand je franchis le portail de la casse automobile, je vois la BMW grise des serbes stationnée derrière la barrière. Marc sort de la guérite et me fais signe de me garer tout au fond de la casse, dans un garage fermé par un portail en fer. Il me rejoint, suivit des serbes, et me demande :

« Tout s'est bien passé ?

– Nickel. Aucun souci.

– Super. Ils vont vérifier le chargement et te payer dans la foulée.

Les trois serbes me saluent avant d'inspecter les caisses en bois. Tout est en ordre, le plus vieux me remet une liasse enroulée par un élastique et Marc me raccompagne jusqu'à ma voiture. J'en profite pour lui demander :

- J'ai besoin qu'on me fasse voir comment on charge la kalach. Tu sais t'en servir, toi ?
- Ouais, c'est pas compliqué, je peux te montrer.
- Tu peux passer bientôt ?
- Je t'appelle d'ici une dizaine de jours. T'as assuré aujourd'hui, les serbes ont l'air contents. Je vois avec eux pour la suite et je te tiendrai au courant quand je passerai te voir. »

Je roule vers le centre-ville en écoutant les infos sur France Inter. La journaliste annonce qu'un couple d'identitaires français a été assassiné dans les Alpes à la frontière italienne. Un homme et sa femme, tous deux vêtus d'anoraks bleus au logo *Defend Europe*, ont été retrouvés mutilés sur le bord de la route. Selon la dépêche AFP, l'homme serait mort suite aux coups portés sur son crâne par un objet de la taille et du poids d'un extincteur. Son torse a été ouvert au couteau et ses agresseurs ont retiré son cœur, dont une partie a été retrouvée dans la bouche de son épouse. Ils ont ensuite découpé les quatre membres de la femme et l'ont laissée agoniser avec le cœur tiède de son mari entre les dents.

Les migrants se sont vengés. Et ils n'ont pas fait semblant. Ils s'en sont pris à deux membres de Génération Identitaire, alors que ce groupe s'est toujours défini comme non-violent et ne participe pas aux battues des groupuscules armés.

La riposte risque d'être terrible.

Dans la nuit de samedi à dimanche, je ne dors pas. Je suis assailli par des visions qui ne me laissent pas un moment de répit. Dans mon délire, j'évolue dans un monde mou où le sol s'enfonce sous mes pas, je cherche quelque chose que j'ignore et que je n'ai donc aucune chance de trouver. Des visages familiers me croisent sans me reconnaître, je hurle mais aucun son ne sort de ma bouche, j'ai l'impression de rêver mais je suis pourtant tout à fait éveillé. Soudain, un ange descend du ciel ; j'entends des trompettes, l'horizon s'ouvre en deux et un paradis s'offre à moi, l'ange m'appelle et m'invite à la paix éternelle. Au moment où je choisis de plonger dans la félicité, mon corps entier est comme aspiré par un siphon, une force invisible me projette vers le bas et je vois en un instant le paradis en train de brûler : l'ange pousse un cri effroyable, sa tête explose et un geyser de sang jaillit de son cou, les prêtres se crèvent les yeux, les mystiques font des combustions spontanées et le gouvernement du paradis est contraint d'abdiquer, il dépose les armes, Dieu lui-même est évacué par les chevaliers de l'apocalypse dans un bunker secret, mais rien n'est suffisant pour contenir la colère de la Voix. La Voix primitive a murmuré une phrase, une combinaison secrète de mots oubliés qui détient le pouvoir de renverser tous les systèmes naturels, les cerveaux sont en train de cuire dans les liquides céphalo-

rachidiens en ébullition, les hommes pleurent des larmes de sang qui forment une rivière, un torrent, un tsunami, un océan d'hémoglobine qui inonde le monde d'une puanteur insoutenable. Le charnier des dieux de la création. Les larmes du Tout-Puissant. Les soupirs de la destruction éternelle, la victoire du néant face à l'accomplissement de la vie, le début du grand vide, la fin du monde.

Je suis nu, je transpire à grosses gouttes face aux fenêtres grandes ouvertes sur la nuit de décembre. Je vis une expérience extra-sensorielle, j'observe mon corps de l'extérieur, comme si je flottais au niveau du plafond. À présent, je suis dans la salle de bain en train de brancher la tondeuse et je me rase la tête à blanc, puis j'obéis à une voix pressente qui m'intime de raser chaque poil de mon corps. Je commence par le torse, les aisselles, le pubis, et je me rase ensuite les bras et les jambes. J'applique sans réfléchir les ordres d'une voix qui se présente comme le sauveur du monde, il me parle directement et me répète que je suis son préféré. Je lui prête allégeance, le prie à genoux de me donner des directives que je suivrai à la lettre, j'entends sa voix résonner dans tous les os de mon crâne.

Obéissant à ses injonctions, je m'ouvre la peau au niveau du ventre à l'aide d'une lame de rasoir ; j'espère pouvoir sortir mes viscères mais je ne parviens pas à passer la couche de gras, le sang coule et m'empêche de m'opérer, je veux enlever le mal de mon corps, je sais que je peux me servir de ma transe pour le localiser et l'arracher de ma chair mais je m'évanouis avant de pouvoir me mutiler plus encore, je chute sur le carrelage de la salle de bain et reste inconscient jusqu'au lendemain, nu, rasé, le ventre lacéré et recouvert de sang.

« Mais qu'est-ce que t'as fait à tes cheveux ?

Lucie vient d'arriver, je suis plongé dans des recherches internet et je lève à peine la tête pour l'embrasser.

– Non mais qu'est-ce qui t'a pris ? T'es grave, toi !

C'est vrai que ça change, j'ai rasé mes cheveux et ma barbe naissante, ma tête ressemble à un œuf. Quand je me suis réveillé, vers midi, j'étais couvert de sang dans la salle de bain sans aucun souvenir de la veille. J'ai tout nettoyé puis j'ai soigné mes plaies sur l'abdomen. J'ai mis ça sur le compte du stress et de la dope que j'ai prise depuis une semaine, je ne suis plus habitué, j'imagine que j'en ai subi les effets secondaires.

Lucie se fait couler un café et s'installe sur la table en face de moi.

– T'as vu ce qu'il s'est passé à Tarbes cette semaine ? Les gens sont fous.

– Laisse-moi une minute s'il te plaît, je finis de commander un truc, c'est pour la musique.

Je suis sur Amazon en train de rentrer mes numéros de carte bleue. Je viens d'acheter, pour 99 euros, un traceur GPS hyper performant. Sans aucune limitation de distance, je pourrai savoir à tout moment, grâce à mon smartphone, où il se trouve exactement. Avec ce truc, je vais pouvoir suivre les déplacements d'Arnaud en le scotchant sous sa voiture et en

apprendre un peu plus sur son trafic de drogue. Je finis de payer, ferme l'onglet Amazon et mets en lecture l'album de Soolking sorti le mois dernier :

*« J'attends pas l'amour,
Mon cœur est mort, bébé
J'attends la paix
Et j'espère qu'elle va pas tarder »*

– C'est bon, c'est commandé. Alors il s'est passé quoi ?
– Pour l'hôtel, t'es pas au courant ? Celui qui est en face du théâtre. Il s'est fait braquer lundi soir.

– Ah ouais ?

– Un type avec un flingue, il s'est fait remettre la caisse et il s'est barré sans rien prendre. Il paraît qu'il pensait trouver plus.

– Quel abruti. Quelle idée de braquer un hôtel ?

– Ouais mais le souci c'est qu'il y a eu une victime. Il s'en est pris à une cliente de l'hôtel et elle est morte. Pour rien, la pauvre.

– Merde ! Morte ? T'es sûre ?

– C'était dans tous les journaux, tout le monde ne parle que de ça, t'es pas sorti depuis quand, toi ? Faut redescendre de ta planète, de temps en temps.

Oh putain... La vieille... Elle a calanché. Merde. C'est vrai que j'ai entendu le craquement de son crâne contre le marbre du comptoir, mais je n'ai pas pensé une seule seconde que j'avais pu la tuer. Je suis devenu un meurtrier. J'ai le vertige et envie de vomir, heureusement que Lucie, qui joue avec le chat venu la saluer, ne s'aperçoit pas de mon malaise. Je vais sur le site de la Dépêche des Pyrénées, en première page je vois une photo de l'hôtel titrée : *« Meurtre à Tarbes : toujours aucune*

interpellation ». L'article m'apprend que la victime, âgée de 83 ans, est morte sur le coup.

Je transpire, j'ai l'impression d'étouffer, j'enlève mon pull, et quand je relève la tête je vois Lucie sourcils froncés en train de me scruter d'un air suspicieux :

– T'as aussi rasé... tes bras ?

J'essaie de paraître détaché, il faut que je fasse gaffe à ce qu'elle ne voit pas mon ventre.

– Je me suis tapé un délire avec la tondeuse.

Je me rends compte que j'ai une tâche brune sur le tee-shirt au niveau du nombril qui semble s'étendre lentement. Je relève la tête et les yeux de Lucie se plantent dans les miens, elle l'a vue aussi, elle se précipite sur moi et me soulève le tee-shirt avant que je puisse réagir. Mon ventre rasé est couvert de compresses imbibées de sang sur toute la largeur.

– Oh mon dieu ! Merde ! Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

– Rien du tout, je me suis blessé en ouvrant une boîte de sardines pour le chat.

Elle insiste pour me désinfecter et refaire un pansement correct. Quand j'enlève les compresses, elle voit sur mon ventre une quinzaine de plaies profondes qui s'étaient étalées sur toute la largeur du bassin.

– Tu t'es fait lacérer à plusieurs endroits par une boîte de sardines ? Tu te fous de ma gueule ? Qu'est-ce qui s'est passé ? On t'a attaqué ?

Elle panique complètement.

– T'en fais pas, c'est rien, je suis tombé sur une bande de jeunes vers la cité Mouyset, ils voulaient me braquer mais je me suis défendu, ils m'ont tabassé et planté dans le ventre. Je voulais rien dire pour pas que tu t'inquiètes. Promis, c'est pas grave.

– C'est pas grave ? Mais t'es malade ou quoi ?

– Arrête s'il te plaît, ne complique pas les choses.

– Quoi ?! J'arrive ici, je te vois rasé de la tête, des bras et du torse avec des entailles de couteau dans le ventre, et c'est moi qui complique les choses ?!

Elle est sur le point de craquer, ses yeux me jettent des éclairs, elle est furax.

– Soit tu me dis ce qui s'est passé, soit je me casse. Ton portable et ton portefeuille sont sur la table, me raconte pas de conneries comme quoi tu t'es fait braquer.

– J'étais sorti sans mes affaires. Commence pas à faire chier, de quoi tu me soupçonnes ? Pourquoi je te mentirais ? Fous-moi la paix, OK ? C'est pas toi qui te retrouve avec le ventre en lambeaux donc fais pas chier, merde ! »

Elle me fusille du regard. On dirait qu'elle va me sauter à la gorge pour me planter ses ongles dans les yeux. Furieuse, elle prend son sac et son manteau sans rien dire et part en claquant la porte pour la deuxième fois en même pas dix jours.

J'ai tué la vieille. Ce que j'ai fait à l'hôtel n'est plus un braquo foiré, c'est un homicide. Je suis un meurtrier. Je me sens déboussolé mais je dois garder en tête la raison pour laquelle je fais tout ça. Ma survie est légitime, j'ai le droit de me battre pour vivre, tous les moyens sont bons, c'est marche ou crève. Faut pas que je me laisse aller à faire du sentimentalisme. Je suis un soldat, on est en guerre et c'est normal qu'il y ait des morts au champ de bataille. Je n'ai pas laissé de traces là-bas, ils n'ont ni mon visage ni mes empreintes, le combat continue. Jusqu'à la victoire ou la mort.

Je me plante devant BFM TV. Hier se déroulait l'acte IV du mouvement des Gilets jaunes. Nouvelles émeutes à Paris, nouveaux affrontements avec les forces de l'ordre sauf que

cette fois-ci 8 000 CRS ont été mobilisés sur la capitale, 90 000 dans tout le pays. Pas question pour le gouvernement de se faire humilier une nouvelle fois. La gendarmerie a sorti les blindés et la cavalerie, les images sont impressionnantes : ils ont lancé des charges, perchés sur des chevaux énormes, pendant que des manifestants balançaient des bouteilles en verre sur les bêtes. Le dispositif déployé a empêché le déferlement de violence incontrôlable auquel la France a assisté le samedi d'avant mais la colère n'est pas descendue pour autant. Une allocution du président est prévue demain soir à la télévision, certains Gilets jaunes affirment déjà qu'ils poursuivront le mouvement quelles que soient les mesures annoncées par Emmanuel Macron.

Lundi, je me pointe chez Kamel, à Séméac, à 20 heures 30. Je rentre en voiture dans la cour, deux Citroën Jumper blancs sont garées derrière le portail. Je sonne, Kader vient m'ouvrir, Kamel et Nabil sont dans le salon en train de vérifier les papiers des véhicules. Nabil ouvrira la route à bord d'une des fourgonnettes et je conduirai la deuxième derrière lui à une distance raisonnable. Les règles sont simples : liaison permanente entre Nabil et moi grâce à nos portables branchés sur l'allume-cigare et reliés à une oreillette bluetooth, pour se prévenir à tout moment d'un éventuel barrage de police. Une pause de dix minutes toutes les quatre heures, jamais ensemble au même endroit. Au moins trente kilomètres d'écart entre les deux véhicules. Pas d'alcool, pas de joints, pas d'excès de vitesse, permis, cartes d'identité et passeports à jour. Kader restera à Séméac chez Kamel et sera joignable sur son portable jusqu'à notre retour en cas de besoin.

Hafida nous sert un café serré, et à 21 heures on démarre au volant des Jumper. On prend l'autoroute par l'échangeur de Séméac, occupé par une trentaine de Gilets jaunes qui distribuent des tracts aux automobilistes, et on trace en direction du sud. Je reste à 110 kilomètre-heure le temps que Nabil prenne les trente bornes d'avance puis je me cale sur 130.

Nabil appelle sur mon téléphone pour établir la connexion, je décroche en appuyant sur l'oreillette.

« C'est Nabil, tu me reçois ?

– Ouais. Tu m'entends aussi ?

– Nickel. Si la connexion se perd c'est moi qui te rappellerai. Signale-moi le moindre truc qui te paraît louche. Si tu mets la radio, ne monte pas trop le volume pour pas que le son passe par le micro de l'oreillette. »

J'ai amené une clef USB chargée de MP3, mais pour l'instant j'allume la radio. Je zappe les fréquences jusqu'à tomber sur France Inter. Une émission spéciale regroupe des historiens, des spécialistes du climat, des représentants des Gilets jaunes, un sociologue et un responsable de WWF. Ils décrivent chacun leur tour quel est, selon eux, le scénario le plus plausible pour les vingt années à venir. Aucun d'entre eux n'imagine que les conditions de vie vont s'améliorer. À des degrés divers, ils sont tous d'accord pour dire que les bouleversements climatiques vont être à l'origine d'un chaos généralisé. Les plus romantiques imaginent qu'un monde nouveau va naître sur les cendres de la confusion annoncée, un monde de justice et d'égalité, alors que les plus pessimistes pensent que dans vingt ans l'humanité sera en train de vivre ses dernières heures dans un enfer de flammes, d'irruptions volcaniques, de guerres et de virus. Nous avons grandi avec la promesse d'un futur meilleur, où l'homme devait vaincre la maladie, la souffrance, et acheter son pain bio en jet-pack électrique ; maintenant, il faut que tout le monde intègre le fait qu'il n'y a plus de futur, plus de rêves, plus de perspectives. Tout ce qu'il nous reste, ce sont des armes ultrasophistiquées pour pouvoir s'entre-tuer de façon efficace. À partir de maintenant, demain sera toujours pire qu'aujourd'hui, il n'y a

plus de retour en arrière possible. Je change de station, je mets Nostalgie et j'écoute Nougaro chanter dans la nuit :

*« Que se passe-t-il ?
J'y comprends rien
Y avait une ville
Et y a plus rien »*

On traverse les Pyrénées par Hendaye sur la côte basque et je m'arrête un peu plus loin pour manger un morceau. Je préviens Nabil via l'oreillette, j'achète un sandwich Club et une bouteille d'eau dans une station-service puis repars en direction de Madrid. On arrive aux abords de la capitale espagnole sur les coups de trois heures du matin. Vers 7 heures 30, Nabil me signale un contrôle de la Guardia Civil en sortant de l'échangeur de Grenade. Plusieurs patrouilles vérifient les véhicules un par un, fusil à l'épaule et gilets pare-balles. Ils me laissent passer après une rapide vérification de papiers.

À 9 heures 30, on est à Malaga. Je rejoins Nabil dans un restaurant de routiers à la périphérie de la ville. On a jusqu'à 14 heures pour manger et dormir un peu dans les Jumper. Au réveil, Nabil appelle son contact espagnol que l'on retrouve dans un entrepôt du port de la ville. C'est un hangar de pêcheurs où sont stockés des bateaux endommagés, isolé au milieu de bâtiments portuaires désaffectés. Le contact est là, il nous attend dans un camion sur lequel sont peintes des oranges avec les mots « Naranjas Ribeira ». C'est un espagnol d'une vingtaine d'année prénommé Juan, il parle en anglais avec Nabil qui lui remet une valise, puis on vient garer les Jumper cul-à-cul avec le camion pour commencer le chargement. On entasse des cartons d'un mètre cube estampillés *Naranjas*

Ribeira dans chaque camionnette, jusqu'au niveau des appuis-tête.

À 16 heures, on est prêts à repartir. Juan nous souhaite bonne route et je laisse vingt minutes d'avance à Nabil avant de démarrer à mon tour. On prend l'autoroute jusqu'à Madrid, il faut parfois la quitter pour éviter certains points sensibles, Nabil me guide en temps réel via la connexion téléphonique. Juste avant la capitale, on quitte l'autoroute pour prendre la nationale en direction de Saragosse. Le plus délicat se joue à l'approche la frontière : à Sabiñanigo, on bifurque pour rejoindre Jaca afin de traverser les Pyrénées par les petites routes de montagne.

Sitôt passé côté français, je me branche sur France Info pour savoir ce qui est ressorti de la prise de parole du président Macron. Il a présenté à la télévision des mesures qui se veulent radicales mais les analystes politiques et économiques expliquent à l'antenne que ces décisions ne sont pratiquement que des effets d'annonce. En gros, il n'a presque rien lâché mais il s'est fendu d'un texte incroyable dont ils passent les extraits en boucle. Sa voix est ferme et tranchante quand il condamne les auteurs des violences lors des manifestations, puis devient douce et chevrotante quand il nous assure avoir compris cette colère qu'il juge juste. Enfin, elle devient enjouée et enthousiaste quand il annonce cent euros de plus pour le SMIC, on dirait qu'il est ravi, j'imagine des trompettes et des anges qui chantent derrière lui, j'y crois à fond. Ce type a des talents de sorcier, il sait comment envoûter les foules, il est promis à un grand avenir, il est encore jeune et a le temps de se débarrasser de ce côté grotesque qui le dessert un peu. J'éteins France Info, branche la clef USB et mets l'album *Mutant* de Rim'K :

*« Je n'ai plus aucun fratello
Je ne peux compter que sur mon dos
Pour faire l'oseille je suis solo
Je n'ai plus aucun fratello
J'avais avoir des problèmes
Parce que j'veux plus d'oseille
J'avais avoir des problèmes »*

Même en pleine nuit, les Gilets jaunes sont sur place. Certains ont installé des cahutes aux abords des ronds-points pour s'abriter, se reposer et stocker de la nourriture et du matériel. On rejoint Arrens-Marsous, Argelès, et on arrive à Séméac sans encombre à cinq heures du matin. Kader est là pour nous accueillir, il nous aide à décharger la marchandise dans le garage puis on s'assoit au salon où Hafida, réveillée par le ramdam, nous prépare une cafetière. Kader a l'air content, il me demande :

« Alors, comment ça s'est passé ? Ça a été pour toi ?

– Ouais, nickel. Prêt à repartir quand tu veux.

– Ah ah, excellent ! Bon boulot ! Bienvenue dans l'équipe !

Kader prépare deux joints de hasch, il m'en tend un et allume le deuxième. Après les premières bouffées, je sens toute la tension retomber. Kader compte devant moi 2 000 euros en petites coupures qu'il me remet, à quoi il ajoute une cartouche de Camel en me disant :

– Tu fileras ça à Lucie, cadeau de fin d'année. »

Mercredi, je fais les comptes après m'être reposé une bonne partie de la journée. Sur les 12 000 euros des Delmas, il m'en reste 8 000 : j'ai payé 3 000 pour le fusil et 1 000 sont partis dans les frais. 3 000 des serbes plus 2 000 de Kader : j'en suis à 13 000 euros. C'est un bon début, mais je vais devoir redoubler d'efforts.

Dehors, le temps est déchaîné. La semaine dernière on se baladait en tee-shirt, aujourd'hui des bourrasques glaciales alternent avec des chutes de neige. C'est le jour idéal pour appeler Arnaud, il se déplacera forcément en voiture, je vais lui demander de passer en prétextant un deal de dope. Il me donne rendez-vous pour 18 heures, en attendant qu'il arrive je lis le mode d'emploi du traceur GPS arrivé le matin même dans ma boîte aux lettres. En dix minutes il est configuré, synchronisé à mon smartphone et prêt à l'emploi. L'application téléchargée sur mon Samsung est tellement performante que je peux lui demander de m'avertir si le traceur sort d'une zone prédéfinie. Je la règle pour être prévenu dès que l'appareil est en approche de la frontière espagnole. Je prends ensuite la cartouche de cigarettes que m'a donnée Kader et je sors garer ma voiture dans le parking de l'immeuble, juste à côté de la porte qui mène

à l'intérieur du bâtiment ; je laisse la cartouche de clopes dans la boîte-à-gants et je rentre.

De ma fenêtre qui donne sur la rue, je vois Arnaud arriver à 17 heures 55 et garer sa Clio juste en bas de l'entrée de l'immeuble. À 18 heures, il sonne à ma porte avec la ponctualité du bon dealer. On s'installe autour d'un café en discutant, Arnaud prépare un joint avec du hasch qui ressemble à une pâte collante brunâtre – du pakistanais – et je trace deux lignes de coke que j'écrase avec ma carte bleue sur l'écran de mon smartphone. Je sors le whisky et on discute en buvant des verres pendant trois bons quarts d'heure. Une fois bien allumés par la dope, je lui demande :

« Tu m'as ramené du matos ?

– Ouais bien sûr, il te fallait quoi ?

Je choisis de prendre dix grammes de skunk, deux grammes de coke et cinq grammes de son pakistanais qu'il vend dix euros le gramme. 230 euros.

– Ça te va si je te file 200 et une cartouche de Camel ?

– Ouais impec, marché conclu.

– Je vais la chercher, elle est dans ma voiture, prépare un Volcano en attendant, je reviens tout de suite. »

J'enfile mon manteau, sors avec le traceur GPS et un tube de colle forte instantanée dans ma poche, dévale les escaliers, ouvre la porte et m'engage dans la rue. Je longe la Clio d'Arnaud et juste avant de la dépasser je me baisse au niveau de la roue arrière en faisant mine de refaire mes lacets. Je sors le traceur, le badigeonne d'une grosse couche de Super Glue et passe le bras à l'aveuglette au niveau de l'essieu arrière en essayant de le coller contre la paroi interne de la carrosserie. Rapidement, je trouve un endroit pour le caler, je le maintiens en appuyant quelques secondes, je lâche tout, ça tient, je me relève. Toujours personne dans la rue. Je rentre dans le hall de

l'immeuble et je prends la porte du parking, je récupère la cartouche de Camel dans la boîte-à-gant de ma voiture et je remonte en vitesse.

Arnaud est devant la douille du Volcano, c'est un vaporisateur électrique pour la weed, il est en train d'essayer de l'ouvrir pour y mettre de l'herbe. Je lui montre comment s'en servir puis lui remets l'argent et la cartouche de clopes contre la dope. On termine ce qu'il reste de la bouteille de whisky en écoutant *Barter 6* de Young Thug :

*« Niggas say they fuck with you, I can't tell
500 000 dollar Chevelle
How he got bricks and birds for retail?
How he got 100, 000 worth of belts? »*

Quand il part, j'allume l'application sur mon portable. Un point rouge clignotant qui symbolise le traceur se déplace sur une carte des axes routiers de la ville. Comme dans un jeu vidéo, je vois Arnaud remonter vers la gare et s'immobiliser du côté de la piscine Tournesol, juste devant chez lui. Ce gadget fonctionne à merveille.

Je me fais cuire des pâtes et ouvre une boîte de sardines que je partage avec le chat.

Joyeux Noël

Vendredi, c'est le jour de la veillée de Noël. Je suis attendu à 20 heures chez mes parents, mon frère sera là aussi, je me lève tôt et vais au centre Leclerc d'Ibos pour leur acheter des cadeaux.

Le centre commercial regroupe un hypermarché et une grande galerie marchande. Lorsque Leclerc a fait de gigantesques travaux d'agrandissements en 2012, de nombreux commerçants ont fermé leur boutique du centre-ville de Tarbes pour venir s'installer dans cette zone située à dix kilomètres derrière le périphérique. Les enseignes y sont regroupées sous une halle immense parsemée d'arbres en plastique et de distributeurs de billets. Combiné à la réhabilitation du quartier excentré de l'Arsenal avec des bars, restaurants, cinéma, hôtels, salles de jeux et bowling, c'est ce qui a sonné le glas du centre de Tarbes qui ressemble maintenant à une ville fantôme.

Pour ma mère, je choisis un ensemble de produits de beauté dans une mallette en bois chez Yves Rocher ; je prends pour mon père un assortiment de bières artisanales à la boutique de produits locaux et pour mon frère un bon d'achat de cinquante euros au magasin de jeux vidéo. Au Manège à Bijoux, j'achète un collier tressé en or fin pour l'offrir à Lucie. Je l'ai eue au téléphone, je lui ai demandé de m'excuser et les choses se sont

arrangées, mais je sens qu'elle finira par s'éloigner si je ne fais pas un peu gaffe à elle.

À 20 heures, je me gare devant la maison de mes parents. Mon frère est déjà là, il est arrivé dans la journée de Toulouse où il suit sa première année d'études supérieures à la fac de Rangueil. Après l'apéritif, la conversation s'oriente rapidement sur la crise des Gilets jaunes. Le ton monte. Mon père a enfilé un gilet dès le début des mobilisations, il voudrait aller prendre l'Élysée et couper la tête du roi sur la place publique, alors que ma mère est pétrifiée par l'ampleur du mouvement et la violence des manifestants. Mon frère nous raconte comment il s'est retrouvé coincé dans les manifestations toulousaines, gazé par la police et pris dans un mouvement de foule alors qu'il cherchait juste à rentrer chez lui.

« Et toi, me demande mon père, t'es allé aux manifs ? Qu'est-ce que t'en penses, de tout ça ?

Ce que j'en pense, c'est que Macron et sa clique ne lâcheront pas un centime, faut pas rêver, ils sont les mieux placés pour savoir le merdier qui va nous tomber dessus très bientôt donc à mon avis ils sont en train de faire comme moi, amasser une fortune pour survivre dans les meilleures conditions possibles. Vous croyez que les patrons des GAFAs de la Silicon Valley claquent leur pognon dans des bunkers souterrains autonomes géants de la taille d'une ville moyenne juste parce qu'ils sont timbrés ? Et bien non, ils sont mieux informés que vous et moi et auront de quoi survivre le jour où le reste de la population n'aura plus qu'à crever en se tordant de souffrance dans les flammes de l'enfer.

Je réponds à mon père :

– Moi je dis qu'il faut aller le chercher. Je suis d'accord avec toi.

Je me ressers du vin, mon père est lancé :

– Ah ah ah ! Oui, aller le chercher ! Lui faire sentir la violence du peuple qu'il a tant méprisé ! Lui faire goûter les fruits de la colère !

Ma mère est livide :

– Arrêtez de raconter n'importe quoi. Les gens sont des bêtes sauvages incontrôlables. Le système est ce qu'il est, mais il a le mérite de faire tenir tout ça en équilibre. Si tout s'effondre, on sera tous perdants.

Mon frère, choqué par les scènes toulousaines auxquelles il a assisté, voudrait envoyer tous les manifestants en prison. Si les auteurs des violences étaient fusillés sur le champ sans aucun procès, il serait le premier à applaudir. Il siffle entre ses dents :

– Qu'ils crèvent, oui, tous ces casseurs, là ! C'est des sauvages ! Des barbares !

Il a vu des bandes toulousaines masquées et armées de battes, de tiges de fer, de masses et même de pioches défoncer les vitrines du centre-ville pour piller les magasins. Des jeunes cagoulés ressortaient en riant avec des téléphones portables, des baskets ou des consoles de jeu, certains prenaient même des selfies face aux devantures en exhibant leur butin. Il a dû se frayer un chemin entre les bandes de pilleurs, les voitures incendiées, les gaz lacrymogènes et les CRS qui tiraient des grenades assourdissantes à l'aveuglette.

Mon père ouvre une autre bouteille de vin et ressert tout le monde en rappelant le contexte de la révolution française de 1789.

– La violence était inévitable. En Mai 68 aussi, il a fallu se battre, il y a eu du sang, il faut en passer par là sinon personne t'écoute !

– T'as raison Papa, lui dis-je pour l'encourager. Et tu lui ferais quoi à Macron, une fois à l'Elysée ?

– Procès sur la place publique ! Application immédiate de la sanction ! Ah ah ah ah !

Ma mère est excédée :

– Stop ! Pas le soir de Noël ! Ne recommence pas avec ces histoires de guillotine ! Pas ce soir !

Je demande :

– Pourquoi tu dis ça, Maman ? Il t'en parle souvent, de la guillotine ?

– Tous les jours ! Tous les jours, il en parle !

– Eh oui, rétorque mon père en ricanant, la guillotine ! On lui coupe la tête, au roi, comme ça celui d'après il fera bien gaffe à pas trop nous faire chier !

Je me ressers un verre de vin que je vide d'un trait avant d'ajouter :

– Moi je trouve que c'est pas suffisant, la guillotine. Le concept est daté, c'est du réchauffé. Si tu veux marquer les esprits, il faut frapper plus fort.

– Et tu lui ferais quoi, toi ? me répond mon père étonné.

– On peut changer de sujet ? demande ma mère. S'il vous plaît ?!

– Je vais te dire ce que je lui ferais. Dans un premier temps je l'expose nu, pieds et poings liés sur une place publique avec autorisation à chaque Français qui le souhaite de lui cracher dessus, de le frapper jusqu'au sang, de lui pisser sur la tête ou de lui chier dans la bouche. Une fois que c'est fait, je l'empale en lui enfonçant dans le cul un piquet arrondi afin de ne pas le tuer de suite, je lui mets un walkman sur les oreilles avec l'intégrale de Boulevard des Airs en boucle et je le regarde crever comme une merde en lui jetant des cailloux. Je laisserai son cadavre sécher en haut du piquet en attendant que les

corbeaux de l'apocalypse finissent de lui bouffer les globes oculaires. Ah ah ah ! Et j'en ferai un clip pour une de mes chansons !

Tous les trois ont arrêté de mâcher et me regardent sans rien dire.

– Quoi ? T'es pas d'accord, Papa ? Tu préfères lui ouvrir le ventre de haut en bas et y verser une bouteille de Destop ?

Je me ressers du vin.

– C'est quoi ces conneries ? tonne mon père. Je parle de justice publique, pas de trucs de psychopathes, les Gilets jaunes c'est pas le Silence des Agneaux !

– C'est bien pour ça que votre mouvement patine. C'est parce que vous êtes trop mous.

– Mous ? J'ai 40 ans de luttes sociales derrière moi ! Tu crois que tu vas me faire la leçon ? Tu fais quoi, toi, pour changer les choses ?

– Je peux te dire que je fais beaucoup de choses pour le futur.

Je finis mon verre et ré-ouvre une bouteille avant de me servir à nouveau. À présent je suis saoul, lancé à toute allure dans le wagon de la connerie.

– Toi ? Toi, tu fais des trucs pour le futur ? Ah ah ah ! N'importe quoi ! s'exclame mon père.

– Oui, je t'assure que je fais en sorte de préparer mon avenir. Pourquoi ça te fait marrer ?

– Et tu fais quoi ? Je t'ai jamais vu dans une manif, jamais de syndic, jamais d'engagement, t'as jamais voté ! T'en fous pas une ! Tu travailles pas, t'as pas de gosses ! Tu prépares l'avenir ? En faisant de la musique que personne n'écoute et des concerts où personne ne va ?

– Stop, arrêtez, ça suffit ! crie ma mère au bord des larmes. Stop !

– Non, dis-je à mon père, ma musique on s'en fout, ma musique c'est du passé, maintenant la donne a changé parce qu'on va tous crever tu comprends ? ON VA TOUS CREVER ! Très bientôt on va crever ! TOUS ! Alors qu'est-ce que ça peut foutre, ma musique, hein ? Qu'est-ce que ça peut foutre de pendre Macron et de lui enfoncer un feu d'artifice allumé dans le cul ? Rien, ça changera rien, même si il rajoute 2 000 euros à tous les salaires ça changera pas le fait qu'on va tous crever, TU COMPRENDS OUI OU MERDE ? Me fais pas chier avec tes histoires de guillotine, OK ? C'était de la branlette, ça, comparé à ce qui nous attend !

Mon père me regarde stupéfait avant de rugir :

– Comment tu me parles, espèce de petit con ? C'est quoi ces conneries ? T'es un prophète de malheur, toi maintenant ? Ça m'étonne pas, tiens ! Toujours à nous faire chier celui-là !

Ma mère pleure en se cachant le visage dans les mains, mon frère n'ose rien dire et je continue à me verser du vin alors que je sens que j'ai déjà du mal à articuler.

– C'est pas des conneries, Papa. Renseigne-toi un peu, tout va se casser la gueule. Je me prépare à survivre.

– À survivre ?

Il semble tellement surpris qu'il se calme un peu.

– Oui, à survivre. Je me prépare à affronter la fin des temps.

Ma mère me regarde incrédule, des larmes coulent de ses yeux grands ouverts et font baver son mascara. Mon père, aussi alcoolisé que moi, ne veut pas lâcher le morceau.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Survivre ? Mais apprends déjà à vivre, oui ! Commence par travailler, avant de vouloir survivre ! T'es même pas foutu de vivre sans les aides sociales et tu te prépares à la survie ? Tu te rends compte que tu racontes n'importe quoi ? La survie ? Assisté ! Feignant !

Dans mon crâne, je sens comme un bouchon qui saute sous l'effet de la pression. Je hurle :

– Ta gueule ! Ferme ta gueule ! FERME TA GRANDE GUEULE DE MERDE !

J'attrape mon assiette et la jette de toute mes forces en direction de mon père, elle se brise contre sa main qu'il a mis en protection devant son visage, il crie et du sang se met à couler sur la table. Un flot d'insultes ininterrompu sort de ma bouche, accompagné d'une pluie de crachats et de postillons.

– Toi, t'es un feignant ! Un *vrai* feignant ! CGT de merde ! Syndic de mes couilles ! Manif de pédales ! Tu veux changer le monde en jetant des œufs sur la police ? Collabo ! T'auras l'air d'une merde avec ton syndic de merde quand la planète va nous péter à la gueule ! C'est la fin du monde ! LA FIN DU MONDE ! Enlève un peu la merde que t'as dans les yeux ! Tu fais chier ! TU FAIS CHIER ! »

D'un seul coup, la colère retombe. Comme l'autre fois avec Lucie. Mon père me regarde terrifié, il tient sa main blessée d'où le sang continue de couler. Ma mère est figée sur sa chaise, mon frère me frappe vaguement sur l'épaule en me criant de me calmer et le chien aboie dans ma direction. Tout devient mou autour de moi, le plafond commence à s'ouvrir pour laisser place à une voie lactée rouge-sang. Merde. Encore des visions. Faut vite que je me m'en aille avant que ça dégénère encore plus. Sans rien dire, j'attrape mon manteau, fonce dehors et démarre la voiture en direction de chez moi. Sur le trajet, des flashes de quelques secondes éclairent la nuit pour révéler des scènes où des anges tombent du ciel avec les ailes en feu et le visage en charpie. Sur le pont de l'avenue de la Marne, l'Adour est pourpre et m'appelle en me suppliant de venir mêler mon sang au sien. Je résiste, rentre chez moi et finis par me calmer au bout de quelques minutes en caressant le

chat. Je m'endors tout habillé devant BFM TV qui diffuse en boucle les images d'une tempête en cours dans les Landes. Le bilan fait déjà état de treize morts et plusieurs dizaines de disparus.

Le samedi, jour de Noël, je me réveille habillé devant BFM TV restée allumée toute la nuit. Bruce Toussaint commente en direct à l'antenne le drame qui vient d'avoir lieu sur le parvis de la cathédrale de Strasbourg, où un homme s'est mis à tirer dans la foule à l'heure de la messe. Les yeux encore endormis, je vois une femme, témoin de la scène, raconter ce qu'elle a vu : à l'heure où les fidèles allaient rentrer dans la cathédrale pour assister à la messe de Noël, un type est sorti de nulle part en criant « *Allah Akbar !* » et a ouvert le feu, faisant 14 victimes et 23 blessés dont 7 graves. Il s'est ensuite enfuit à bord d'une Volkswagen blanche et la police, à l'heure qu'il est, n'aurait pas encore retrouvé sa trace.

Ma mère m'a laissé un texto pour savoir si j'étais bien rentré et me dire qu'elle est très inquiète. Je lui réponds que je vais bien et lui demande des nouvelles de mon père, elle m'apprend qu'ils ont fini la soirée aux urgences et qu'il a fallu lui poser des points de suture sur la main. Je me confonds en excuses et lui promets de donner des nouvelles rapidement.

Sur BFM, j'apprends que les Gilets jaunes ont décidé de ne pas se mobiliser ce samedi, c'est la trêve de Noël, ils se sont mis d'accord pour que l'acte V ait lieu le samedi d'après,

lendemain du réveillon du Nouvel An, et les commentateurs redoutent que les choses dégénèrent dès la nuit de vendredi à samedi.

Malgré tout, quelques bandes de pilleurs galvanisés par les derniers événements sont allés casser des vitrines sur les Champs-Élysées le soir de Noël, dans l'espoir de récupérer un iPhone ou un MacBook. Sans la possibilité de se dissimuler dans la foule, ils se sont faits rapidement interpeller par la police et ont terminé leur périple en GAV dans les geôles du 8ème arrondissement.

Je ressens un grand vide s'abattre sur moi. J'envoie un texto à Lucie pour lui souhaiter un joyeux Noël et prendre des nouvelles, elle est partie passer trois jours en Corse avec sa famille dans la maison de ses grands-parents. Elle me répond que tout va bien et qu'elle passera me voir demain, dès son retour. Dans la cuisine, je coupe deux oranges que je presse pour me faire un jus et je grille deux tranches de pain avant de les tartiner de beurre et de confiture de figue. Envahi par une sensation de mal-être grandissante, je prends le sachet de coke acheté à Arnaud et me verse à même la table une petite pyramide de poudre. Je découpe un morceau de papier sur un avis de la CAF qui traîne, le roule pour m'en faire une paille et sniffe le tas en quatre fois, deux doses par narine, puis je penche ma tête en arrière en reniflant bruyamment. Je fais la grimace, j'ai les yeux qui pleurent, un fort goût d'essence dans la bouche et je sens couler le produit amer dans ma gorge. Je récupère la poudre qui reste sur la table du bout de mon index et me la tartine sur mes gencives ankylosées. Je me sens un peu mieux, m'allonge sur le canapé et zappe avec la télécommande pour trouver une chaîne musicale. Sur NRJ 12, je tombe sur le clip *Jaloux* de Dadju. Chanteur de R'n'B, Dadju est le frère

biologique de Maître Gims ; il a la même tête que lui et apparaît dans le clip avec les mêmes lunettes de soleil. Au début de la chanson, on le voit sortir d'une Ferrari rouge et rentrer dans un manoir luxueux accompagné d'une bimbo brune siliconée. Il chante qu'il est jaloux, le décor est somptueux, il évolue dans une débauche de montres en or, vêtements haute couture, palmiers et accessoires de luxe. Il chante :

*« Ma chérie tu es jolie
Avec un corps impoli
Les hommes sont sans pitié,
Interdit de les approcher »*

Dans son clip à 70 millions de vues sur YouTube, le jeune chanteur explique à sa femme qu'il lui interdit de s'approcher des hommes car ils sont sans pitié. Il me rappelle un rappeur avec qui je faisais de la musique et qui interdisait à sa copine de traverser la cité toute seule pour ne pas que des mecs puissent la regarder.

J'espère que Dadju a pensé à mettre à sa femme un niqab intégral pour être sûr que personne ne la mate.

*« Mon bébé tu es le mien,
T'es la femme de quelqu'un
C'qui brille sur ta main
Veut dire que tu m'appartiens »*

Il considère sa femme comme un objet qui lui appartient, il s'adresse à elle comme si elle était complètement débile, il lui dit en substance : « Regarde l'alliance pétasse, ça veut dire que tu es à moi, alors reste au pied ». Il continue en lui donnant des ordres sur le mode impératif :

*« Sois pas naïve, non,
Méfie-toi de tout, de tout et de tout le monde
En commençant par le sexe opposé »*

Dadju se livre et nous apprend qu'il est totalement paranoïaque, qu'il se méfie de tout et qu'il veut transmettre ses névroses à sa meuf.

*« Oui j'ai fait du mal
À je ne sais combien de femmes
Et j'ai peur que tu deviennes
Mon retour de flamme »*

On y est, Dadju nous explique l'origine de son sentiment de persécution : il a brisé des cœurs à la pelle, il a baisé toutes les connasses des boîtes de nuits parisiennes juste parce qu'il est le frère de Maître Gims, et maintenant qu'il a trouvé la perle rare il a peur que le cosmos se venge et ne le fasse souffrir à son tour. La fille du clip semble s'en foutre, elle se dandine en souriant et en fermant les yeux pendant que Dadju, chemise entre-ouverte, exhibant chaînes, bracelets, bagues et montres en or, chante qu'il est jaloux en tendant les mains vers le ciel. La fille est très belle, malheureusement sa poitrine gonflée de silicone gâche l'ensemble de sa beauté naturelle : elle arbore sous un décolleté plongeant deux gros obus immobiles, figés, sur lesquels sa peau semble tendue et prête à se fendre. Dadju continue de s'agiter dans tous les sens, poursuivant sa psychothérapie en pleurant :

*« Si je t'aime, je suis jaloux
Quand j'aime, je suis jaloux »*

OK, on avait compris, il est jaloux. Si tu es sa femme, un conseil : ne parle pas aux hommes, ne t'en approche pas, il te l'a interdit, si tu le fais quand même tu risques de te prendre des beignes dans la gueule mais ne t'inquiète pas, après il te fera une jolie chanson à 200 millions de vues pour te dire qu'il est violent mais que ce n'est pas de sa faute : « Oh bébé je suis jaloux, je te frappe car je t'aime, yeah oh yeah... ».

La musique, les mélodies, la voix, les traitements d'effets, le mixage et les instruments utilisés semblent être un mélange de tous les tubes à succès de ces dix dernières années. Je pense que Dadju dispose du même logiciel diabolique que Boulevard des Airs pour composer ses chansons.

Perché sur le rebord de la fenêtre, le chat joue avec une mouche : il lui a arraché les ailes et la regarde en train d'agoniser entre ses pattes.

Le lendemain, j'appelle Denis et lui demande si je peux passer le voir. Il me donne rendez-vous chez lui en fin d'après-midi. Denis a repris il y a quelques années la bijouterie de ses parents, il a une formation en joaillerie, il est connu des cambrioleurs pour acheter des bijoux volés qu'il remet sur le marché après les avoir transformés. Il est également guitariste dans un groupe de reggae local, c'est comme ça que je l'ai rencontré et qu'il m'avait expliqué sa combine.

Denis me reçoit dans son appartement qui surplombe la place Verdun. Il est rasé de près, porte un costume sur-mesure Boss, des mocassins Moreschi et une Breitling au poignet ; quand il ouvre la porte, j'entends la sono cracher du ragga dancehall à plein volume et une odeur fraîche de marijuana envahit le couloir. On s'installe au salon et il fait couler deux tasses de café.

« J'ai un stock de bijoux à vendre, tu veux y jeter un œil ?

– Fais voir.

Il s'installe à son bureau, allume la lampe, rapproche la loupe fixée au plan de travail par un bras métallique et ouvre la boîte en fer dans laquelle j'ai mis les bijoux des Delmas. Il les examine longtemps sans rien dire. À vue de nez, il doit y avoir une quinzaine de bagues, quelques chevalières, une dizaine de broches et une vingtaine de colliers de toutes tailles, toutes

sortes, avec ou sans pendentif. Il y a aussi plusieurs paires de boucles d'oreilles et un petit écrin avec une douzaine de pierres de tailles variables. Pendant qu'il fait son expertise, je parcours du regard l'intérieur du salon : matériel hi-fi haut de gamme, home-cinéma, meubles design et objets de luxe. Son petit business a l'air de bien fonctionner. Après un long moment, il éteint la lampe et vient me rejoindre sur le comptoir qui borde le coin cuisine où je finis ma tasse de Nespresso.

– Joli butin. Quelques pièces plutôt rares. Je t'en offre 8 000.

8 000 ! Je n'en crois pas mes oreilles. Je m'attendais à ce qu'il m'en propose 500 maximum. Je gagne d'un coup l'équivalent de quatre allers-retours à Malaga.

– Vendu.

Il disparaît avec les bijoux dans le couloir et revient quelques instants plus tard avec une liasse de billets de 100 que je range sans recompter dans la poche intérieure de ma veste. Je lui demande :

– À quel rythme tu tournes ? Si je t'amène une boîte de bijoux comme ça tous les jours, tu l'achètes ?

– Non, je fais gaffe à pas être trop gourmand, et puis ça me demande beaucoup de boulot. Là, j'ai deux mois de travail de transformation qui m'attendent, en plus du taf à la bijouterie. (Il réfléchit...) Je peux rien te promettre, mais passe me voir quand même si t'as des pièces à écouler.

– J'y manquerai pas. Je pensais pas que ces conneries pouvaient valoir aussi cher.

– Le matos qu'on m'amène, c'est la loterie. Ça peut être du toc comme ça peut atteindre des sommes que t'imagines même pas. »

Il refait couler deux tasses de café puis ouvre une boîte en cuir contenant des grandes feuilles à rouler, des filtres en

carton, un bocal d'herbe et un *grinder* ; il roule un joint pur avec une herbe vert fluo, tire deux bouffées et me le passe en toussant. La weed est très forte, elle attaque tout de suite la gorge et je tousse à mon tour. Il me raconte que c'est une variété qu'il a mise au point lui-même, il fait des croisements dans une pièce consacrée à la culture de la *ganja* chez l'un de ses amis ; celle-ci est une bombe issue d'un croisement entre une indica afghane et une sativa thaï. Le mélange est surprenant, le goût est caractéristique des sativas et évoque le citron, les agrumes et la pisse de chat tandis que l'effet, soporifique et physique, rappelle la puissance du coup de boule des variétés indicas. J'essaie de calculer combien je gagnerais si j'arrivais à trouver un équilibre entre cambriolages et contrebande, mais mon esprit embrumé par les vapeurs d'herbe ne me laisse aucune chance de me concentrer.

Sur le chemin du retour, Lucie m'appelle et on se retrouve le soir chez moi. Je lui donne son cadeau et elle m'offre un livre sur les œuvres du street-artist Nychos. Après avoir mangé des pâtes et une boîte de maquereaux à la moutarde, on a regardé *Les Beaux Gosses* de Riad Satouf sur Netflix en fumant de l'herbe. Entre deux bouffées, Lucie me demande :

« Tu pourrais me prendre un peu de beuh si je te laisse un billet ? Tu comptes voir Arnaud bientôt ?

– Ouais OK, tu veux quoi ?

– Cinq ou dix grammes, juste pour avoir de quoi fumer le soir en rentrant du boulot.

– OK. Je te l'avancerai, pas besoin que tu me laisses des sous. »

Quand je l'ai rencontrée, elle ne fumait que le soir, très rarement. Depuis quelques semaines, je la vois s'envoyer des

jointes en pleine journée sans avoir l'air trop défoncée. Ma consommation de dope aussi a explosé, il faut que je lève le pied, je dois garder la tête froide si je ne veux pas perdre le contrôle.

Après *Les Beaux Gosses*, on a regardé un nouveau film sur Netflix, *Bird Box*. Lucie m'a raconté que l'une des vendeuses de Celio a disparu depuis dix jours, son mari et sa famille sont très inquiets et la police n'a aucune piste. On est partis au lit vers minuit et on a fait l'amour de façon froide et mécanique, comme si on y était obligés. Quand j'ai regardé son sexe en enlevant sa culotte, j'ai vu la réalité s'ouvrir le long de sa fente verticale, comme une feuille de papier que l'on aurait déchirée, et des millions d'insectes sont sortis d'entre ses cuisses en grouillant, rampant et bavant.

Marc m'appelle mardi pour me dire qu'il passera chez moi en début d'après-midi. En attendant qu'il arrive, je m'amuse à suivre les déplacements d'Arnaud sur mon téléphone. Il n'arrête pas de faire des petits trajets dans Tarbes et sa périphérie : le point rouge représentant le traceur sur mon smartphone s'immobilise à chaque fois dix ou vingt minutes avant de repartir. Il doit être en train de visiter ses clients pour leur livrer de la dope, la période de fin d'année est celle où les dealers ont le plus de travail.

Marc arrive à 14 heures. En un quart d'heure, il m'apprend à me servir de la kalach : insérer les munitions, monter et démonter le chargeur, retirer le cran de sécurité et tirer. Puis il me dit qu'il faut aller chercher une cargaison jeudi à Toulouse, mêmes conditions que la dernière fois. Je lui réponds qu'il peut compter sur moi. Quand il s'en va, je sors en même temps que lui pour aller faire un tour en ville, peut-être passer à la librairie pour m'acheter une bande dessinée.

Sur le trajet, je rencontre Antoine et on boit un café ensemble à la terrasse du Moderne. On s'est connu au lycée et on habitait proches l'un de l'autre lorsqu'on faisait nos études à Toulouse ; il était passionné de graffiti « vandale » et parcourait la ville de nuit pour recouvrir les trains, les métros et

tous les murs possibles de sa signature à la bombe de peinture. Avec son *crew*, il traversait l'Europe pour exécuter des missions de vandalisme, ils élaboraient des plans complexes pour taguer certains endroits réputés extrêmement difficiles. Les graffeurs qui réussissaient à recouvrir, par exemple, le métro de Barcelone ou celui de Toulouse, imprenables selon la légende, jouissaient d'une reconnaissance éternelle dans le milieu. Aujourd'hui, Antoine est devenu éducateur. Lui qui était un champion du vandalisme explique à présent aux jeunes délinquants qu'ils doivent respecter la loi. Il m'apprend qu'il est père de deux petits garçons, il semble ravi et je me force à le féliciter. J'affiche un sourire hypocrite en faisant semblant de l'écouter me parler de ses gosses, alors qu'au fond de moi je me demande s'il sera capable, lorsque la guerre et la faim nous auront tous rendus fous, de tuer ses enfants pour les manger. Avant de tuer sa femme pour la bouffer aussi. On se quitte en se promettant de s'appeler bientôt et je gagne la librairie.

Dès l'entrée, je ne peux pas y échapper : le nouveau Houellebecq est sorti, il s'appelle *Sérotonine* et il est vendu 22 euros aux éditions Flammarion. Sans aucun doute *le* grand carton littéraire de cette fin d'année. Il serait impensable pour une librairie de ne pas le mettre en évidence, il y a ici une pile de 30 ou 40 exemplaires sur un présentoir et je ne serais pas surpris d'apprendre qu'il y en a encore une palette entière dans la réserve. Je n'ai jamais réussi à lire un seul des bouquins de Houellebecq. Pire : je crois bien avoir lu *Les particules élémentaires* mais je n'en ai absolument aucun souvenir. J'ai l'impression qu'il dispose lui aussi d'un logiciel de création diabolique, le même que Boulevard des Airs et Dadju. Je pense que Houellebecq – et il serait sûrement d'accord avec moi – est un corbeau de l'apocalypse. Il raconte que la réalité prend

forme sous sa plume, je l'ai entendu affirmer plusieurs fois en interview qu'il a vu se produire des événements qu'il avait décrit à l'avance de façon très précise dans ses livres. Je pense qu'il ne croit qu'à moitié à ses conneries : c'était pratique de dire ça au moment de la promotion de son roman de 2015, *Soumission*. Il s'en est servi pour annoncer la guerre civile en France, foutre la trouille à tout le monde et vendre un max de bouquins. Puis il a dû se prendre à son propre jeu et croire vraiment qu'il est un dieu capable d'écrire le futur, il a fait un livre titré *Sérotonine*, le nom de l'hormone du bonheur, en espérant sûrement devenir heureux grâce à ce nouvel évangile, et hop, premier tirage à 320 000 exemplaires.

Au rayon BD, je trouve l'intégrale d'*Adrastée* de Mathieu Bablet que j'achète aussitôt ; j'ai découvert cet auteur l'an dernier avec le magnifique *Shangri-La*, puis j'ai été conquis à la lecture de *La Belle Mort* en voyant son habileté à créer, d'un album à l'autre, des univers complètement différents.

Sur le chemin du retour, je passe devant l'hôtel où j'ai fait mon braquage raté et je regarde en direction du comptoir pour voir s'il reste une trace de sang sur le marbre. Je suis étonné de constater que l'évocation de la femme que j'ai tuée ne me fait ni chaud ni froid. Je pense à la raison pour laquelle je fais tout ça, je pense à ma survie et au confort que j'aurai bien mérité quand tout le monde sera en train de crever en hurlant à l'aide.

L'espace d'un instant, j'ai même l'impression d'être heureux. J'ai dû libérer sans faire gaffe une dose de sérotonine.

L'aller-retour à Toulouse s'est déroulé comme le premier, sans incident. Les serbes qui ont chargé le camion étaient les mêmes que la dernière fois et j'ai emprunté la même route au retour, via Saint Gaudens et Montréjeau. Sur les ronds-points, je me suis rendu compte que la mobilisation des Gilets jaunes ne faiblissait pas. Marc m'avait prévenu : pour être tranquille, il suffit de placer un gilet jaune en évidence sur le tableau de bord et ils te laissent passer. Sinon, ils peuvent bloquer ton véhicule le temps qu'ils veulent ou jusqu'à ce que tu enfiles un gilet. Sur le retour, j'écoutais le ministre de l'intérieur Christophe Castaner expliquer sur France Info que ce mouvement de revendication était en train de s'essouffler. Puis il a rappelé que le terroriste de Strasbourg n'a toujours pas été retrouvé, et dans ce contexte il exhortait les Français à ne pas se rendre à Paris pour la manifestation prévue le samedi, invoquant des mesures sécuritaires. Soit ça l'arrange, soit les méthodes ont changé depuis les attentats de Charlie Hebdo où tout le peuple était invité par le gouvernement à défiler dans les rues afin d'afficher son unité.

Au retour, je vois la BMW des serbes garée derrière la guérite. Après avoir récupéré mes 3 000 euros, je leur demande en anglais s'ils peuvent me vendre d'autres armes. La

conversation est difficile à cause de leur accent et de mon manque de connaissance dans le domaine des flingues, je finis par leur montrer sur mon Samsung ce que je souhaite acheter grâce à Google Images : deux pistolets-mitrailleurs et un fusil de précision, plus des munitions. Ils parlent entre eux puis le plus jeune tapote sur son smartphone avant de me montrer l'écran : 6 000.

« Ok. When ?

À nouveau, ils discutent en serbe puis s'adressent à Marc qui me dit :

– Mercredi prochain il y a un trajet à faire, à Perpignan cette fois-ci. Toujours 3 000. Tu pars d'ici à 10 heures et au retour ils te livrent ta commande.

– Ça me va. »

Sur le trajet pour rentrer chez moi, j'allume France Inter et tombe sur le flash info. Un déluge localisé dans le Gard a fait gonfler les cours d'eau et les inondations ont provoqué la mort de 45 personnes, plusieurs dizaines de riverains sont encore portés disparus. La pluie continue de tomber, l'électricité est coupée, des zones entières sont inaccessibles aux secours et les autorités craignent que ce bilan provisoire ne s'alourdisse d'heure en heure.

Bonne année

Vendredi, c'est le réveillon du Nouvel An. Je ne voulais pas sortir mais Lucie est passée chez moi après son boulot et m'a traîné au Celtic pour voir le concert d'un groupe de rock nommé Junkyards Birds. On y est dès 19 heures, je commande deux pintes et on s'assoie en attendant que les musiciens débutent. Lucie me demande :

« T'as vu Arnaud au fait, t'as pensé à moi pour la beuh ?

– Non, pas encore, j'ai été pas mal occupé. Je t'en dépannerai un peu en attendant, si tu veux.

– T'étais occupé ? Tu faisais quoi ?

– Des courses, des trucs comme ça. Des papiers.

Je suis nerveux, j'ai envie de partir, je ne me sens pas d'humeur à écouter un concert de rock. Lucie s'aperçoit de mon irritation et me demande :

– Y a un truc qui va pas ?

– Non, ça va. Je suis juste un peu crevé.

– Tu crois pas que ça nous ferait du bien de passer du temps ensemble ? On pourrait partir en week-end quelque part, qu'est-ce que t'en penses ?

Je baisse les yeux. Putain ça y est, c'est reparti pour un tour : hier elle voulait un gosse, aujourd'hui elle veut des vacances, qu'est-ce que ça va être demain ? Un contrat de mariage ?

– C'est pas trop le moment, je suis à court de fric. Attends-moi, je vais pisser.

Je pars aux toilettes, ferme la porte à clef et reste quelques minutes debout à regarder les chiottes sans penser à rien. Au bon d'un moment, je tire la chasse et je rejoins Lucie. Je lui demande :

– Et ton boulot, au fait ?

– Toujours pareil. Je vais bientôt arrêter.

– Ah bon ? Tu m'as rien dit ?

– Parce que tu me dis tout, toi ?

– Ça veut dire quoi, ça ?

– Rien de plus. Je cherche un autre taf, dès que je trouve je me barre de chez Celio.

– C'est le mieux.

– J'ai besoin de changement. »

C'est bien le genre de phrase que je déteste : *j'ai besoin de changement*. Tu verras, dans pas longtemps, quand tu seras obligée de manger ta merde pour tromper la faim si tu ne regrettes pas d'avoir eu du *changement*.

Je ne sais pas si c'est à cause de la dope, mais je suis complètement paranoïaque, j'interprète chaque mot ou chaque regard comme une attaque personnelle, je suis constamment en train d'alterner les montées et les descentes de coke et ça me rend totalement dépressif.

Je vide ce qu'il me reste de bière et repars commander deux pintes. Quand je reviens, Lucie discute avec le type qui a une coiffure en forme de palmier, je pose les bières sur la table et personne ne me calcule. Le gars me dit à peine bonjour, il parle avec Lucie d'un truc qui a l'air super marrant, il fait des grands gestes, elle est ravie, elle rigole, elle sourit, et c'est là que je m'aperçois que je ne l'avais pas vue sourire depuis des lustres.

Avec moi elle fait la gueule, alors qu'avec ce grand dadais qui ressemble à Tahiti Bob elle est radieuse. Je bois ma pinte rapidement en les écoutant parler d'un groupe dont je n'ai pas compris le nom et je me lève en prétextant un besoin urgent. Je sors du bar, j'éteins mon portable et rentre directement chez moi.

À minuit, je suis sur France 2 en train de regarder Patrick Sébastien. Après avoir embrassé ses invités en leur présentant ses vœux, il se met à chanter l'un de ses tubes, entouré de dizaines de filles aux seins nus. Je me dis vaguement que je pourrais finir ma soirée sur Pornhub mais je préfère finalement éteindre la TV et partir me coucher au bout de quelques minutes. Je m'approche du chat en train de dormir sur mon oreiller, lui fait un gros bisou entre les deux oreilles et lui souhaite une bonne année en lui grattant le dos.

Paris sous les bombes

Le lendemain, premier jour de l'année, j'écoute mon répondeur en buvant un mug de café. Lucie m'a laissé trois messages : dans le premier, elle me demande où je suis passé ; dans le deuxième elle a l'air paniquée et me dit de la rappeler car elle est très inquiète, et dans le troisième elle me dit avec une voix chargée de haine que Jean-Louis m'a vu partir, qu'elle est passée devant chez moi et qu'elle a vu de la lumière, que je suis un gros connard et que ce n'est pas la peine que je la rappelle. J'ai deux autres messages, ma mère et mon frère qui me souhaitent une bonne année. Je ne réponds à personne et j'allume BFM TV : les premiers Gilets jaunes sont descendus dans les rues dès les coups de minuit et ont progressivement envahi les Champs-Élysées ; des groupes organisés se sont joints à eux, munis de masques à gaz, battes de base-ball, frondes et boules de pétanque ; ils ont dressé les premières barricades et allumé les premiers incendies dès cinq heures du matin. Ils ont résisté aux charges de la police, reconstruisant immédiatement les barricades dès qu'elles étaient détruites, certains déterraient même des pavés à coups de marteau pour les lancer sur les flics. Des bandes de pillards ont profité du chaos pour briser les vitrines des grands magasins des Champs et dérober tout ce qu'ils pouvaient. Pris entre les groupes violents, les casseurs et les flics, les Gilets jaunes ne savaient

plus comment réagir. Quand le jour s'est levé, les affrontements avaient déjà fait deux morts du côté des manifestants – victimes d'un incendie et d'un tir de grenade de désencerclement en plein visage – et des dizaines de blessés dans les deux camps. C'est dans une capitale déjà perturbée que sont arrivés, en début de matinée, des dizaines de milliers de Gilets jaunes venus de toute la France. Les forces de l'ordre avaient prévu une forte baisse de la mobilisation et n'étaient pas préparés à voir cette marée humaine venue des quatre coins du pays. Les CRS n'ont pas pu tenir leurs positions, ils ont été contraints de reculer et de laisser les Gilets envahir les Champs-Élysées en direction du palais présidentiel. À midi, le chaos était total, les nuages de lacrymogènes donnaient aux images des allures de film de science-fiction ; parfois, un type habillé de noir, masque à gaz, lunettes de ski et casque sur la tête surgissait de la brume épaisse pour balancer un pavé ou un cocktail Molotov sur les CRS, avant de repartir en plongeant dans le brouillard.

Je laisse BFM TV allumée et je mets sur mon PC le Facebook Live du reporter de Brut : smartphone à la main, le journaliste se situe en plein cœur de l'action et retransmet tout en direct. Vers 13 heures, on apprend qu'il y a un mort du côté des forces de l'ordre et un quart d'heure plus tard tout bascule : d'un coup, le journaliste de Brut, coincé entre CRS et manifestants, se fige et on entend des rafales de fusils en provenance du côté des Gilets jaunes. Le reporter prend peur et s'enfuit, on entend encore des rafales suivies d'une détonation énorme. Quelques secondes plus tard, BFM annonce qu'un attentat vient d'avoir lieu, la scène s'est déroulée juste en bas de leurs locaux situés sur les Champs-Élysées, ils étaient en train

de filmer les manifestants et ont toutes les images de l'attaque, pour l'instant ils ne diffusent rien, ils disent qu'un type a vidé plusieurs chargeurs dans la foule des Gilets jaunes avant de se faire sauter à l'aide d'une ceinture d'explosifs. Ils ne passent pas d'images à l'antenne, trop *gore*, ils évoquent un cratère dans le bitume bordé de cadavres, avec des giclées de sang sur plusieurs dizaines de mètres et des membres déchiquetés, projetés par le souffle de la déflagration et éparpillés sur les premières victimes tombées sous les balles. Je regarde le PC, le mec de Brut est toujours en direct, il est parti se réfugier derrière le cordon de CRS et cherche à savoir ce qu'il s'est passé. Trois détonations retentissent à quelques secondes d'intervalle en provenance d'un quartier voisin. La confusion est totale, on entend encore des rafales de fusils qui semblent plutôt proches et quatre ou cinq détonations de plus. Une poignée de secondes plus tard, la journaliste totalement paniquée de BFM TV annonce avec une voix tremblante que cinq attaques ont eu lieu en même temps à Paris. Des commandos-suicide ont fait un carnage à cinq endroits différents : les Champs-Élysées, la Butte Montmartre, la Tour Eiffel, la Cathédrale Notre-Dame et la Gare du Nord. Les terroristes ont profité du chaos ambiant dû à la crise sociale des Gilets jaunes pour mener des attaques synchronisées et les conséquences sont désastreuses. Le mode opératoire était visiblement le même pour chaque attaque : un ou plusieurs hommes mêlés à la foule sortent un fusil d'assaut, vident deux ou trois chargeurs et se font sauter au milieu des civils. La connexion Facebook Live de Brut est coupée.

Vers 15 heures, les autorités communiquent un premier bilan : 84 morts et une centaine de blessés. À 20 heures, le bilan officiel est passé à 157 morts et 250 blessés.

Mercredi, je fais l'aller-retour à Perpignan sans encombre. Même scénario sur d'autres routes, avec d'autres hangars et d'autres serbes. L'autoroute qui mène à Perpignan est bordée d'éoliennes et je me demande pourquoi on s'obstine encore à construire ces installations coûteuses alors qu'on sait que le monde s'effondrera bien avant que les énergies renouvelables puissent devenir rentables. Sur le retour, j'écoute une émission consacrée à l'écologie : Emmanuel Moreau interroge les auditeurs de France Inter sur leurs propres engagements. Un type appelle, il explique qu'il est retraité et qu'il voyage en avion toute l'année autour du globe, il dit qu'il voudrait s'engager pour la sauvegarde de l'environnement, il est conscient que l'avenir de ses enfants et petits-enfants est en jeu, il trie ses déchets et fait du compost mais il n'est pas prêt à faire moins de trajets en avion car il aime ça, il estime qu'il a travaillé toute sa vie, qu'il a mérité de voyager et que ça n'est pas normal qu'on lui demande, encore une fois, de faire des efforts.

En rentrant à la casse, les serbes me remettent un sac de sport avec deux Uzi, un fusil à lunette et des boîtes de munitions. Je leur donne 3 000 euros, 6 000 pour les armes moins les 3 000 que je viens de gagner et je rentre chez moi en écoutant l'album *Computer Love* de Zapp & Roger. Une fois à

l'appartement, je me familiarise avec les flingues, au fond ce n'est pas si compliqué, une fois que t'as compris comment ça fonctionne tu peux te débrouiller avec un peu tous les modèles. Lumière éteinte et volets entre-ouverts, j'essaye la lunette du fusil de précision en visant les passants par la fenêtre qui donne sur la rue.

Je me sens las, vendredi je dois faire un aller-retour à Malaga avec Nabil, j'ai à peine la journée de demain pour récupérer. Je réfléchis : au final le cambriolage des Delmas m'aura rapporté 20 000 euros ; 12 000 en cash et 8 000 en bijoux. Il me faudrait faire dix voyages à Malaga pour gagner autant, dix fois 24 heures de route chargé à bloc de tabac de contrebande, ou sept livraisons avec les serbes au volant d'un fourgon plein d'armes avec le risque de passer la fin du monde derrière les barreaux. Alors que chez les Delmas, ça m'a juste pris une heure, plus un peu de repérage la veille. J'ai dû avoir la chance du débutant, ça m'étonnerait que je retrouve aussi facilement un tel butin dans la première baraque venue, mais malgré tout je dois pouvoir trouver un moyen d'améliorer mon rendement. Je repense à l'hôtel et au crâne de la vieille fracassé dans sa flaque de sang, je sais que si je veux beaucoup d'argent je vais devoir recourir à la violence, ça ne m'effraie pas, je me sens prêt à me battre pour mériter ma survie.

Je mets l'album *Cabbage Alley* des Meters et me prépare un tas de coke à même la table que je sniffe en cinq ou six fois, puis je me sers un verre de Chartreuse. J'énumère les options qui s'offrent à moi : continuer les livraisons d'armes, de clopes, suivre Arnaud pour repérer où sont ses dealers et tenter de traiter avec eux, reprendre les cambriolages chez les bourges, avec la possibilité de ne rien trouver à l'intérieur. Braquer un

commerce ? Trop aléatoire ; après le fiasco de l'hôtel je n'ai plus envie de prendre le risque de devoir tuer quelqu'un pour cinquante euros. Braquer une banque ? Soit je vais me faire serrer, soit il y aura des systèmes qui rejettent de l'encre sur les billets pour les rendre inutilisables, soit un vigile va me tirer dessus. Braquer la Brink's ? Même chose, je n'ai aucune chance. Alors que faire ? Où trouver de l'argent ?

Je me ressers une Chartreuse et écrase à nouveau un petit caillou de coke. Je trace avec ma carte bleue une ligne énorme que je sniffe d'un coup, je penche la tête en arrière, mon cœur bat la chamade et mes yeux pleurent à grosses gouttes. Quand je me redresse pour attraper le sachet d'herbe, je me rends compte que des gouttes de sang tombent de mon nez sur la table et forment des dessins psychédéliques en se mélangeant aux restes de poudre. Qui détient l'argent ? Chez qui vais-je bien pouvoir me planter avec un Uzi dans chaque main pour faire le braquage du siècle ?

La solution m'apparaît d'un coup, claire, limpide, incontournable, comme une illumination. Je vais prendre l'argent là où il est, directement chez ceux qui brassent des quantités de fric colossales : je vais braquer les trafiquants. J'ai vu la taille des liasses qui sortent des poches des serbes, j'ai vu la quantité de marchandise qu'écoulent Kader et son équipe. J'ai vu les billets de Denis et le train de vie d'Arnaud. Ils sont tous plein de thunes, pourquoi je me ferais chier à bosser pour eux juste pour ramasser des miettes ? Pourquoi j'irais braquer des maisons sans savoir ce que je vais y trouver alors que je sais où je suis sûr de trouver une montagne de pognon ?

J'attrape mon PC pour commander des traceurs GPS, les mêmes que celui que j'ai mis sous la voiture d'Arnaud. J'en commande 5 pour 495 euros, mais au moment de payer j'ai un message d'erreur m'indiquant que la transaction est impossible.

Je vais sur le site de la Banque Postale pour consulter mon compte, il est à -140 euros alors que mon découvert autorisé n'est que de -100. Je regarde le détail des opérations et me rends compte que je n'ai pas reçu mes allocations chômage du mois de décembre. Merde. J'ai oublié le tas de beurre. Je devais lui envoyer un certificat médical, j'aurais pu bidouiller un truc sur Photoshop mais j'ai complètement zappé, maintenant il m'a radié de Pôle emploi et toutes mes allocations sont suspendues. Il a fini par avoir ce qu'il voulait : une personne en moins dans le dispositif de retour à l'emploi. Il aura bien mérité un sucre de son supérieur hiérarchique. Demain, j'irai à La Poste pour mettre 1 000 euros en liquide sur mon compte bancaire et je commanderai les traceurs.

J'envoie un message à Lucie, on ne s'est pas parlé depuis le Nouvel An, quand je suis parti sans rien dire en la laissant seule au Celtic. « *Quoi de neuf ? Ça va ?* » Pas de réponse. Je décide de bosser sur une chanson de l'album, *Crève Dans Ta Merde*, je passe la soirée à tenter d'enregistrer un riff de guitare, je n'y arrive pas, m'énerve et abandonne en me demandant si mettre une chanson qui s'appelle *Crève Dans Ta Merde* à la suite d'une autre ayant pour titre *Sac A Merde* dans un album nommé *J'ai Raté Ma Vie* ne serait pas un peu *too much*.

Changement

Le vendredi, on part en Espagne. Je décide de faire encore quelques livraisons d'armes et de clopes avant de passer à l'offensive, le temps de bien préparer mon coup, d'amasser plus d'argent et de passer des commandes d'armes auprès des serbes. L'aller-retour à Malaga se passe sans problème, Juan nous attendait dans le même camion *Naranjas Ribeira* et on est remontés sans encombre via la même route. Au retour, je me mets sur France Info après avoir franchi les Pyrénées et j'apprends que le double meurtre des jeunes identitaires français dans les Alpes, il y a vingt jours, vient d'être vengé. Je me doutais que la violence allait monter d'un cran mais je ne m'attendais pas à un tel degré de barbarie. Un commando paramilitaire a encerclé un camp de réfugiés caché dans la forêt alpine coté Italie, à quelques kilomètres de la frontière. Ils les ont tous massacrés par balles, hommes, femmes et enfants, puis ils leur ont ouvert le ventre à la machette et ils ont pendu les corps nus, viscères dégoulinants jusqu'au sol, à des arbres sur des centaines de mètres à la ronde. Ils ont incendié le camp de fortune et sont partis. Au-delà de la vengeance, ils veulent marquer les esprits et décourager par tous les moyens les milliers de clandestins qui attendent une occasion de passer en France dans l'espoir de gagner le Royaume-Uni. Le journaliste parle d'un bilan de 48 cadavres décrochés des arbres.

Je bascule sur France Inter et tombe sur un débat animé par Alexandra Bensaïd autour du mouvement des Gilets jaunes : faut-il ou non continuer la mobilisation ? Sur les ronds-points que je traverse depuis que l'on roule du côté français, je vois que certains « Gilets » sont encore déterminés mais la majorité des manifestants a fini par désertier, vaincue par la gendarmerie, le froid et le désespoir de l'impuissance. Sur le plateau de France Inter, les représentants des Gilets jaunes ne sont pas tous d'accord : certains veulent stopper les manifestations, ils disent qu'après les attentats meurtriers de la semaine dernière le risque de faciliter l'action des terroristes est trop grand, il faut selon eux que les forces de l'ordre soient disponibles et non pas empêtrées dans des affrontements stériles avec la population. D'autres, en revanche, affirment qu'il faut continuer à descendre dans la rue, que si on ne le fait pas on laissera la victoire aux groupes terroristes et au gouvernement. Ils parlent ensuite des rumeurs qui veulent que certains Gilets jaunes se seraient constitués en groupes armés, décider à débusquer eux-mêmes les terroristes et à leur faire sauter la cervelle. Certains seraient membres ou proches de membres de la police, ils auraient eu accès à un fichier recensant tous les fichés S du territoire et ils seraient décidés à faire le nettoyage qui s'impose. Est-ce que ce sont les mêmes groupes de l'ultra-droite qui voulaient assassiner le rappeur Médine l'été dernier, et avaient mis au point un plan afin d'empoisonner la viande halal des supermarchés pour face à ce qu'ils appellent le « péril islamique » ? Autour d'Alexandra Bensaïd, les représentants du mouvement des Gilets sont au moins d'accord sur une chose : le mépris dont fait preuve le gouvernement à l'égard du peuple de France n'a plus aucune limite, et d'une façon ou d'une autre il va falloir changer les choses. *Changer les choses...* Bien sûr, je suis d'accord avec

eux, les inégalités sociales se creusent à une vitesse vertigineuse. Des gens qui n'ont plus de quoi manger descendent dans la rue alors que d'autres, ultra-riches protégés par des lois de complaisance votées à tour de bras par le Parlement, les regardent effarés sans comprendre pourquoi des sans-dents sont en train de tout brûler au lieu de dire merci quand on leur jette une poignée de cacahuètes. C'est sûr, il faudrait changer les choses, c'est l'utopie de l'homme depuis la nuit des temps, changer les choses pour améliorer sa condition. C'est un jeu de balancier infini, une fois que le pouvoir est renversé et que les choses ont changé, de nouvelles minorités se créent et réclament à leur tour plus d'égalités. Est-ce que le *changement* signifie pour les Gilets jaunes une simple nouvelle inversion des rôles ? Je ne peux pas m'empêcher de penser que lorsque le *vrai* changement va arriver, celui de la guerre, quand les gens préféreront se jeter par la fenêtre plutôt qu'attendre chez eux que des hordes de sauvages leur arrachent les membres pour les bouffer, ils regretteront peut-être d'avoir réclamé le *changement* en hurlant. Ils se diront en pleurant qu'ils auraient mieux fait de rester chez eux à prier leur dieu de les épargner.

Lundi, vers midi, une alarme se met à sonner sur mon portable : c'est le logiciel du traceur qui me prévient que la voiture d'Arnaud vient de sortir de la zone prédéfinie et s'apprête à passer en Espagne. Je suis ses déplacements sur mon écran en temps réel, si je loupe quelque chose je pourrais de toute façon remonter l'historique du programme, qui enregistre et garde en mémoire tous les déplacements. Il a emprunté la route de Bagnères-de-Luchon et se dirige vers Bosost, première ville du côté espagnol. Bosost est le lieu où se rendent tous les Français à cent kilomètres à la ronde pour faire leurs courses de tabac, d'alcool et de carburant. Une fois sur place, ils profitent aussi des tarifs espagnols pour faire leurs courses alimentaires et ménagères dans les hypermarchés implantés le long de la route. Le coin, qui brasse un flot continu de touristes et de consommateurs, est propice aux trafics en tous genres, légaux ou pas. Juste avant la sortie de la ville, Arnaud tourne à droite, passe la Garonne et s'engage dans une petite rue annexe avant de s'arrêter dans une impasse. Le GPS enregistre précisément l'adresse devant laquelle est stationné le véhicule. C'est donc là qu'Arnaud vient chercher sa dope. Je rentre l'adresse dans Google Street, c'est une zone pavillonnaire, la maison devant laquelle est garée sa Clio est une baraque moyenne de banlieue avec un portail et un petit

jardin. Je pourrais y débarquer en pleine nuit, survolté, à fond de coke, tirer sur tout ce qui bouge et voler l'argent plus la marchandise. Il doit sûrement s'agir d'un squat de clandestins dealers de drogue, j'imagine des grandes pièces remplies de matelas crades à même le sol où dorment des dizaines de junkies africains aux yeux révulsés, je serai contraint de tous les buter comme dans un film d'horreur avec des zombies cannibales, je les crèverai au *schlass* une fois que j'aurai vidé tous mes chargeurs avant d'affronter leur chef à mains nues, un molosse nubien armé d'un coupe-coupe et d'une ceinture d'explosifs. Je rentrerai en France avec un poids-lourd, tellement j'aurai de tonnes de coke à ramener chez moi.

Une heure et demie plus tard, la Clio d'Arnaud s'engage sur le chemin du retour en faisant un crochet à la sortie de la ville pour ne pas repasser par les mêmes points. Les douaniers ont pris l'habitude de repérer les voitures qui font des allers-retours un peu trop rapides et ils les contrôlent aux abords des ronds-points quand ils rentrent en France ; Arnaud est prudent et rejoint la route de Montréjeau un peu plus loin en passant par Saint Mamet. À 15 heures 15, il est de retour à Tarbes.

Le soir, j'essaie sans conviction d'appeler Lucie. La sonnerie retentit deux fois avant de basculer sur le répondeur. Je ne laisse pas de message, je prends une douche, mange un sandwich beurre-sardines et m'endors devant une rediffusion d'*Indiana Jones Et Le Temple Maudit* en me demandant si toute cette histoire de temple maudit qui renferme des trésors et des horreurs qui puent ne serait pas, au fond, qu'une allusion à l'organe sexuel féminin.

« Pure Cocaïne »

« *Pure cocaine, pure cocaine*

All i ever served out in these streets is pure cocaine »

Yo Gotti Feat Young Cash & Gucci Mane

Pure Cocaine, Album : Cocaine Muzik

Le lendemain, j'envoie un texto à Arnaud pour lui demander de passer, je veux vérifier si c'est bien son dealer qu'il est allé voir la veille. Il me répond qu'il sera là vers 16 heures. Il débarque en pleine forme, le temps que je fasse couler une cafetière il me vante les mérites d'une nouvelle herbe qu'il a en stock en sortant un sachet de sa poche. C'est une souche de White Widow croisée sur plusieurs générations avec une *landrace* africaine, elle est brune et dégage une odeur si forte qu'elle me soulève le cœur. Il me dit aussi qu'il a une nouvelle coke qu'il s'apprête à me faire goûter en me mettant en garde : elle est inhabituellement pure, il faut impérativement baisser les doses inhalées sous peine de se retrouver en train de faire un arrêt cardiaque en bavant. Elle est un peu pâteuse et dégage une forte odeur d'essence. Mes hypothèses sont validées : son tout nouveau stock de dope me confirme que son voyage d'hier à Bosost a servi à son ravitaillement, et l'adresse enregistrée dans le logiciel du traceur est bien celle de son grossiste. Alors que je fais disparaître les deux petites lignes qu'il m'avait préparées, il me prévient une seconde fois :

« Fais gaffe avec cette coke, sérieux. Elle est beaucoup plus pure que ce que je vends d'habitude.

– Pourquoi tu la recoupes pas ?

– Je vais le faire, j'ai pas eu le temps. Et j'en garde toujours un peu de cette qualité pour moi et mes meilleurs clients. »

Il me sourit. Dans ma tête, je me dis « *attends un peu de voir ce qu'il va te faire, ton meilleur client...* » et je lui rends son sourire. C'est vrai que depuis quelques semaines je lui file pas mal de fric, j'avais décroché de toutes ces saloperies et je me suis remis les deux pieds dedans.

Je lui prends deux grammes de sa nouvelle coke et deux sachets de 10 grammes d'herbe chacun, j'en filerai un à Lucie si elle finit par me répondre au téléphone.

On tire quelques lignes de plus, puis Arnaud prépare un joint avec sa nouvelle herbe. Il émiette deux grammes au *grinder* qu'il roule avec une feuille de tabac Blunt enveloppée dans un sachet hermétique. Il me passe le joint après avoir pris quelques bouffées, je tire dessus plusieurs fois et suis pris dans un tourbillon de panique. Mon cœur bat fort sous l'effet de la coke et de l'herbe, je ne pense plus qu'à ce que m'a dit Arnaud au sujet de la crise cardiaque, je commence à transpirer et ma bouche est cotonneuse. Un vrai *bad-trip*. Ma tête bourdonne, je n'entends plus Arnaud qui se fait les questions et les réponses tout seul dans un long monologue de drogué, je pense à ma vie, je ne veux pas crever, je me répète mentalement « *ma vie, ma vie, ma vie...* »

Je me rends compte à quel point je l'aime, cette vie, je l'aime tellement que je ne veux pas la quitter, je m'y accroche de toutes mes forces, de la même façon que je m'accroche à ce monde malade. C'est pour ça que j'ai décidé de consacrer mon temps à la survie : pour me cramponner le plus longtemps possible à ce monde en ruines que j'aime tant. Je suis un

parasite qui se rend compte avec stupeur que l'hôte de qui il dépend est en train de crever à petit feu. Je suis une tique qui a passé sa vie à sucer le sang d'un chien, et maintenant que l'animal est empoisonné et vidé de son énergie à cause de moi, maintenant qu'il va crever par ma faute, je n'ai nulle part où aller et je geins en me disant que j'aurais dû être plus raisonnable. Oui, la vie est imparfaite, injuste, tragique, oui je suis un parasite, un nuisible, mais j'aime ce monde qui me rejette avec violence, j'aime tellement cet univers que je m'y accroche de toutes mes forces. Je dépense toute mon énergie à garder cette vie car j'aime l'ensemble du cosmos, j'aime toute la création et je compte bien me battre pour en profiter jusqu'au bout.

Apocalypse Now

Le lendemain, je suis en pleine crise de paranoïa. J'ai passé la nuit et la journée devant BFM TV, les yeux grands ouverts à pleurer devant des images de désolation, en sniffant des rails de coke. Partout autour de la planète, les éléments se déchaînent. Des tempêtes, des ouragans, des cyclones, des séismes, les journalistes ne savent plus où donner de la tête, on dirait que la Terre est totalement dérégulée. Des milliers de morts en France dans des inondations, des dizaines de milliers de disparus sous la lave d'une irruption volcanique en Italie, tremblements de terre au Japon où toutes les habitations se sont effondrées sur des centaines de kilomètres à la ronde. En Thaïlande, c'est un tsunami sans précédent qui a frappé la côte ouest, le niveau de l'eau est monté de plusieurs mètres à l'intérieur des terres. L'ouest des États-Unis est ravagé par des incendies incontrôlables alors que la côte est fait face à des tempêtes d'une violence ahurissante où les rafales de vent projettent les automobiles, les bateaux, les panneaux publicitaires et les arbres déracinés dans tous les sens. L'Afrique du Nord est dévastée par des pluies torrentielles, des villages entiers sont emportés par les crues, les îles Canaries au large du Maroc auraient purement et simplement disparu de la carte, enfouies sous les eaux. Ajouté à ça, des groupes terroristes profitent du chaos mondial pour déclencher des actions suicides, ils se font

sauter au milieu de la foule dans plusieurs villes d'Europe et des tireurs isolés ont ouvert le feu sur les civils à différents endroits des États-Unis. Je ne peux plus m'empêcher de pleurer. Les dirigeants font des allocutions d'urgence dans lesquelles ils affirment leur volonté de protéger le pays en isolant les frontières, je continue à me défoncer, je siphonne la bouteille de Chartreuse en fumant et en tirant des lignes pendant que le monde s'écroule sous mes yeux en direct sur BFM TV. Bruce Toussaint nous montre à présent des images capturées par un satellite : un pan de l'Amérique du nord a littéralement explosé, une parcelle allant de Washington à la Nouvelle-Orléans a pris feu et a complètement disparu dans les flammes, laissant apparaître un trou béant où l'eau de l'Océan Atlantique s'écoule sans fin. Ma tête me fait mal comme si elle était prise dans un étau, pourtant je ne peux pas fermer les yeux, la TV m'aspire et je continue à pleurer, puis Bruce Toussaint dit qu'il a un scoop incroyable, il dit que Dieu est là et qu'il veut nous parler, il dit que c'est maintenant sur BFM TV, et là Dieu arrive sur le plateau, il a pris l'apparence d'un quadragénaire sportif qui sort du boulot, il regarde la caméra et dit :

« Mes enfants, je vous ai tant aimés que je vous ai tout pardonné. J'ai tué mon fils pour vous sauver, mais vous n'avez rien voulu savoir. Vous êtes la pire des races, vous êtes la race maudite, vous n'apportez que la destruction au milieu de la création que je vous ai offerte. Vous méritez à présent la souffrance éternelle, le châtement ultime, la punition divine annoncée dans les livres sacrés auxquels vous avez fait semblant de ne rien comprendre. Je vous ai aimés de tout mon être, et à présent je vous déteste. Vous êtes mon pire cauchemar. Je vous envoie dans les flammes de l'enfer où des démons vont enfonceront des pieux cloutés dans le cul pour

l'éternité. Je vais détruire la Terre parce que vous l'avez corrompue, je vais recréer ailleurs le paradis que je vous avais donné et que vous avez anéanti et plus jamais je ne ferai l'erreur d'offrir mes largesses à une créature capable de tout foutre en l'air. Essayez au moins d'avoir la dignité de souffrir le martyr éternel sans invoquer mon nom par le blasphème ou la prière, Amen. »

C'est la panique, je me rends compte que je déraile mais je ne parviens pas à me contrôler, je sens que la situation m'échappe complètement. Je pleure toujours, j'éteins la TV, persuadé qu'elle cherche à me nuire, je me maîtrise, je caresse un peu le chat et j'essaie d'appeler Lucie : pas de réponse. Quelle connasse, elle pourrait pas décrocher, au moins ? Il est 21 heures, elle est rentrée chez elle, pourquoi elle ne me répond pas ? Ah, pour me faire chier avec ses envies de grossesse ou de vacances, là oui, mais pour décrocher quand j'ai besoin d'elle y'a plus personne ! Quelle pute ! Je la rappelle encore et je suis expédié sur la messagerie au bout d'une sonnerie. Oh putain la salope ! Il faut que je me calme. Je palpite à mort, ma mâchoire est serrée et mes yeux grands ouverts sortent de leurs orbites. Ça craint vraiment, je vais crever j'en suis sûr, je vais mourir sur le carrelage de la cuisine comme une merde, avec de la poudre partout sur la table comme un gros toxico, super, ça sera l'image que ma mère gardera de moi, son fils mort dans sa merde au milieu d'un décor à la Trainspotting. Il faut que je parle à quelqu'un, ça va m'aider à rester sur terre, mon esprit essaie de s'échapper par tous les orifices de mon corps, il faut que je me concentre et que j'appelle quelqu'un, quelqu'un dont la voix pourra me rassurer, mais qui ? Ma copine fait la gueule, ma mère a peur de moi, mon père ne veut plus me voir, je ne suis qu'un pauvre connard qui maquille en mission de survie sa peur de crever seul dans l'indifférence totale. Je rappelle Lucie,

cette fois-ci elle a carrément éteint son téléphone. Je ne sais pas qui appeler, je fais défiler les noms sur mon répertoire, je n'ai pas vu mes amis depuis des mois ou des années, je trafique mon portable pour me calmer, je lance un jeu de skate que je referme immédiatement, je regarde les albums que j'ai enregistré dans la carte SD, je fais défiler quelques photos, je vérifie mon compte Facebook, j'ouvre l'application du traceur GPS, je regarde où est Arnaud, le point rouge clignote vers le centre-ville, il est immobile, peut-être une livraison de dope, je zoome, regarde le quartier, il est vers la Gespe, je regarde le nom de la rue, merde mais c'est la rue de chez Lucie, je regarde le numéro devant lequel il est stationné, oh bordel il est garé devant chez elle, mais qu'est-ce qu'il fout là-bas ? Je suis encore en train d'halluciner ou quoi ? Je vérifie trois fois, c'est bien l'adresse de Lucie, je vérifie encore une fois sur Google Street au cas où je confonde les numéros, non, il est bien garé devant chez elle. Je rappelle Lucie : répondeur. J'appelle Arnaud : pas de réponse. Je rappelle : pas de réponse. Je souffle, je réfléchis, je rappelle : pas de réponse. D'un bond, j'attrape mes clefs, sors de l'appartement et fonce à la voiture ; un instant plus tard je suis dans le quartier de la Gespe, je tourne à l'angle de la rue de chez Lucie et je vois la Clio d'Arnaud garée juste devant chez elle.

Je suis stationné à 50 mètres de chez Lucie. Moteur éteint, j'attends le regard perdu dans le vide que se termine la chanson qui tourne sur Nostalgie, *Elle Était Si Jolie* d'Alain Barrière.

*« Aujourd'hui c'est l'automne
Et je pleure souvent
Aujourd'hui c'est l'automne
Qu'il est loin le printemps ! »*

La chanson terminée, je sors de la voiture et me dirige vers le portillon de chez Lucie. Elle occupe seule une petite maison d'un étage avec un jardin à deux pas du centre culturel. La lumière est allumée au premier, je sonne, je n'entends rien, personne ne vient m'ouvrir, je sonne encore, toujours rien, je vais à la porte et je commence à tambouriner. J'attends, rien. Je tape à nouveau, de plus en plus fort, et je commence à gueuler :

« Ouvre ! Je sais que t'es là ! Ouvre ! OUVRE !

À présent je suis en train de donner des coups de pieds dans la porte, je frappe de toutes mes forces, je crie de plus en plus fort, ça craint, je vais rameuter tout le quartier et me faire embarquer par les flics ; la porte est verrouillée de l'intérieur, je fais le tour de la maison et rentre par la baie-vitrée laissée entre-ouverte, je gueule :

– Vous êtes où ? VOUS ETES OÙ, MERDE ?!

Je sais bien où ils sont mais je ne veux pas l'admettre. J'entends du bruit, ça remue à l'étage, une porte s'ouvre et Lucie apparaît en haut de l'escalier, un mélange de stupeur et de colère dans ses yeux :

– Non mais t'es malade ? Sors d'ici !

– Dis-moi où il est.

– Qui ? Barre-toi ou j'appelle les flics !

– J'ai vu sa voiture devant. OÙ IL EST, SALOPE !?

Arnaud apparaît derrière elle. Il a l'air effrayé, il se tient en retrait devant la porte de la chambre et dit :

– Ça va, vieux, je suis passé pour emmener un peu d'herbe, c'est tout.

Lucie est furieuse :

– Je l'ai appelé pour un sachet, et alors ? T'as pas à débarquer comme ça ! Casse-toi !

Je demande :

– Pour un sachet ?

– Ouais vieux, répond Arnaud.

Pourquoi ce connard m'appelle *vieux* ? Depuis quand ce sac à merde m'appelle *vieux* ? Je hurle :

– Et qu'est-ce que vous étiez en train de foutre dans la chambre ? Vous me prenez pour un con ou quoi ?

J'attrape un objet de décoration posé sur une commode à ma portée, un genre de chien en porcelaine, et le jette de toute mes forces contre le mur ; il explose en faisant tomber à terre une horloge en forme de montre dans un grand bruit de verre brisé. Lucie est hystérique :

– Casse-toi ! Casse-toi j'appelle les flics ! Dégage !

Arnaud ne dit rien et reste en retrait, prudent.

– Barre-toi je te dis ! Je les appelle ! »

Cette conne est bien capable d'appeler les flics, elle a le téléphone dans sa main, je la vois tapoter sur l'écran, je fonds sur elle, monte les escaliers en un éclair et lui prends le portable des mains, je le balance à l'autre bout de la baraque et il se brise en mille morceaux sur le carrelage de la cuisine. Lucie hurle, elle me frappe et me griffe le visage, dans un réflexe je lui mets une droite en pleine mâchoire et elle s'écroule inconsciente dans l'escalier qu'elle dévale comme une poupée désarticulée. Arnaud crie, je tourne la tête et le vois rentrer dans la chambre, je me lance à sa poursuite, j'arrive au pied du lit de Lucie et constate le tableau : de la lingerie, des préservatifs, des bougies et de l'encens allumés, un PC portable qui diffuse un porno en sourdine et un petit plateau avec de l'herbe, du matériel pour fumer, un sachet de coke, des lignes tracées sur l'écran de l'iPhone d'Arnaud et une paille du Mac Do coupée en morceaux. Je mets quelques centièmes de seconde avant de réaliser puis je vois Arnaud qui essaie d'attraper quelque chose dans sa veste. Je me jette sur lui et le

frappe au visage à plusieurs reprises, il tombe contre le mur du fond et m'assène des coups de pied dans le ventre. Je le frappe avec mes poings, du sang gicle, je ne sais pas si c'est le sien ou le mien et je continue de taper, il se protège avec les bras en essayant de se dégager ; j'avise une lampe de chevet posée sur un petit meuble à ma gauche, je l'attrape tout en maintenant Arnaud au sol et lui explose la lampe en plein visage, elle se brise, des morceaux se plantent partout dans sa face, il hurle de douleur, je frappe encore avec mes poings sur son visage en sang qu'il n'a plus la force de protéger, je le frappe jusqu'à ce qu'il se taise complètement. Il est assommé, immobile, mais il respire encore. Je fouille ses affaires : quand je me suis jeté sur lui, il était en train d'attraper un petit calibre caché dans sa veste dans une sorte de holster intégré à la doublure. Je mets le colt dans mon froc et repère la sacoche d'Arnaud, je la prends et continue de lui faire les poches. Dans son manteau, je trouve une quinzaine de sachets et de l'argent, je mets tout dans sa sacoche et m'aperçois qu'elle aussi est remplie de dope et de billets. Je récupère ses clefs, je m'assure qu'il est toujours vivant et quitte la chambre en lui crachant dessus. En bas des escaliers, Lucie n'a pas bougé. Elle est sonnée, je la relève et la pousse sur le divan, elle reprend peu à peu connaissance, elle est complètement désorientée. Je pars par la baie vitrée, démarre la voiture et me rends illico chez Arnaud, derrière la piscine Tournesol. C'est un petit pavillon de banlieue, il y vit seul, je rentre avec ses clefs et commence à fouiller partout. Au bout de trois quarts d'heure à retourner le salon et la chambre dans tous les sens, je trouve sa planque dans la cuisine, derrière le siphon du conduit d'évacuation de l'évier. Il y a un

renforcement dans le mur accessible par une petite porte dissimulée derrière les bouteilles de produits ménagers, j'en sors une grande boîte en plastique remplie de dope et contenant une boîte en fer bourrée de billets. Je ressorts de chez lui en fermant la porte à clef, je charge la boîte dans le coffre et pars en direction du centre-ville. En passant par-dessus le pont de l'Adour, je jette sans ralentir le trousseau de clés d'Arnaud dans la flotte et je rentre en écoutant *Liquor Store Blues* de Bruno Mars et Damian Marley :

*« I'll take one shot for my pain
One drag for my sorrow
Get messed up today
I'll be ok tomorrow »*

La boîte en plastique était remplie de dope : 180 grammes de coke, 90 grammes d'héroïne, 500 grammes de weed pressée en forme de savonnettes, trois plaquettes de hasch de 100 grammes chacune, un flacon de pilules blanches et un petit sac rempli de comprimés d'ecstasy de toutes les couleurs. La boîte en fer contenait 11 000 euros et quatre ou cinq dents en or dans un écrin blanc. Dans la sacoche d'Arnaud, j'ai compté onze sachets de doses d'un gramme de coke, cinq sachets avec un gramme d'héro chacun et trois sachets d'herbe de dix grammes, plus environ 800 euros en liquide. Je ne suis pas inquiet, ni lui ni Lucie n'appelleront les flics, les dealers ne vont pas porter plainte quand ils se font braquer leur came. Je ne pense pas qu'il puisse chercher à se venger, il a mérité sa punition, de toute façon s'il souhaite en découdre j'ai de quoi le recevoir.

Les jours suivants, je reste à l'appartement sans sortir. Je goûte à toutes les dopes, l'héroïne m'a rendu malade au début puis m'a enveloppé dans un demi-sommeil confortable. Le hasch est très fort. J'évite de prendre de l'ecstasy qui a tendance à m'angoisser. Je perds peu à peu la notion du temps.

Je me réveille en écoutant des albums de rap à plein volume : Booba, T-Pain, Gros Mo, XXX Tentacion ; je fais les cent pas en sniffant de la poudre et en fumant de l'herbe, puis finis par m'évanouir devant la TV. Je suis obligé de prendre de

plus en plus de coke pour en ressentir les effets, et le soir je dois me faire plusieurs lignes d'héro avant de trouver le sommeil. Je n'ai pas réussi à définir ce qu'étaient les pilules blanches, j'en prends une ou deux de temps en temps sans pouvoir déterminer quels sont leurs effets.

Parfois, je suis envahi d'une grande tristesse et je pleure sans raison pendant plusieurs minutes, puis je rentre dans des phases de paranoïa où j'ai l'impression que le ciel va littéralement me tomber sur la tête. Quand j'ai faim, j'ouvre une boîte de sardines : j'en mange la moitié avec une ou deux biscottes puis je vide le reste dans la gamelle du chat.

J'ai reçu les traceurs, cinq exemplaires du même modèle que celui que j'ai collé sous la voiture d'Arnaud. Le logiciel permet de synchroniser plusieurs traceurs sur un même smartphone, représentés chacun par une couleur différente sur l'écran de mon Samsung. Conscient que le temps m'est compté et que mon état se dégrade entre les visions, les crises de démence et la consommation accrue de dope, je décide d'agir rapidement. Je les attaquerai tous les uns après les autres : les serbes, Kader, Denis, et pour finir j'irai braquer la maison des grossistes à Bosost, après la frontière espagnole. À la première occasion, je leur colle un traceur au cul et je les débusque comme des rats.

Philippulus le prophète

Marc m'appelle un jour et me donne rendez-vous le lendemain pour faire un aller-retour à Toulouse. Je fais le trajet avec un traceur et un tube de Super Glue dans la poche ; quand je rentre de la ville rose avec le chargement d'armes dans le fourgon, je me gare entre la guérite et la BMW des serbes, j'enduis le traceur de colle puis sors du côté passager et fixe la balise juste au-dessus du pneu avant de la BM, sur le côté intérieur de la carrosserie. Je rejoins ensuite la guérite où m'attendent les serbes et Marc qui me lance :

« Demain on a une nouvelle course à faire, jusqu'en Italie cette fois. 4 000. T'en es ?

– Sans problème. Dis-leur que je voudrais qu'ils me payent en armes pour les courses d'aujourd'hui et de demain.

Surpris, il se marre et me demande :

– Encore ? Tu prépares un coup d'État ou quoi ?

– Pas encore, lui dis-je en souriant. Pas encore. »

Il s'adresse aux serbes, ils sont d'accord, je leur montre ce que je souhaite acheter sur mon smartphone : finalement il y en a pour 9 500, je leur devrai 2 500 à la livraison prévue le lendemain au retour d'Italie. J'ai commandé un lance-grenade de l'armée avec dix caisses de vingt grenades chacune, un fusil d'assaut M16, un fusil à pompe, un gilet pare-balles et trois Beretta 9mm. Plus des munitions.

Le soir même, je regarde quels ont été les déplacements des serbes depuis que j'ai posé le traceur. De la casse, ils sont partis dans les quartiers nord de la ville où ils sont restés une heure puis ils sont allés à Aureilhan, derrière l'usine de tuiles, où le signal s'est immobilisé depuis. C'est donc là qu'ils habitent : à dix minutes de voiture de chez moi, dans un quartier résidentiel.

Le lendemain, je pars pour l'Italie à deux heures du matin. Je n'ai pratiquement pas dormi malgré une prise importante d'héroïne ; pour avoir les idées claires, j'ai dû avaler trois cafés et me tirer deux grosses lignes de coke avant de partir. Je me suis commandé sur Internet une chaîne en argent avec un pendentif en or qui représente une fiole. La fiole s'ouvre, on peut y placer jusqu'à un gramme de poudre et le couvercle contient une cuillère minuscule fixée sur la face intérieure. J'ai rempli la fiole de coke avant de partir et je profite de chaque halte pour en renifler un petit tas. À l'aller, j'écoute un spécialiste de l'environnement sur RTL, il annonce d'une voix d'outre-tombe que la fin est proche, carrément, *la fin est proche*, en direct sur RTL ! Le journaliste Pascal Praud ne semble même pas surpris. Le type est un activiste écologiste, il est conscient que tout est foutu mais il compte bien se battre avant de crever pour faire payer un maximum à ceux qui nous ont mis dans ce merdier. La fin est proche ! Il a l'air fou, il me fait penser à moi, à la pochette de mon album *La Fin Du Monde*, au personnage d'Hippolyte Calys dans *Tintin et l'Etoile Mystérieuse*, ce savant fou qui se promène en toge blanche avec un gong pour annoncer la fin du monde :

« Je suis Philippulus le prophète. Et je vous annonce que des jours de terreur vont venir ! La fin du monde est proche !

Tout le monde va périr ! Et les survivants mourront de faim et de froid ! Et ils auront la peste, la rougeole et le choléra ! »

Je récupère la cargaison dans la banlieue de Turin et passe les dix heures du trajet de retour à écouter le même album, une compilation de bossa intitulée *Putumayo*. Je rentre à Tarbes un peu avant minuit, les serbes me livrent comme prévu les armes commandées la veille : deux sacs de sport et douze caisses de munitions que j'entasse sur la banquette arrière de ma voiture.

Mastering conceptuel

Je suis devant mon ordinateur, j'écoute les enregistrements de mon prochain album, *J'ai Raté Ma Vie*. Je n'arrive pas à savoir ce qui est bon ou pas, je me sens déconnecté de ces chansons et de tout mon univers musical. En réfléchissant, je me rends compte que cet album n'existe que dans le disque dur de mon ordinateur. Si ce PC venait à disparaître, l'album disparaîtrait avec et prendrait enfin tout son sens. Ça deviendrait une véritable œuvre d'art : mon meilleur album, fruit de mon esprit et de mon travail, détruit par la main de son auteur sans que jamais une seule personne n'ait pu l'écouter. Je prends mon Samsung, enclenche le mode vidéo et me mets à filmer. Je me saisis d'un marteau et frappe de toutes mes forces sur le PC qui se transforme rapidement en un tas de ferraille informe dans lequel je donne des coups de pieds rageurs. Je récupère ce qu'il reste du disque dur au milieu des bouts de plastiques éclatés, le jette dans la baignoire, je vide dessus une recharge d'essence à briquet et j'y balance une allumette, des flammes jaillissent, le disque dur commence à fondre en faisant des petites bulles, une fumée épaisse et noire envahit la salle de bain, le rideau de douche prend feu, je l'éteins avec le jet du pommeau et je pisse sur les restes de cendres encore fumantes tout en continuant à filmer.

La vidéo dure près de six minutes, je la télécharge sans la regarder depuis mon smartphone sur ma page Facebook, je lui donne pour titre « *Survie Musicale ?* », puis je sors prendre l'air. En remontant la rue Foch, je me rends compte que je suis en tee-shirt, qu'il fait nuit et que le thermomètre affiche -2° ; je fais demi-tour, rentre et m'endors devant YouPorn quand le soleil se lève.

Je suis chez Kamel. Kader me briefe pour le voyage à Malaga, départ imminent. Hafida fait chauffer de l'eau pour le thé et Nabil fume une cigarette. Kader a l'air gêné :

« J'ai appris pour Lucie, c'est dommage.

Dommmage ? Qu'est-ce qui est dommmage ? Elle est morte ou quoi ?

– T'as appris quoi ?

– Votre séparation.

– Ah... Tu l'as vue ? Elle va bien ?

– Je l'ai vu vite fait le temps de lui apporter des clopes, ça a l'air d'aller.

– Bien, bien...

Je ne ressens rien, je suis pressé de partir en Espagne pour être rentré le plus vite possible. Kader me demande :

– T'es sûr que ça va ? On a besoin que tout le monde soit en forme, c'est un travail d'équipe.

– T'inquiète, ça va ouais. Attends deux secondes, je vais pisser dehors, je reviens tout de suite.

Je sors, ouvre la porte de ma voiture pour attraper le traceur dissimulé dans le vide-portière, je l'englue de colle forte et le fixe sur la Seat de Kader, sous la carrosserie, au-dessus du pneu avant. En rentrant, Kader remarque le pendentif en forme de fiole qui pend autour de mon cou :

– Pas de dope sur le trajet, on est bien d'accord ? Ce genre de truc peut attirer l'attention d'un flic, tu sais ?

– T'as raison, je vais le laisser là. Je vais le mettre dans ma voiture.

– C'est le mieux. »

Je ressors, ouvre la portière de ma voiture et m'assois sur le siège conducteur le temps de finir le tas de poudre qu'il reste dans la fiole. Je sniffe la coke à l'aide de la cuillère miniature puis renverse le petit réceptacle au-dessus de ma langue pour récupérer les derniers résidus avant de planquer la fiole dans la boîte à gant. Quand je sors de la voiture, je vois que Kader est en train de m'observer depuis la fenêtre du salon.

L'aller-retour à Malaga s'est déroulé sans histoire. Quand Juan est sorti du camion où il nous attendait, il était avec une jeune fille superbe prénommée Paquita, une grande brune avec un minishort en jean et une fleur dans les cheveux. Ils souriaient en s'échangeant des clins d'œil complices pendant le temps du chargement. Presque tout le long du trajet, j'ai écouté la radio espagnole sans comprendre un mot de ce qu'ils disaient. Ça rendait les choses plus supportables, j'imaginai que les gens parlaient de la paix mondiale à venir et des innovations technologiques qui sauveront la planète du désastre annoncé. Sitôt rentré en France, le flash info de Thomas Legrand m'apprend qu'un attentat s'est produit à Lyon, un type a ouvert le feu dans une station de métro à l'heure de pointe avant de se faire sauter, provoquant la mort d'une cinquantaine de personnes.

Je gare le Jumper dans la cour de chez Kamel à Séméac, récupère mes 2 000 euros et rentre me coucher.

YouTube Money

Février. Volets fermés. Impossible de savoir s'il fait jour ou pas. J'ouvre une boîte de sardines, en mange un peu et donne le reste au chat. Sa litière déborde de déjections et dégage une odeur horrible, je ne l'ai pas changée depuis des semaines, l'animal a fini par faire ses besoins sur le carré de moquette qui délimite le coin salon. Je descends au Leader Market, achète un sac de litière, 15 boîtes de sardines et une baguette puis remonte nettoyer les sols et me préparer un sandwich.

J'allume Facebook et mon fil d'actualité me propose une vidéo partagée par plusieurs dizaines de personnes de ma liste de contacts. Elle a pour titre *L'Affaire Du Siècle*, elle rassemble des célébrités qui font de courtes interventions pour expliquer que quatre associations attaquent l'état français en justice parce que, selon eux, le gouvernement ne prend pas assez de mesures concrètes pour lutter contre le dérèglement climatique. Sont présents les youtubeurs Carlito et Mac Fly, Juliette Binoche, Elie Semoun, Fanny Agostini, l'astrophysicien alarmiste avec sa coiffure d'homme des cavernes, Guillaume Meurice, Marion Cotillard, deux membres du groupe Shaka Ponk et plein de gens que je ne connais pas. Ils expliquent qu'ils ont décidé d'agir face à l'urgence climatique, qu'ils ont pris les choses en

main et engagé des démarches. Ils me demandent à la fin de signer une pétition.

Cette vidéo me plonge dans une angoisse sans fin. La plupart de ces gens, du moins ceux que je reconnais, sont des acteurs, musiciens, stars de télé, radio ou Internet ; tous ont été choisis grâce à leur popularité qui leur confère une très large audience. Certains sont carrément des idoles auprès des jeunes, ils génèrent des centaines de millions de vues sur le Web comme Carlito et Mac Fly, ils sont appelés *influenceurs* tant la fascination qu'ils exercent sur leur public est grande. La simple existence de ces stars est une catastrophe pour la planète. Chacun de ces personnages mobilise une quantité d'énergie phénoménale : Internet consomme de l'électricité dans des quantités astronomiques, l'industrie du cinéma est une machine à broyer des milliards de dollars où les acteurs se déplacent en jets privés pour demander aux pauvres de faire des dons aux associations de protection de l'environnement, la TV et la radio appartiennent à des groupes privés qui dépensent des millions pour pouvoir maîtriser l'information comme ils le souhaitent.

Non seulement tous les intervenants de cette vidéo appartiennent au système capitaliste ultralibéral qui a signé notre arrêt de mort, mais ils en sont en plus les rouages, ils sont les modèles que le grand capital nous expose afin que l'on ait quelqu'un à qui s'identifier, quelqu'un de pas trop consistant, flexible et malléable à souhait, et suffisamment attiré par le fric pour accepter de nous pousser, de façon sournoise, à consommer tout un tas de saloperies. En tant qu' *influenceurs*, chacune de leurs apparitions publiques est accompagnée d'un placement de produit : un tee-shirt fabriqué en Chine par des gosses, une marque de cosmétique qui ne respecte pas les lois environnementales, un téléphone portable d'une marque qui importe des matières premières extraites par des enfants dans

des conditions inacceptables, une cigarette fumée de façon sensuelle par la sublime Marion Cotillard sur le grand écran, un concert ou un one-man show dans une salle de spectacle détenue par un des magnats du pétrole qui finance directement l'État Islamique.

Elie Semoun... je n'en reviens pas... Le pauvre ne fait plus que des bides, ses salles sont vides, ses rôles au cinéma sont pathétiques, ses disques sont consternants... Et tout ce qu'il a trouvé pour revenir sur le devant de la scène, c'est une vidéo Facebook où des stars de seconde zone se présentent en sauveurs de la planète. Juliette Binoche a l'air d'y croire à fond, elle est super motivée, elle croit qu'elle va tout arranger en faisant fonctionner le système judiciaire ; il faudrait lui dire que même si elle oblige la France à réduire de 50% ses émissions de gaz à effet de serre, ça ne suffirait pas à compenser sa propre existence sur la planète. Si tout le monde avait le train de vie de Juliette Binoche, la Terre aurait explosé depuis longtemps. Si on vivait tous comme Marion Cotillard, il faudrait une centrale nucléaire par habitant. Shaka Ponk, je crois que je ne connais pas leur musique mais je les connais quand même dans leur rôle de bons clients de la machine médiatique, ils sont habitués à toucher le fond depuis qu'ils ont été décorés par l'ancienne ministre de la culture Aurélie Fillippéti de la médaille de Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres.

À présent, toutes ces célébrités font une vidéo, guillerette et alarmante à la fois, pour dire que l'État est responsable du dérèglement climatique. Pas un seul instant ils n'auraient l'idée de parler de leur train de vie, de redistribution des richesses ou de changements de modes de consommation. Jamais ils ne nous diront de ne plus rien consommer de superflu, ce qui est pourtant la meilleure et la plus évidente des solutions ; mais ils

ne le diront pas, car cela impliquerait que l'on n'achète plus leurs produits, on n'irait plus les applaudir dans des spectacles démesurés à 80 euros la place, on n'irait plus voir leurs films à très gros budget. Terminé Internet qui dévore des quantités hallucinantes d'énergie sous toutes ses formes pour ne produire au final presque que de la merde. Fini pour eux l'argent de la pub, fini l'argent tout court, fini les *influenceurs* car plus personne n'aura envie de se sentir *influencé*.

Jamais ils ne parleront de décroissance. Ils préfèrent dire que c'est la faute de Chirac, Sarkozy, Hollande et Macron. Ils ont l'air persuadés que si l'on réduit un peu les émissions de gaz en France ça va changer quelque chose, comme s'ils faisaient semblant de ne pas savoir que la France n'est qu'une crotte de nez sur la carte du monde et que sa pollution ne représente quasiment rien comparée à celle de la Chine. Ou comme s'ils croyaient que les asiatiques allaient être émus par cette action en justice et ralentir leurs productions en condamnant leur économie juste pour sauver la planète et faire plaisir à Marion Cotillard.

Malgré tout, je me dis qu'ils tentent quelque chose, je m'en veux, je me demande pourquoi je fais preuve de mauvais esprit dès que quelqu'un entreprend un projet. Après tout, si des personnalités ont décidé de bouger, ça peut faire effet boule de neige auprès de la population et être à l'origine de profonds changements.

Je clique finalement sur leur site et remplis le questionnaire certifiant mon engagement auprès de leur cause. Dans l'espace où il faut renseigner mon identité, je tape « François Fillon », je clique sur le lien tenant lieu de signature électronique et pars me préparer une énorme pyramide de cocaïne à l'empreinte carbone désastreuse. Préparée dans la jungle colombienne en

brûlant des solvants et des feuilles de coca de cultures issues de la déforestation, cette poudre a dû traverser la moitié du globe en avion dans le cul d'un esclave bolivien avant d'être coupée et recoupée en France avec des médicaments bon-marché. Je regarde par la fenêtre en me demandant si la coke de Marion Cotillard est bio et issue du commerce équitable.

Les semaines s'enchaînent au rythme des transports d'armes et des voyages à Malaga. Dans ma chambre, les armes se sont accumulées, souvent je passe une commande auprès des serbes en même temps que j'effectue une livraison. Je me suis constitué un véritable arsenal : armes de poing de plusieurs calibres, pistolets-mitrailleurs, fusils d'assaut, de précision, grenades, lance-grenades, gilets pare-balles, boucliers antiémeute et même un lance-flammes soviétique des années 80, le même modèle que ceux qui ont servi à brûler des viets dans Apocalypse Now. Des caisses de munitions sont entassées un peu partout. J'ai aussi un gros paquet de fric, plusieurs dizaines de milliers d'euros, peut-être même plusieurs centaines? Je n'ai pas tenu les comptes et n'arrive plus à me concentrer suffisamment longtemps pour compter les billets. Le stock de dope volé chez Arnaud est un peu entamé mais il me reste largement de quoi voir venir.

Un soir, je passe devant le Celtic en allant chercher des sardines à l'épicerie de nuit. Le ciel est dégagé, rempli d'étoiles, il fait doux et je discute un peu avec Jean-Louis qui fume un cigarillo sur les marches de l'entrée. Je lui demande :

« T'as des nouvelles de Lucie ? On se parle plus.

– Ouais, elle est partie en Corse, elle s'est trouvé un job à Bastia et s'est installée chez ses grands-parents. J'ai reçu une carte postale au bar la semaine dernière, elle va bien.

– Bien, bien... c'est bien...

– Et toi ? me demande Jean-Louis. On te voit plus trop ? Ça va ?

Je suis conscient d'avoir maigri et d'avoir une tête de zombie. La dope, la dépression et la paranoïa n'ont jamais fait bon ménage.

– Ça va super. Je bosse la musique à fond, je sors jamais.

– Et l'album, alors ?

– Bof... Je crois que je ferai jamais mieux que *La Fin Du Monde*, de toute façon. Je sais pas si je vais le finir un jour.

– Si tu le termines on pourrait se faire un concert ici, pour la sortie ?

– Ouais... on verra. »

En partant, je vois le type qui ressemble à Tahiti Bob en train de draguer une fille qui ressemble à Edna Krapabelle.

Un soir, entre deux lignes d'héro et un sandwich à la sardine, je me décide à passer à l'action. J'ai assez attendu, je me sens trop faible pour continuer les transports de marchandises, je fais un effort pour me concentrer et j'établis un programme : d'abord, j'irai braquer Denis, le bijoutier dans son appartement de la place Verdun ; puis Kader, ensuite les serbes et je finirai par le squat du grossiste à Bosost, après la frontière espagnole. J'établis l'ordre en fonction de la difficulté, je fais du plus facile au plus complexe, comme dans un jeu vidéo où le grossiste serait le boss de fin du dernier niveau. Pas besoin de faire de repérages, j'y perdrais trop d'énergie ; j'ai mis un traceur sous la voiture de Kader, un sous celle des serbes, je ferai de façon

empirique : demain je commence par l'appartement de Denis et j'enchaînerai la suite le plus vite possible.

Durant la nuit, je traîne sur Facebook et tombe sur un article de France TV Info : Francis Lalanne rejoint les Gilets jaunes pour présenter une liste aux élections européennes. Une photo le montre vêtu d'un gilet jaune, casquette et barbe de marin ; il ressemble au Capitaine Haddock, il dit être « un poète qui s'aventure en politique » et je me demande si je ne suis pas à nouveau victime d'hallucinations. Je *scrolle* le fil d'actualité pendant un temps interminable jusqu'à tomber sur un clip de Dick Rivers que l'un de mes contacts a partagé, *Ne Bois Pas Trop Pour Noël* :

*« S'il te plaît, ne bois pas trop pour Noël,
Je ne veux pas voir Maman pleurer.
Souviens-toi comme tu l'avais trouvée belle,
Le lundi où tu l'as mariée. »*

J'éclate en sanglots et pleure jusqu'à ce que je m'endorme à bout de forces.

45
Denis

Je l'appelle à 11 heures :

« J'ai quelques trucs à te montrer, je peux passer te voir ?

– Je suis à la boutique là, je serai chez moi entre midi et deux.

– Super, à tout à l'heure. »

Denis habite seul, il ne devrait pas opposer trop de résistance. Je prends juste un Beretta 9mm équipé d'un silencieux, je le charge, le range dans un holster et enfle ma veste par-dessus ; je prends un sac à dos et tire une ligne de cocaïne avant de partir.

Le portail de son immeuble est ouvert, il habite au deuxième étage, je prends l'escalier et sonne à la porte. Il m'ouvre tout de suite, costume blanc Armani et joint d'herbe à la main. La sono diffuse à plein volume un titre de Sizzla, *Praise Ye Jah*. On s'installe, il fait couler deux tasses de café Nespresso, il me passe le joint, il est sympa, je ne sais pas comment m'y prendre, j'hésite, finalement j'attends qu'il se lève en direction de l'évier et qu'il me tourne le dos, je bondis de mon siège et lui envoie un coup de pied au niveau des chevilles, ses jambes sont balayées, il tombe avec un cri de surprise, sa tête heurte le carrelage et avant qu'il ait pu réagir je suis sur lui et le frappe

au visage avec mes poings. Il hurle de douleur, se raidit, je sors mon calibre et lui pointe sous le nez.

« Ta gueule. Tu vas me donner tout ce que t'as et tu vas fermer ta gueule.

Son visage saigne, il me regarde d'un air stupéfait et je lui enfonce le canon du Beretta dans la bouche.

– C'est compris ? C'est d'accord ?

Il me fait signe que oui. Je le frappe avec la crosse du pistolet.

– Arrête putain ! OK ! OK, je te dis !

Je lui assène un autre coup de crosse sur la tempe, je dois l'impressionner et lui faire peur si je veux qu'il m'obéisse. Je me rends vaguement compte que je prends plaisir à le frapper.

– Lève-toi et mets les mains sur la tête. Au premier geste je te truffe la cervelle de plomb. Je veux ton fric et tes bijoux. Pas de conneries et tu fermes ta gueule.

Il est effrayé et commence à bégayer :

– Mais putain mais pourquoi tu...

– TA GUEULE !

Nouveau coup de crosse à l'arrière du crâne, il s'écroule et du sang se met à pisser partout. Je le relève.

– Soit tu la fermes et tu fais ce que je te dis, soit je te crève, OK ? Dernier avertissement.

Il se relève avec peine, avance en chancelant vers la chambre et dévoile un coffre dissimulé dans le mur, caché par une commode. Il se met à pleurer, du sang mêlé aux larmes et à la morve coule sur sa veste Armani et il recommence à geindre:

– Mais pourquoi tu fais ça je...

– Je t'ai dit de FERMER TA GUEULE, MERDE !

Je le frappe avec la crosse jusqu'à ce qu'il tombe puis je le couvre de coups de pieds. Mes mains sont maculées de sang.

– Stop ! Stop ! Stop !

J'arrête. Il continue de crier en pleurant :

– J'ai compris ! Arrête !

– Ouvre le coffre.

J'attends qu'il reprenne son souffle en gardant mon arme pointée sur lui. Il se relève, fait la combinaison et ouvre le coffre sans ajouter un mot. Je lui lance mon sac à dos et lui ordonne de tout mettre dedans. De là où je suis, je vois des dizaines de boîtes de bijoux de tailles différentes et plusieurs liasses de billets tenues par des bracelets en papier, comme dans les banques. Il met tout dans le sac que je récupère sans arrêter de le tenir en joue et je le regarde un instant prostré dans un coin de la pièce. Il est plein de sang, il pleure, il s'est pissé dessus, il n'ose plus rien dire et je suis envahi par la pitié :

– Désolé mon pote. Je suis obligé de faire ça.

– Q... Quoi ? Putain mais pourquoi ?!

Je crois que je lui ai cassé des dents, il tousse et crache du sang sur la moquette de la chambre. Il commence à grogner :

– Tu crois quoi... connard... je te retrouverai... tu vas payer...

Sa voix est secouée de sanglot et tremble de fureur.

– Tu vas payer... connard... oh merde... »

Il s'écroule sur la moquette en pleurant, hurlant de rage et de douleur. Il a raison, il me retrouvera, il me fera payer, je vais me rajouter des problèmes à devoir me planquer pour ne pas me faire buter par un connard de bijoutier, comme si je n'avais pas encore assez d'emmerdes comme ça. Avec ce que je viens de lui faire, n'importe qui à sa place chercherait à se venger et à me faire la peau. Je n'y avais pas pensé. La seule solution pour m'éviter de cumuler les soucis, c'est de le buter ici et maintenant. Merde, je n'ai pas mis de gants, j'ai laissé mes empreintes partout, je réfléchis, est-ce que les flics ont mes

empreintes ? Je n'ai jamais eu de condamnation, pas de garde à vue, je n'ai jamais fait refaire ma carte d'identité depuis que je suis gosse, je n'ai pas de passeport, je n'ai jamais voyagé. Je pèse la situation : soit un bijoutier de mèche avec la pègre met un contrat sur ma tête, soit je prends le risque qu'un jour, éventuellement, pour une raison ou pour une autre, la police récupère mes empreintes digitales et les rentre dans le fichier des affaires non résolues. Mon choix est vite fait. Je regarde Denis en train de gémir au sol et lui tire quatre balles en pleine tête, pratiquement à bout-portant, carton plein, du sang et des morceaux de cervelle giclent sur les murs, ses jambes remuent un peu dans le pantalon blanc taché de sang et de pisser puis s'immobilisent et le silence retombe d'un coup. Je considère la scène un instant, quitte la chambre, me lave les mains pleines de sang dans l'évier de la cuisine, prends le trousseau de clés de Denis et quitte l'appartement en verrouillant la porte à double-tour.

En remontant la rue qui mène chez moi, je jette les clés dans une poubelle, mets les écouteurs et rentre avec la chanson *Frerot* de Kekra dans les oreilles :

*« J'comprends pas pourquoi, frérot
Tu voudrais m'voir rester en bas, frérot
Si t'es mon frérot, tu voudrais que j'm'en aille
Que je vive la good life »*

Une fois rentré de chez Denis, je laisse le sac à dos sans l'ouvrir dans un coin du salon, me déshabille, jette mes fringues tachées de sang en boule dans la salle de bain et prends une douche en écoutant la radio. Sur France Inter, Bruno Duvic annonce que les terroristes de la gare de Bordeaux ont été retrouvés et abattus par la police. Voyant la BRI arriver devant la maison où ils étaient en planque, un des hommes recherchés aurait ouvert le feu ; la brigade antigang a riposté et tué les cinq terroristes plus l'homme qui les cachait dans son pavillon de la banlieue bordelaise. Le journaliste rappelle qu'ils avaient provoqué la mort de 89 personnes dans la gare de Bordeaux Saint-Jean, dont une majorité d'enfants qui partaient en voyage scolaire. Je n'ai aucun souvenir de cet attentat.

Je décide d'aller braquer Kader. J'ai compris que si je voulais éviter un maximum de complications, j'allais être obligé de tuer mes victimes. Je ne dois pas y penser, je dois juste agir et me laisser guider par mon instinct ; il me reste Kader, les serbes et le squat à Bosost, quelques jours à peine, après je me barre, je me casse, j'achète un 4x4 énorme ou un Hummer pour y mettre tout mon arsenal, tout mon fric, je prends mon chat et je trace, je ne sais pas où et je m'en fous, pourquoi pas l'Espagne ou le Népal, on verra sur le moment. Pour l'instant, j'ouvre l'application sur mon portable et repère

le traceur GPS collé sous la voiture de Kader. Il est dans le quartier de l'Ormeau, immobile, devant l'adresse où l'application a enregistré qu'il passait quasiment toutes ses nuits. C'est bien son domicile. Je connais l'endroit, il y a une barre d'immeuble horizontale énorme. Comment savoir s'il y est en ce moment ? Il a pu partir à pied, si c'est le cas je vais prendre des risques pour rien, j'imagine que je me retrouve en bas du bâtiment comme un con avec un fusil dans chaque main sans savoir quoi faire, ça ne va pas, je l'appelle, il décroche avec une voix pâteuse :

« Ouais ?

– Kader alors comment ça va ? Je te dérange ou quoi ?

– Ça va mon pote, quoi de neuf ?

On dirait qu'il est défoncé. J'entends de la musique derrière lui.

– Kader, je suis avec un ami qui veut des clopes là, tu fais quoi t'es occupé ?

– Je suis chez moi avec une copine. Je compte pas bouger tout de suite. Tu vois ce que je veux dire ? Il ricane.

– Ah ouais bien sûr ! Profite bien ! On se voit plus tard alors, y a rien qui presse.

Il me répond en riant, il a l'air complètement déchiré.

– Merci mon pote, je t'appelle, t'inquiète. »

Il est bien chez lui. Je n'ai plus qu'à me pointer en bas de son immeuble et chercher sa boîte aux lettres pour repérer son numéro d'appartement. Je prends un sac de sport, j'y mets un pied de biche et une kalachnikov, j'enfile deux holsters, un de chaque côté, j'y place un pistolet-mitrailleur Uzi et le Beretta 9mm avec le silencieux, et je range un couteau à cran d'arrêt plus des munitions dans les poches de mon jean. S'il est à poil en train de baiser, ça devrait être du gâteau : je tue la fille d'une balle dans la tête pour qu'il flippe à mort et qu'il me remette

illico son fric, je le descends et je me tire. Je me prépare une longue ligne de coke, la sniffe d'un coup et prends la voiture pour gagner l'Ormeau. Sur le trajet, Nostalgie diffuse *Lettre À France* de Michel Polnareff et je me dis que ça ferait une excellente chanson à diffuser en boucle le jour du jugement dernier :

*« Il était une fois
Toi et moi
N'oublie jamais ça
Toi et moi ! »*

Je pousse le volume à fond, je ne comprends pas de quoi il parle dans la chanson, d'une meuf qui s'appelle France ? De son pays ? Ça ne m'intéresse pas, tout ce que j'attends c'est que le refrain décolle, les violons, les guitares électriques, le solo fantastique, la voix incroyable de Polnareff, elle est déchirante et me bouleverse alors que je roule le long du périphérique. C'est grandiose, le batteur tambourine dans une tempête d'apocalypse, le guitariste est le nouveau Michel-Ange qui terrasse le dragon à l'aide de sa Telecaster, le bassiste est le jeune Moïse qui ouvre la mer en deux avec des lignes de basses hypnotiques, je crois entendre des chœurs d'enfants derrière la voix aiguë de Polnareff mais je ne sais pas s'ils sont sur l'enregistrement, si je les imagine ou si des anges invisibles sont en train de les chanter autour de moi. Je stoppe à un feu rouge au niveau des allées Foch et réalise que je suis en train de pleurer.

Quand j'arrive à l'adresse indiquée par le traceur GPS, je repère tout de suite la Seat de Kader, elle est garée devant la dernière entrée de la barre d'immeuble qui en compte cinq ou six. Je me trouve à l'extrémité du quartier, à la limite d'une

zone résidentielle, dans un coin plutôt calme ; il est presque seize heures et je remarque que le parking est quasiment vide. Je me dirige vers la dernière entrée, la porte est ouverte, je passe les boîtes aux lettres en revue et repère celle de Kader : *Apt 211*. Je monte au deuxième étage, l'appartement 211 est au fond du couloir, je me poste un instant devant la porte : la musique est très forte, ça résonne et j'entends des gémissements étouffés. Tout doucement, je fais tourner la poignée : la serrure n'est pas verrouillée, j'ouvre sans bruit, entre et referme derrière moi. La sono diffuse un album de funk, le son semble venir d'une pièce au fond du couloir, j'avance lentement sans faire de bruit, sors le 9mm équipé du silencieux et arrive juste à côté de la chambre où j'entends des cris de plaisir par-dessus la musique. Dans le couloir, je m'empare d'une statuette en pierre posée sur une étagère et je glisse un œil dans la chambre par la porte restée entre-ouverte. Le couple est sous les draps, il est impossible qu'ils me voient, la sono à fond est juste à côté de la tête du lit, ils ne m'entendront pas m'approcher ; j'avance doucement vers eux, et dès que je suis suffisamment proche je frappe la tête de Kader avec la statuette qui explose en mille morceaux. Il crie, du sang coule, je ne lui laisse pas le temps de se retourner et le frappe à nouveau, cette fois avec la crosse de mon arme, puis je le fais tomber du lit en le tirant par le bras. Il hurle de douleur, la fille crie aussi, elle est terrorisée, les draps blancs sont tachés du sang qui gicle de la tête de Kader. J'attrape la fille par les cheveux et lui pointe mon arme sur la tempe. Kader est dans le coin de la pièce, complètement hébété, il m'a reconnu et je lui dis :

« Eh Kader ! Regarde un peu ça :

J'envoie la tête de la fille valser contre le montant du lit et lui tire trois balles dans le front à bout portant. Du sang gicle sur le mur, sa tête part en arrière et elle s'immobilise dans un

rôle. Kader est pétrifié, je braque à présent mon arme dans sa direction :

– Je veux tout ton fric. Tu dis pas un mot. Si t'arrives à fermer ta gueule, je te ferai pas de mal.

– OK, calme-toi, calme-toi... OK...

Il souffle, il reste maître de lui, je l'admire et m'en veux un peu d'être obligé de lui faire du mal. Il me dit :

– Je vais tout te donner. Tire pas.

La chaîne hi-fi diffuse la voix d'une femme qui chante « *I can't stand it* », il y a des bougies allumées et un joint à moitié consumé dans un cendrier posé sur la table de chevet. Kader tourne la tête vers le cadavre immobile de la fille et me dit avec une voix étonnamment calme :

– Je vais tout te donner. Mais ici, je garde rien. Tout est à Séméac, chez Kamel. On va y aller ensemble. Ça va aller.

Et merde. À Séméac. J'étais pourtant sûr que Kader était à la tête de la bande et qu'il gardait tout chez lui. Comment savoir s'il ne se fout pas de ma gueule ?

– Où est caché le fric, là-bas ?

– C'est Kamel qui s'en occupe. Emmène-moi là-bas et je lui dirai de tout te donner.

Je n'ai aucune envie de l'emmener où que ce soit, sa tête pisse le sang, il essaie juste de gagner du temps. Je lui tire une balle dans le ventre. Il hurle et se tord de douleur.

– Kader, dis-moi où est l'argent.

– Là-bas ! Là-bas, putain ! À Séméac ! Y a une planque dans le garage ! Sa voix se brise et il crache un peu de sang en toussant.

– Où, la planque ?

– Je sais pas... ah merde... putain... »

La sono tourne toujours, un type chante « *Never Stop Lovin' You* » et je décide d'aller rendre visite à Kamel. Kader ne m'est

plus d'aucune utilité. Je rapproche le canon de mon arme jusqu'à le placer entre ses deux yeux, j'entends sa respiration qui s'accélère mais il ne bronche pas, j'appuie sur la détente et il s'effondre sans bruit, sans supplication, comme un soldat au champ d'honneur. Je fais rouler le cadavre de la fille sur le lit jusqu'à le faire tomber au sol dans l'angle du mur, à côté du corps de Kader et je place leurs visages proches l'un de l'autre. À l'aide du couteau à cran d'arrêt, je découpe des bandes de peau verticales sur toute la longueur du visage de Kader, sa face ressemble maintenant à un plat de spaghettis bolognaise avec de la chair à vif qui apparaît par endroit. Je tranche ensuite la gorge de la fille d'une oreille à l'autre, je dois m'y prendre à plusieurs reprises et opère une véritable boucherie sur son cou qui ressemble finalement à une représentation de l'enfer dans un tableau de Jérôme Bosch. Je prends une photo des deux visages mutilés et compose sur mon portable le numéro de Kamel, qui répond au bout de deux sonneries :

« Kamel, je suis pas loin de chez toi, je peux m'arrêter boire un café ? J'ai un truc à te montrer.

– Ouais OK, passe, avec plaisir. »

Je lave dans la salle de bain le sang que j'ai sur les mains, je trouve le trousseau de Kader dans l'entrée, quitte l'appartement en verrouillant la porte à clef, monte dans ma voiture et démarre en direction de Séméac.

Le portail est ouvert, je me gare et sonne à la porte.

« Entre !

J'entre et entends la voix de Kamel me parvenir de la cuisine. Pendant que je le rejoins, je me rends compte que les manches de ma veste sont tachées de sang et je les remonte le long de mes bras. Il est en train de préparer des légumes et de faire griller de la viande.

– Assieds-toi, tu veux un café ? Je suis à toi tout de suite.

Il finit de garnir un grand plat en faïence avec des pommes de terre et des champignons puis le fait disparaître dans le four. La radio diffuse une chanson des Beatles, *Love Me Do*.

– On reçoit les parents d'Hafida ce soir, elle est partie faire des courses, je m'occupe du repas.

Il est de bonne humeur, souriant, il fait couler deux cafés et vient s'asseoir avec moi. On échange quelques banalités puis il me dit :

– Tu voulais me montrer quelque chose ?

– Oui, j'ai un truc qui pourrait t'intéresser.

Je me lève pour attraper le téléphone dans ma poche, ouvre le fichier photo et sélectionne le cliché où l'on voit le visage en lambeaux de Kader et la fille avec la gorge charcutée. Je viens me placer derrière la chaise de Kamel et lui donne mon portable en lui disant :

– Regarde bien cette photo, est-ce que tu reconnais quelqu'un dessus ?

L'image est atroce, on croirait un montage avec des effets spéciaux grossiers, pourtant l'expression d'horreur figée sur les visages lui confère une authenticité indiscutable. On reconnaît clairement Kader, même si les bandes de peau que j'ai découpées masquent un peu son visage en retombant sur les yeux et sur une partie de la bouche. Pendant que Kamel regarde sans comprendre, je reste derrière lui, sors le Uzi et le braque sur son crâne. Le regard fixé sur le téléphone, il bégaye :

– Mais qui... Mais...

– Tu reconnais le mec à gauche ?

– Putain mais c'est quoi, ça ?

– Tu reconnais le type à gauche, oui ou non ?

Il se retourne vers moi, incrédule, et se retrouve face à face avec le canon du pistolet-mitrailleur. Ses yeux roulent dans

tous les sens, il est pétrifié par la photo, l'image aura eu l'effet escompté et va me permettre de gagner du temps.

– Tu l'as reconnu ou pas ?

– C'est Kader ? Mais merde ! Qu'est-ce que tu lui as fait ?

– Il m'a laissé un message pour toi. C'est « *Donne tout le fric à Pierre et joue pas au con* ». On va au garage, tu me donnes l'argent et tu gardes une chance de ne pas finir comme lui avec la tronche en steak haché. Mets tes mains sur la tête et avance.

Il ne réagit pas, il est paralysé par la peur, je lui assène un grand coup dans le visage avec le canon de mon arme, il bascule de sa chaise et tombe à terre où je le rue de coups de pieds.

– Arrête ! Arrête ! OK je te donne le fric ! Stop !

J'arrête de le frapper. J'ai toujours le Uzi pointé sur lui.

– Dépêche. Debout.

Il se lève, met les mains sur sa tête et avance en trébuchant en direction de la porte. On passe par l'entrée puis par l'accès intérieur qui mène au garage ; une fois là-bas, il se place devant la machine à laver et me montre un baril de lessive coincé entre un vieux tas de linge et une carcasse de moto.

– Là... le baril...

– Attrape et ouvre-le.

Il s'exécute. Le baril est bourré de billets.

– C'est tout ? Y a rien d'autre ?

– Tout est là... Où est Kader ? Tu lui as fait quoi, putain ? »

Sa voix se brise dans un sanglot et il tombe à genoux devant moi. Il pleure la tête baissée, j'ai l'impression qu'il a compris son sort et qu'il a choisi de faciliter les choses pour tout le monde, il ne me regarde pas, je place le canon juste au-dessus de son crâne et appuie sur la détente. Le pistolet-mitrailleur est beaucoup plus bruyant et puissant que le Beretta, une rafale de balles lui explose le crâne, sa tête est comme une

piñata éclatée d'un coup de batte de base-ball, du sang gicle partout avec de la cervelle et des morceaux de cuir chevelu ; apparemment, ce type d'arme n'est pas fait pour tirer à bout portant. Quand le silence retombe, le corps de Kamel est immobile au sol dans une flaque de sang et de morceaux de chairs, étalé face contre terre dans une position qui le fait ressembler à une araignée monstrueuse ; les murs sont recouverts de bouts de viande ensanglantée, sa boîte crânienne a explosé en morceaux qui ont giclé partout avec des petits bouts de cerveau. Je prie pour que ce boucan d'enfer n'ait pas alerté le voisinage, je récupère le baril et sors de la maison. L'éclat du soleil me fait plisser les yeux, je me rends compte que je suis couvert de sang et de morceaux de cervelle, je jette le baril de lessive sur la banquette arrière et démarre en direction de chez moi.

Préparation

Quand je rentre, il est presque 19 heures et je reprends une douche. Sur France Inter, j'apprends que la Corse est ravagée depuis hier par des incendies meurtriers et je pense vaguement à Lucie. Je mange un morceau devant BFM TV, fasciné par les images du maquis corse en train de brûler, des flammes gigantesques dansent dans les bourrasques de vents, plusieurs villages ont été totalement détruits et Bastia est à présent menacé. J'ai laissé le baril dans un coin de la pièce sans regarder son contenu. Je me prépare un café et une pyramide de coke pendant que je regarde l'application GPS sur mon portable. Le traceur que j'ai placé sous la voiture des serbes émet son signal depuis Aureilhan, à l'endroit identifié comme étant celui de leur domicile. Le niveau de difficulté augmente, braquer un bijoutier est plutôt facile, des trafiquants de clopes aussi, mais je me doute que ça ne doit pas être la même histoire avec des trafiquants d'armes. Je regarde dans Google Street à quoi ressemble leur rue et je décide d'aller y faire un tour en voiture le soir même pour voir comment les choses se présentent. Je crois que les trois serbes avec qui je traite sont une famille, un père et ses fils, si c'est le cas et qu'ils vivent ensemble ça me permettra d'être sûr d'y trouver leur argent, pas comme avec Kader.

Vers 21 heures, je pars pour me rendre à l'endroit indiqué par la balise GPS. Arrivé sur place, je vois la BMW garée devant une petite maison de plein pied, deux autres voitures sont garées sur la chaussée. Je passe devant sans ralentir et me gare dans une ruelle à 200 mètres de là. Leur rue n'est éclairée que par un lampadaire, je pourrais me rapprocher sans être vu, je sors de la voiture et marche en direction de chez eux. Arrivé presque devant, je vois des ombres passer devant les fenêtres allumées, ils ont l'air nombreux à y vivre, j'entends des hommes parler fort et des enfants crier. Je marche lentement, dépasse la maison, une femme ouvre la porte d'entrée en pestant après un chien qu'elle oblige à sortir.

Je rejoins la voiture et rentre chez moi, je prends deux traceurs GPS, les configure et repars les poser sous les deux véhicules garés à côté de la BMW. Je surveillerai jusqu'à ce qu'il n'y ait qu'une voiture devant la maison, afin d'être sûr d'y croiser le moins de monde possible. Après avoir mis les traceurs en place, je rentre et m'endors devant BFM TV, bercé par la chorégraphie des flammes qui dévorent la forêt corse.

Le lendemain, je me réveille vers midi. BFM TV diffuse toujours des images d'incendies en boucle. En buvant mon café, je regarde la position des traceurs GPS placés sous les trois véhicules des serbes : deux sont devant leur domicile, le troisième est à une trentaine de kilomètres, du côté de Bagnères-de-Bigorre. Une heure après, un repère se met à bouger et prends la route du sud en direction de Lourdes. J'enfile un gilet pare-balles, deux holsters avec un pistolet silencieux et un pistolet-mitrailleur chargés, cran d'arrêt, munitions, sac de sport avec fusil d'assaut et je fonce en direction d'Aureilhan. Je remarque qu'au début de toutes ces conneries je partais faire des vols cagoulé, ganté et avec des fausses plaques d'immatriculation, alors que maintenant je n'en ai plus rien à foutre, je pars buter des trafiquants d'armes comme si j'allais chercher du pain. Je roule en direction de la maison des serbes, je me gare devant chez eux, il n'y a que la BMW, j'inhale une bonne quantité de la coke stockée dans la fiole qui pend autour de mon cou et je vais frapper à la porte avec le sac de sport à la main. Au bout d'un moment, j'entends une voix fatiguée dire quelque chose en serbe et l'un des trois hommes, le plus vieux, viens m'ouvrir la porte. Je lui balance immédiatement un coup de pied dans le ventre et il tombe à la renverse, je rentre dans la maison, ferme la porte, sors la

kalachnikov du sac et la pointe dans sa direction. Le vieux relève la tête, me reconnaît et me couvre d'injures en serbe. Je le tiens en joue et lui dis :

« Somebody here ? Somebody ?

Le vieux crache, il ne me dira rien, être tenu en joue par un fusil ne l'impressionne pas ; je décide de lui tirer une balle dans la jambe pour lui montrer que je suis déterminé. Je vise sa cuisse et appuie sur la détente : une rafale fait littéralement exploser sa jambe et la transforme en bouillie. En un instant, il n'en reste que des morceaux de chairs sanguinolents avec des bouts d'os qui dépassent. Le vieux hurle et se tord de douleur. Je reste sans bouger dans le couloir, personne ne vient, il a l'air d'être seul. Je le frappe en plein visage avec la crosse du fusil pour qu'il arrête de gueuler.

– Stop. Shut up. SHUT UP.

Nouveau coup de crosse, je sens les os de sa mâchoire se briser sous l'impact.

– Money. Give me the money.

Le type est un dur à cuire, il me regarde non pas avec la terreur que j'ai pu lire dans le regard de mes autres victimes mais avec toute la haine du monde dans les yeux. Il a une jambe broyée et le visage défiguré mais il ne s'effondre pas. Jusqu'où vais-je devoir aller pour qu'il me donne son fric ? Je sors le cran d'arrêt et lui répète :

– Money. »

Le vieux serre les dents. Je m'approche de lui en me demandant si je commence par lui trancher la langue ou si je lui plante la lame dans l'œil, je ressens de l'excitation à l'idée de le torturer, je lui écrase la tête contre le carrelage en le maintenant avec ma cuisse et lui tranche l'oreille, je coupe presque tout d'un coup, elle ne pend plus que par un petit bout de chair et du sang gicle dans tous les sens. Je crois que ça y

est, il a peur de crever, je lui maintiens la tête entre mes genoux et lui plante le bout de ma lame dans l'œil droit, un liquide gélatineux en sort, comme si j'avais percé un bouton d'acné géant, il pousse des hurlements et semble vouloir me dire quelque chose, je pense qu'il est prêt à me donner le fric. Il me fait signe de la tête vers l'intérieur de la maison. Il est incapable de marcher, de la main il me montre une pièce qui donne sur le salon, je le traîne par le col de sa veste jusqu'à là-bas, son corps laisse des grandes traces de sang et de merde sur le carrelage et des morceaux de chairs tombent de sa jambe mutilée. On arrive dans un petit bureau, il me désigne de la main un tableau sur le mur, je l'enlève et me rends compte qu'il cache un coffre enfoncé dans la cloison. Il faut le code. Je relève le serbe par les aisselles et le coince en équilibre contre le bord du bureau, du liquide épais mêlé à du sang continue à sortir de son œil, il tape le code et la porte du coffre s'ouvre avec un petit *clic*. Je lui mets un coup de crosse dans les côtes et il tombe en hurlant sur sa jambe en charpie. Le coffre contient une quantité ahurissante de billets et un petit sac rempli de pierres, je bourre le sac de sport, il est plein à craquer et je fouille le bureau. Dans les tiroirs, je trouve quelques liasses, des pistolets automatiques et des munitions, je mets le maximum dans mes poches et regarde le vieux : étalé dans un coin du bureau, la jambe en lambeaux, l'œil crevé, l'oreille coupée et le corps tuméfié, il garde son expression de fierté et de haine. Je vise son visage et tire avec le fusil une courte rafale, la tête explose et un geyser de sang sort du tronc décapité. Le sang gicle dans toutes les directions par intermittence au rythme des battements de son cœur, puis la fontaine d'hémoglobine se tarit jusqu'à devenir un mince filet qui s'écoule de sa gorge déchirée, comme un égout qui déborde. Le bureau est tapissé de sang et de cervelle sur les quatre murs, ça a jailli jusqu'au plafond et le

sol est recouvert d'une flaque d'excréments mélangés à des morceaux de viande déchiquetés. Ces armes sont trop bruyantes et trop destructrices pour ce genre d'opération où le 9mm aurait été beaucoup plus adapté.

Je sors du bureau avec le sac en bandoulière, prends la porte et sors dans le jardin. De l'autre côté du trottoir, un chien hurle à la mort dans ma direction. J'ai toujours le fusil dans la main, je lance le sac et l'arme dans la voiture et démarre en direction du centre-ville de Tarbes.

En rentrant de chez les serbes, je jette le sac de sport avec l'argent dans ma chambre et prends une douche. Je me prépare ensuite un sandwich avec trois sardines à l'huile et deux tranches de pain de mie que je mange devant BFM TV en regardant les flammes danser en Corse. Je joue un peu avec le chat et je regarde l'application GPS : les deux voitures des serbes sont à présent rentrées à Aureilhan, le signal émet depuis l'adresse de leur domicile. Comment ont-ils réagi en rentrant chez eux ? Ont-ils brûlé le cadavre du paternel dans la cheminée en se disant que ce sont des choses qui arrivent dans ce métier, ou ont-ils juré en se lacérant le torse au couteau qu'ils consacreront désormais toute leur vie à la vengeance ? Je zappe entre CNEWS et BFM TV en espérant qu'un scoop arrive et me provoque une décharge d'adrénaline, je reste là jusqu'au soir à me défoncer devant des images de villas corses brûlées, de voitures carbonisées, de gens effondrés qui ont tout perdu et à qui les journalistes de BFM demandent d'exprimer ce qu'ils ressentent face à la caméra. De temps en temps, ils basculent sur un autre scoop qui vient d'arriver : un collégien a ouvert le feu dans son établissement aux États-Unis. Le gosse de quinze ans est surarmé et barricadé dans un réfectoire avec des dizaines d'élèves prisonniers ; il exécute ses otages en forçant un jeune à filmer la scène et à la diffuser en direct via

Facebook Live. J'allume Facebook, la vidéo m'est suggérée immédiatement tant elle est devenue virale, je la mets en lecture et regarde le type exécuter froidement des otages ; il les a alignés face au mur et de temps en temps, entre deux revendications, il abat un gosse au hasard. Je ne comprends pas ce qu'il demande. Comment se fait-il que Facebook n'ait pas encore censuré sa vidéo live ? Peut-être que ça fait partie de ses revendications ?

Je dors un temps indéfini. Quand je me réveille, le chat miaule pour avoir à manger. Je remplis sa gamelle et avale un café devant BFM qui diffuse un reportage à propos des disparitions récentes. On dénombre à présent 38 victimes depuis début 2018, 38 jeunes filles disparues dans des conditions similaires et les autorités ne semblent toujours pas avoir le moindre début d'explication. Je me prépare une ligne d'héro et me rendors.

Je suis sous la douche et j'écoute Europe 1. L'émission de Raphaëlle Duchemin est consacrée à ceux qui engagent des actions pour sauver la planète. Elle parle notamment avec l'un des youtubeurs de la vidéo *L'affaire du siècle* dont j'ignore le nom, tout le monde est d'accord pour dire que l'initiative d'attaquer l'État en justice est fantastique. Le sujet de la consommation ne sera pas abordé, pas un mot pour dire que prêcher la croissance infinie dans un monde fini est une aberration. Des gens appellent pour dire qu'ils s'engagent pour la planète en faisant du covoiturage ou de la trottinette électrique. Un invité s'énerve en disant que les mégots de cigarettes sont bourrés de produits chimiques nocifs pour l'environnement, il dit qu'il les ramasse quand il en voit dans la rue et qu'il est persuadé que c'est un acte de protection de la nature. Pendant la pub, une voix sexy me suggère de courir jusqu'à l'Intermarché le plus proche pour y acheter des kiwis bios à moins de deux euros le kilo, arrivés tout droit de Madagascar. Le direct reprend à l'antenne, Raphaëlle Duchemin pose une question à l'homme aux mégots qui s'énerve à nouveau, il reparle des mégots, il incite à présent tout le monde à acheter des petits cendriers individuels jetables, il dit qu'ils sont très agréables à utiliser, donc il fume, donc ce type en train de faire la morale à tout le monde est un fumeur,

il pense sauver la planète en ramassant un mégot sur l'asphalte en plein Paris alors qu'il donne son fric tous les jours à l'industrie du tabac pour se bousiller volontairement la santé. Ils applaudissent, c'est la fin de l'émission, j'imagine qu'ils vont tous se retrouver le soir même dans un bar *lounge* du 16ème arrondissement pour parler sauvetage de la planète en fumant des cigarettes et en mangeant des kiwis bios qui ont traversé les océans sur des cargos hyper-polluants.

51

Prostré

Je n'éteins plus BFM TV. Des images de meurtres et de catastrophes naturelles s'enchaînent toute la journée sur l'écran. Je n'ouvre plus les volets. Je prends de plus en plus d'héroïne. Je partage des boîtes de sardines avec le chat. Je ne sais plus si Bastia a brûlé ou non.

52

Nostalgie

*And I don't know If it's rain from the sky
Tears from my eyes Fallin' on my face
And rollin' down my cheek*
Horace Andy – Rain from the sky

Je suis devant le miroir de la salle de bain et je saigne du nez. J'écoute le bruit des gouttes de sang qui tombent sur l'émail du lavabo. J'appelle Lucie, son téléphone est éteint et je l'insulte en pleurant sur sa messagerie.

La fin du monde

Je me réveille habillé devant la TV allumée. Il s'est produit quelque chose de terrible à deux pas d'ici. BFM est sur place et reçoit des images par hélicoptère de la catastrophe : je vois Lourdes sous deux mètres d'eau, toute la ville est inondée, ils montrent des images du gave de Pau déchaîné qui est sorti de son lit. Le journaliste explique que sous l'effet de la hausse des températures, la neige a fondu de manière trop importante, des quantités gigantesques d'eau se sont accumulées contre le barrage du Tech, au-dessus d'Arrens-Marsous, qui a fini par céder sous la pression trop forte, déversant des millions de mètres cubes d'eau dans la vallée. Le gave de Pau s'est transformé en une vague incontrôlable qui a tout dévasté sur son passage, emportant des villages entiers, des morceaux de routes et des centaines de voitures. Le journaliste parle de plusieurs centaines de morts, les dégâts sont colossaux, les habitants de la vallée qui n'ont pas encore été évacués tentent l'impossible pour descendre au pied des montagnes. Lourdes est à vingt kilomètres de chez moi. Ils montrent des paysages devenus méconnaissables. Des routes ont été éventrées, des parcelles de bitume se sont effondrées et ont disparu dans le torrent, des centaines d'arbres ont été arrachés, la majorité des ponts détruits, un nombre incalculable de personnes a été emporté dans les flots au milieu des véhicules, des morceaux

de charpentes et des cadavres de vaches. Les images sont apocalyptiques. La route que j'emprunte pour aller à Argelès a carrément disparu. Les secours sont obligés de faire des détours à travers la montagne et la majorité des zones sinistrées est encore inaccessible. Lourdes a déjà été frappée par des inondations il y a six ou sept ans, le gave de Pau avait débordé au-dessus de Luz-Saint-Sauveur et inondé la vallée ; sur BFM TV, les spécialistes estiment que cette nouvelle catastrophe fera entre cinq et dix fois plus de dégâts humains et matériels.

Je reste devant l'écran en sniffant de l'héro. Les images sont fascinantes. Voir un décor que je connais, la montagne où j'ai grandi, se transformer en un paysage de désolation est une expérience incroyable. Encore une fois, je suis persuadé que la TV, la radio et Internet me veulent du mal. J'ai l'impression que la réalité s'amuse avec moi et joue à déplacer un curseur au-dessus de ma tête entre le monde réel et mon imaginaire. C'est le cosmos qui me parle directement, il s'adresse à moi pour me dire que les temps sont venus, les derniers temps, tout s'effondre à présent, de manière concrète, même la montagne s'effondre au sens propre, des blocs entiers se détachent des falaises sous l'effet des vibrations et s'écrasent sur la population terrifiée qui tente de fuir. Le gave charrie des cadavres humains et des dépouilles d'animaux au milieu des gravats jusqu'aux abords de Saint-Pé-de-Bigorre. La chanson de Polnareff me revient en tête :

*« N'oublie jamais ça
Toi et moi ! »*

Demain je monte à Bosost, je braque le squat du boss de fin du dernier niveau et je pars trouver un endroit tranquille où passer la fin du monde.

Je me lève avec la fièvre. Ma gorge est en feu et j'ai des vertiges. À l'écran, Bruce Toussaint fait le point sur la catastrophe du barrage du Tech : les autorités dressent un premier bilan de 425 morts, 950 portés disparus et plusieurs milliers de blessés. Il insiste sur le fait que c'est un bilan provisoire qui risque de s'alourdir d'heure en heure. Je fais chauffer de l'eau pour le café et j'essaie de sniffer un peu de coke mais mon nez est entièrement congestionné, je finis par me frotter les gencives avec le doigt recouvert de poudre. Je prépare mes affaires sans perdre de temps : deux Uzi dans les holsters, le 9mm à la ceinture, couteaux dans les poches, sac de munitions et un fusil d'assaut dans un étui à guitare. À 13 heures, je prends la route. Tarbes fourmille de véhicules de secours qui foncent dans tous les sens, les victimes sont rapatriées au centre hospitalier et à la clinique de la ville, le ciel grouille d'hélicoptères, la police et la gendarmerie sont à pied d'œuvre avec les pompiers et l'armée a été réquisitionnée. La place Verdun est remplie de journalistes, des chaînes de télé y diffusent des bulletins en direct et des rassemblements spontanés d'habitants s'organisent pour monter dans la vallée afin d'aider au mieux les équipes sur place. Devant la clinique, la circulation est rendue impossible par les

blessés qui affluent ; je me fraye un chemin jusqu'au périphérique d'où je gagne l'échangeur de Tarbes-Est et prends l'autoroute en direction de Lestelle. Je sors à Montréjeau et emprunte la route qui monte à Bosost . Il n'y a plus un seul Gilet jaune sur les ronds-points, ni au niveau des péages. Dans ma paranoïa, j'imagine que c'est le gouvernement qui a fait sauter le barrage du Tech, juste pour détourner l'actualité. Je serais prêt à jurer que c'est Macron qui est à la base de tout ça, c'est lui qui a aussi commandité les attentats de Strasbourg, Paris et Bordeaux dans le seul but d'enrayer la crise des Gilets jaunes qui aurait pu le mener droit à l'échafaud.

En montant vers les Pyrénées, le soleil perce les nuages, la montagne est magnifique et me donne l'impression de sortir d'un mauvais rêve. La fièvre m'endort et j'allume la radio pour me tenir éveillé, je tombe sur une chanson de Nino Ferrer, *La Maison Près De La Fontaine* :

*« La maison près des HLM
A fait place à l'usine et au supermarché
Les arbres ont disparu,
Mais ça sent l'hydrogène sulfuré
L'essence, la guerre, la société »*

J'aimais bien cette chanson quand j'étais gosse, mais là je la trouve carrément cynique ; Nino Ferrer se place en défenseur de la nature, il semble regretter que la petite maison ait été envahie par l'usine et le supermarché, Nino voulait sûrement pouvoir courir pieds nus dans l'herbe au milieu des chèvres et le méchant capital est venu lui gâcher son idéal de vie ; mais qu'aurait été Nino Ferrer sans les *usines* pour fabriquer ses disques et sans les *supermarchés* pour les vendre au public ?

Qu'aurait été sa vie sans *l'essence*, sans la *société*, comme il dit ? Ça symbolise bien la position de l'homme moderne : je veux que les choses changent, mais je ne veux pas changer. Miossec a fait pareil il y a quelques mois avec son dernier album : il dénonce la folie consumériste de l'homme destructeur de la Terre dans un CD produit par Sony Music et vendu sur Amazon. Ils devraient tous se retrouver pour faire une chanson afin de sauver la planète : Miossec, Juliette Binoche, Dany Boon, Carlito et Mac Fly, Marion Cotillard, Les Enfoirés, les enfants possédés par le diable de Kids United, Dadju, Zaz, Boulevard des Airs, Michel Houellebecq, L.E.J., Vianney, Maitre Gims et Louane. Ils se serviront du logiciel infernal pour écrire un tube maléfique, ils feront une grande messe satanique où ils sacrifieront une jeune Miss Météo pour que le Seigneur des Ténèbres les aide à composer l'ultime chanson du Mal absolu. Ils enregistreront leur titre dans le studio le plus luxueux du monde et ils vont tellement consommer d'électricité pour mettre à exécution leur plan machiavélique que le réseau ne pourra pas le supporter, tout le circuit d'alimentation va prendre feu, les centrales nucléaires vont exploser les unes après les autres dans une réaction en chaîne et précipiter encore un peu plus notre chute. Après nous avoir gâché la vie, ils vont nous gâcher la fin du monde. Dommage que Nino Ferrer ne soit plus là pour voir que *l'usine* et le *supermarché* vont subir le même châtiment que la petite maison près de la fontaine.

J'entre à Bosost et me laisse guider par le GPS dans lequel est enregistrée l'adresse du grossiste d'Arnaud. Je traverse la Garonne avant la sortie de la ville et arrive à destination, je reconnais l'impasse que j'ai visitée sur Google Street, je me gare devant la maison voisine et coupe le moteur. Un seul

véhicule est stationné devant la baraque. J'ouvre mon pendentif en forme de fiole mais je n'arrive toujours pas à inspirer par le nez, je verse un demi-gramme de coke dans ma main et me frotte les gencives, les lèvres, la langue, l'intérieur des joues ; j'en ai partout, ma bouche me brûle et je crache en toussant des petits morceaux de poudre. J'ouvre la portière, mets le sac à dos sur mes épaules, sors de la voiture avec le fusil d'assaut à la main et me dirige vers la porte. J'ai l'impression de marcher au ralenti et d'entendre une musique martiale retentir depuis les nues, comme si j'étais le héros d'un film de guerre, des trompettes sonnent dans ma tête, le ciel semble sur le point de s'ouvrir, je ne sais pas si la fièvre me fait délirer ou si je suis sur le point d'avoir des visions. Je m'attends à tomber sur une armée de dealers africains sauvages, est-ce qu'ils vont me faire cuire dans une marmite pour me manger, comme dans *Les Aventures de Tintin* ? Je suis prêt à tous les dessouder, je n'ai plus rien à perdre, je suis à présent devant la porte, j'écoute un instant mais je n'entends rien. Je tourne la poignée, elle n'est pas verrouillée, j'entre. Je suis frappé par l'obscurité et par une forte odeur d'ammoniaque. Un long couloir parsemé de portes fermées avance dans la maison vers une pièce d'où émane une faible lueur et des bruits étouffés. J'entends des pas à l'étage. Je progresse lentement vers le fond du couloir. Qu'est-ce qui m'attend dans cette pièce, les dealers cannibales ? J'avance en maintenant le M16 devant moi, doigt sur la gâchette, prêt à tirer ; j'arrive juste au bord de la pièce d'où vient la lumière et jette un œil par l'entrebâillement de la porte. Je tombe sur un grand salon dans lequel sont alignés des dizaines de matelas à même le sol. Dessus, des jeunes filles sont étendues pieds et poings liés, les bras au-dessus de la tête attachés par une chaîne à un anneau en fer fixé au mur. Les filles sont très maigres, certaines semblent avoir moins de douze ans, elles sont

amorphes et ne bougent pratiquement pas. La pièce, volets fermés, est éclairée par une ampoule au plafond, des mouches volent tout autour, certaines se posent sur les filles qui ne réagissent pas. L'odeur est insoutenable, mélange de renfermé et d'excréments, les matelas jaunis sont imbibés d'urine et de merde. Il n'y a qu'un meuble, une table au centre de la pièce, sous l'ampoule, où je vois un plateau rempli de seringues et de matériel pour se fixer, cotons sales et cuillères usagées. Il doit y avoir entre vingt et trente filles.

C'est quoi ce merdier ? Où sont les hordes de dealers cannibales ? Soudain, j'entends le bruit d'une chasse d'eau dans le couloir et d'une porte qui s'ouvre, quelqu'un arrive, le gardien devait être aux chiottes et le voilà qui revient, je rentre dans le salon et me planque derrière la cloison, aucune des filles ne remarque ma présence. Les pas viennent dans ma direction. Je prends le fusil par le canon et dès que l'homme entre dans la pièce je le frappe au visage avec la crosse, il tombe en criant, je fonds sur lui et le frappe encore, je sors mon cran d'arrêt et lui tranche la gorge d'un coup sec. Du sang jaillit de son cou, il essaie de hurler mais son cri est étouffé par le flot de liquide qui sort de sa bouche, il s'effondre et s'immobilise en quelques secondes avec les yeux grands ouverts. Je me relève et me rends compte qu'il était armé d'un fusil d'assaut. Les filles n'ont rien capté et n'ont même pas tourné la tête dans notre direction. Des pas s'affolent en haut, le bruit a dû alerter ceux qui sont à l'étage, j'entends quelqu'un descendre les premières marches de l'escalier et s'immobiliser, puis une voix appelle avec un accent espagnol :

« Paco ! ... Paco !

Silence, puis à nouveau :

– Paco ! ... *Responde !*

Je me plaque contre le mur et attends en silence. L'homme est remonté et je l'entends crier en haut, il appelle quelqu'un et bientôt ce sont deux hommes qui descendent les escaliers et s'approchent en appelant :

– Paco ! *Dónde estás, Paco ?* »

Je m'écarte légèrement du mur, braque le fusil en direction de l'entrée et m'apprête à tirer dès qu'ils entreront dans la pièce. Quand le premier homme pénètre dans le salon, j'ouvre le feu, le touche au torse, il n'a pas le temps de se servir de son arme et s'effondre en arrière sur le deuxième garde, l'empêchant de réagir. J'en profite pour tirer en rafale sur les deux hommes, du sang gicle partout, je tire jusqu'à ce que le chargeur soit vide, je veux être sûr qu'ils ne se relèveront pas. Les balles du M16 font un véritable carnage et pénètrent dans la viande en projetant partout dans le couloir des morceaux de chairs et de viscères. Le premier homme a un trou énorme au milieu de la tête, il ne bouge plus, je tire dans le ventre du deuxième, ses boyaux sortent et explosent en faisant gicler des morceaux jusqu'à mon visage. Quand le silence retombe, leurs corps ne ressemblent plus qu'à un amas de membres informes baignant dans une mare de sang. Malgré le bruit des détonations, les filles n'ont pas bronché et semblent ne s'être aperçues de rien. J'entends que ça bouge en haut, comme si on déplaçait des meubles ; je recharge mon fusil et monte lentement l'escalier. En haut des marches, un couloir débouche sur une grande pièce sans porte. Je me plaque contre le mur et risque un coup d'œil à l'intérieur : au fond d'une salle rectangulaire, quelqu'un a renversé un bureau pour se cacher derrière et s'en faire un abri contre les balles. J'entends une détonation, l'homme me tire dessus avec un petit calibre, je reste collé au mur puis dès qu'il arrête de tirer je passe le canon du fusil et tire à l'aveuglette une

rafale en direction du bureau. Une voix française se met à crier :

« Stop ! Stop ! Tirez plus !

– Jette ton flingue.

Un glock vole depuis l'arrière du bureau jusqu'à l'entrée où je me trouve.

– Les mains sur la tête et debout.

L'homme s'exécute. Je vois un quinquagénaire malingre se lever, mains en l'air, et me regarder d'un air paniqué.

– Avance.

Il porte un costume trois pièces, il ressemble à un mafieux italien dans les films des années 80, moustache fine, maigre et le teint jaune. Tout en le tenant en joue, je me baisse pour récupérer son glock et le passer sous ma ceinture. Une fois qu'il est au centre de la pièce, je le force à s'agenouiller et le frappe sur le crâne avec la crosse de mon fusil, puis le frappe encore à terre sur tout le corps à coups de poing, de pied et de crosse. Je jette le fusil dans le coin de la pièce, sors le 9mm et lui tire une balle dans chaque jambe. Le type hurle en me suppliant d'arrêter. J'attends qu'il se calme et lui demande :

– C'est quoi ce merdier, en bas ?

– C'est mon business... ma marchandise...

– Tu fais quoi avec ces filles ?

– On les vend... on les loue... elles font aussi des passes ici...

Qu'est-ce que tu veux, merde ? T'es qui, toi ?

– Je veux ton fric et ta dope. Tu vas tout me donner, mais avant tu vas me répondre : qui achète ces filles ? Pourquoi faire ?

– Mais je m'en fous moi, merde ! Je les vends, c'est tout ! T'en veux une ? Prends-la ! Je m'en fous, moi, si c'est pour l'attacher dans une cave ou pour vendre ses organes !

Il se tord de douleur et m'insulte en crachant du sang. Je lui tire une balle dans le bras. Il hurle et se met à pleurer en me suppliant, il n'a aucune classe, rien à voir avec le vieux serbe, je lui décoche un coup de pied dans les côtes et lui dit :

– Le fric et la dope.

– Mais quelle dope ? Merde ! J'ai jamais vendu de dope, moi ! Je vends des filles, c'est tout !

Je le regarde un instant avant de comprendre : Arnaud n'est jamais venu chercher sa came ici. S'il venait là, c'était pour se payer une passe dans une des pièces du bas avec l'une de ces pauvres filles kidnappées, droguées et séquestrées par un réseau de trafiquants d'êtres humains. Je repense à Arnaud en train de poser ses mains sur le corps de Lucie et je suis pris de vertiges.

– Le fric.

– Sous la fenêtre. Dans la cloison. Putain je vais crever, je perds trop de sang... Appelle une ambulance... Je te filerai tout ce que j'ai sur mes comptes... plusieurs millions... Déconne pas, merde...

Je lui tire une balle dans l'autre bras. Il est maintenant incapable de bouger, une balle dans chaque membre, je lui assène des coups de pieds sur le visage avec le plat de ma chaussure sans qu'il puisse faire quoi que soit pour les éviter, du sang éclabousse partout autour de nous. Il est en train de geindre et de se tordre par terre, je le tiens en joue avec le 9mm et me dirige vers la fenêtre. D'une pression sur la paroi, j'ouvre la planque qui est pleine de liasses épaisses. Tout en le surveillant d'un œil, je remplis mon sac à dos au maximum, je ne peux pas tout faire rentrer, je bourre mes poches de billets, je laisse une dizaine de liasse que je n'ai pas la place d'emporter. Je me dirige vers l'homme à terre qui m'implore :

– Je peux te donner beaucoup plus... Laisse-moi... Je t'en supplie, laisse-moi... »

Je me jette sur lui et le frappe avec mes poings. Je frappe de toute mes forces, je lui enfonce mes doigts dans les yeux jusqu'à les faire sortir de son crâne, je le frappe encore quand du sang et une matière gélatineuse se met à dégouliner par les orbites. Je le frappe à présent avec la crosse de mon 9mm, le métal pénètre les chairs, les arrache, sa tête ressemble à de la pâtée pour chien, je frappe sa bouche jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un trou informe par lequel on voit sa dentition, je frappe jusqu'à briser sa mâchoire en plusieurs morceaux et lui casser la quasi-totalité des dents, je frappe encore quand son nez disparaît dans un amas de viande molle pour laisser place à un trou d'os brisés. Il ne bouge plus depuis plusieurs minutes lorsque j'arrête de frapper. Il est déjà mort, mais je lui vide quand même le chargeur du Beretta dans la tête.

Je sors de la pièce, j'ai des vertiges et la bouche pâteuse, les effets combinés de la dope, de l'adrénaline et de la fièvre m'ont épuisé, je descends les escaliers et traverse le couloir. Avec le bruit des détonations, les flics auront vite fait de rappliquer et ils s'occuperont des filles attachées dans le salon. J'ouvre la porte d'entrée, rejoins ma voiture, jette le sac rempli de billets sur le siège passager et démarre.

Je rentre à Tarbes couvert de sang avec des armes et des centaines de milliers d'euros en liquide dans mon sac, personne ne fait attention à moi, il y a des flics partout mais ils sont bien trop occupés à gérer la catastrophe du barrage. Je laisse la voiture dans le parking, rentre chez moi, donne une sardine au chat et prends une douche.

Le lendemain, j'ai tout chargé dans ma voiture : la caisse en plastique prise chez Arnaud avec son argent et ce qu'il reste de dope, le sac de billets et de bijoux volés chez Denis, le baril de lessive de chez Kamel, le sac de sport avec les billets des serbes et le sac à dos rempli la veille à Bosost. J'ai entassé toutes mes armes dans le coffre, mis quelques fringues en boule et un sac rempli de boîtes de sardines par-dessus, j'ai pris le chat qui s'est lové sur le siège passager et j'ai roulé vers le sud.

L'effondrement prévu a eu lieu en 2057, mais n'a pas eu les conséquences désastreuses redoutées. Après presque dix ans de crise financière mondiale et un système à l'agonie, les populations se sont progressivement organisées en groupes autonomes. Les progrès technologiques ont permis aux peuples d'en finir avec les monopoles, ainsi chaque regroupement pouvait produire son électricité, sa nourriture et son stock d'eau potable sans dépendre de fournisseurs extérieurs. Après des siècles de mondialisation, l'homme s'est tourné vers un nouveau mode de fonctionnement axé autour de l'autosuffisance. Les changements climatiques ont rendu des territoires inhospitaliers et ont obligé des populations entières à migrer ; inversement, des terres arides ou polaires sont devenues fertiles et propices à la vie, et les hommes n'ont pas eu à se battre pour se disputer les ressources. Des solutions concrètes ont été trouvées pour parer à l'augmentation des catastrophes naturelles et à la montée des eaux, comme des barrages géants qui protègent les lieux de vie des inondations. Les systèmes de politiques communes ont disparu et chaque regroupement assure au mieux la gestion de sa population. La rupture a été totale en ce qui concerne les modes de consommation. Les productions agroalimentaires gigantesques n'existent plus, la consommation mondiale de viande a été

divisée par vingt, les regroupements cultivent localement leurs terres en fonction des besoins. Le recyclage est devenu la règle et tout le système industriel, devenu obsolète, a disparu. Les générations nées après les années 2020 ont été sensibilisées dès l'enfance aux problématiques environnementales, et les changements qu'il a fallu opérer, impensables pour ceux qui ont grandi dans la fin du vingtième siècle, ont été naturellement mis en place.

Quand tout s'est effondré, les États en faillite étaient dans l'incapacité de payer les fonctionnaires, les industriels ont vu leurs empires s'écrouler car plus personne n'avait d'argent à réinjecter dans l'économie, les salaires n'étaient plus versés et on a cru que le monde allait sombrer dans le chaos. Au lieu de ça, les citadins ont accéléré la migration déjà anticipée vers les campagnes et la formation de microsociétés à taille humaine a été la clé de la réussite pour la sauvegarde de la paix. Une fois le système monétaire mondial écroulé, les gouvernements ne pouvaient plus faire vivre décemment leurs soldats et tout le monde a fini par comprendre l'intérêt qu'il avait à cultiver son propre carré de terre de façon durable plutôt que de continuer une course à l'armement rendue impossible à financer. Quand l'humanité s'est retrouvée au pied du mur, le superflu a été abandonné et la population mondiale s'est mise à converger vers un seul but, sa propre survie. Et c'est là, quand tous les efforts et toutes les volontés se sont portés sur le même objectif, que les solutions ont été trouvées. Certaines existaient déjà, comme le moteur à eau ou les centrales hydrauliques individuelles, mais le système industriel, se sachant menacé, dépensait des fortunes pour que ces projets ne voient jamais le jour.

Les arts et la culture ont retrouvé leurs places dans la vie courante, les stars mondiales n'existent plus et les jeunes

générationns considèrent les idoles planétaires du passé comme une curiosité d'un autre âge.

Chaque personne qui a fait ne serait-ce qu'un pas en direction de ce changement a contribué à la réussite collective. Du simple tri des déchets à l'action politique, tous les gestes ont compté. Tous ceux qui se sont engagés ont, à leur manière, contribué à sauver le monde : le type qui disait à la radio qu'il ramassait des mégots dans la rue, Carlito, Mac Fly et Marion Cotillard avec leur vidéo YouTube ou même Quessada avec sa fiction apocalyptique.

Chacun aura aidé à relever le plus grand défi de l'histoire de l'humanité : assurer la survie de l'espèce.

FIN

LA SURVIE DE L'ESPÈCE

1. <i>Vendredi</i>	5
2. <i>Pôle emploi</i>	7
3. <i>Introspection</i>	11
4. <i>Rock'n'roll</i>	15
5. <i>Plan d'action</i>	21
6. <i>Thrash Metal</i>	29
7. <i>Kader</i>	33
8. <i>Repérages</i>	37
9. <i>La casse auto</i>	41
10. <i>Whisky Coke</i>	45
11. <i>Cambriolage</i>	49
12. <i>AK47</i>	53
13. « <i>J'ai raté ma vie</i> ».....	61
14. <i>Quessada</i>	67
15. <i>Tarbes</i>	77
16. « <i>Fly me to the moon</i> ».....	81
17. <i>Camel toe</i>	85
18. <i>L'Hôtel</i>	87
19. <i>Gilets jaunes</i>	93
20. <i>Soirée-débat</i>	97
21. <i>Radio rap</i>	99
22. <i>GTA IV</i>	105
23. <i>Visions</i>	109
24. <i>Mélodrame</i>	111
25. <i>Malaga</i>	117
26. <i>Traceur</i>	123
27. <i>Joyeux Noël</i>	127
28. <i>Jaloux</i>	135
29. <i>Bijoux</i>	141

30. <i>Sérotinine</i>	145
31. <i>Transport</i>	149
32. <i>Bonne année</i>	151
33. <i>Paris sous les bombes</i>	155
34. <i>Illumination</i>	159
35. <i>Changement</i>	163
36. <i>Surveillance</i>	167
37. « <i>Pure cocaïne</i> ».....	169
38. <i>Apocalypse Now</i>	173
39. <i>Tarbes Parano</i>	181
40. <i>Philippulus le prophète</i>	183
41. <i>Mastering conceptuel</i>	187
42. <i>Paquita</i>	189
43. <i>YouTube Money</i>	191
44. <i>Dick Rivers</i>	197
45. <i>Denis</i>	201
46. <i>Piñata</i>	205
47. <i>Préparation</i>	215
48. <i>Aureilhan</i>	217
49. <i>Repos</i>	221
50. <i>Mégots</i>	223
51. <i>Prostré</i>	225
52. <i>Nostalgie</i>	227
53. <i>La fin du monde</i>	229
54. <i>Dernier acte</i>	233
55. <i>Épilogue</i>	243

La survie de l'espèce est disponible en téléchargement gratuit sur :

www.bravoquessada.com

Ceux qui le souhaitent peuvent payer leur lecture en téléchargeant une version numérique de ce roman à prix libre sur :

www.quesada.bandcamp.com/merch

Toutes les productions de Quessada (musiques, clips, journal « La Fausse Note », tableaux, illustrations, textes...) sont sur :

www.bravoquessada.com

contact :

pierre.quessada@gmail.com

2019

tous droits réservés